

ORSTOM

INCAP

**SALAIRE MINIMUM, SÉCURITÉ ALIMENTAIRE ET
PAUVRETÉ EN AMÉRIQUE CENTRALE**

Joseph LAURE

10 décembre 1996

Joseph LAURE*

Essai de synthèse sur

**SALAIRE MINIMUM, SÉCURITÉ ALIMENTAIRE ET PAUVRETÉ
EN AMÉRIQUE CENTRALE**

pouvoir d'achat des salaires minimums, évolution historique, rôle dans la sécurité alimentaire et la lutte contre la pauvreté, proposition pour la fixation du salaire minimum

*Docteur en nutrition humaine, spécialisé en économie alimentaire; membre du grand programme intitulé Maîtrise de la sécurité alimentaire (MSA), de l'unité de recherche Modèles et réalités du développement, du département Sociétés, urbanisation, développement (SUD), et de la commission scientifique des sciences sociales (sous-commission d'économie politique) de l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (ORSTOM); responsable scientifique du programme de recherches avec l'INCAP (Instituto de Nutrición de Centro América y Panamá) de 1988 à 1995; ORSTOM - LSSD, 32 avenue Henri-Varagnat, F93143 Bondy cedex. E-mail : laure@bondy.orstom.fr

**“Toute personne a droit
à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé,
son bien-être et ceux de sa famille”**

(article 25 de la Déclaration universelle des droits de l’homme, ONU, Paris, 1948)

RÉSUMÉ

Ce document est la synthèse de sept années de recherche finalisée, menée en Amérique centrale (Belize, Costa Rica, El Salvador, Guatémala, Honduras, Nicaragua, Panama) sur le pouvoir d'achat des salaires minimums, sur la sécurité alimentaire et la pauvreté. Il s'agissait de connaître au cours du temps et en différents lieux le pouvoir d'achat réel des salaires minimums des sept pays de l'isthme centraméricain.

La méthode proposée consiste en un calcul du prix de tout bien ou service -et particulièrement des aliments- en équivalent d'heures de travail qu'un salarié rémunéré au salaire minimum doit consacrer pour pouvoir le payer. De la même manière sont calculés les prix des calories et des protéines des aliments pour permettre leur comparaison du point de vue nutritionnel.

Les résultats permettent de classer les pays suivant le pouvoir d'achat réel, général et alimentaire, des salaires minimums. En ordre décroissant de bien-être se présentent le Belize, le Costa Rica, le Panama, le Salvador, le Guatémala, le Honduras et le Nicaragua. Dans les pays où existent une tradition démocratique et une volonté politique pour répartir plus équitablement la richesse, les salariés payés au salaire minimum peuvent acheter au moins les aliments nécessaires pour se nourrir, eux et leur famille.

Il est montré que, quand existent des chiffres, le salaire minimum est un bon indicateur des salaires effectivement versés et des rémunérations des travailleurs établis à leur compte.

Pour les familles paysannes vivant en autoconsommation, l'accès à la terre est la première condition de la sécurité alimentaire. L'extrême concentration de la terre rencontrée par exemple au Guatémala et au Honduras est la raison principale de l'extrême pauvreté dans laquelle se trouve la grande majorité de la population rurale de ces nations.

Pour les salariés et plus généralement pour les travailleurs vivant en économie monétaire, le pouvoir d'achat des salaires minimums varie, en comparant les pays, dans le même sens que la proportion de la population non pauvre.

Une révision des différentes définitions de la pauvreté, simple et extrême ou absolue (indigence), aboutit à préconiser la généralisation de l'utilisation du seuil de pauvreté absolue (indigence) défini comme le niveau de revenus minimums qui permet l'accès à une alimentation suffisante, c'est-à-dire "couvrant" les besoins caloriques.

Il est proposé d'utiliser comme seuil de pauvreté simple, un niveau de revenus permettant de satisfaire les besoins alimentaires et les autres besoins essentiels. Le coût de ces derniers est estimé en tenant compte de la proportion moyenne des dépenses des ménages consacrées à l'alimentation. Cette proportion diminue quand croît le revenu moyen.

C'est également la méthodologie préconisée pour le calcul des salaires minimums dans les pays centraméricains. Le salaire minimum -défini comme "familial" dans tous les pays de l'isthme- doit au moins être égal au seuil de pauvreté simple défini précédemment, c'est-à-dire qu'il doit permettre de satisfaire les besoins essentiels, alimentaires et autres, du travailleur et de sa famille.

Par ailleurs, la répartition de la richesse créée, estimée par le Produit intérieur brut, montre une augmentation de la part destinée au travail dans les pays où la pauvreté est la moindre et le contraire dans ceux où la pauvreté et l'indigence sont à des niveaux très élevés et en augmentation.

Enfin, une observation au niveau mondial montre que les pays les plus développés selon l'indice de développement humain des Nations Unies sont aussi ceux qui ont la disparité des revenus la moins prononcée.

En conclusion, il est suggéré qu'un développement socio-économique harmonieux et une lutte efficace contre la pauvreté passent par une répartition plus équitable des fruits de la richesse créée par les nations. Un salaire minimum permettant de satisfaire les besoins essentiels du travailleur et de sa famille contribue à cette répartition.

MOTS-CLÉS

AMÉRIQUE CENTRALE (Belize, Costa Rica, El Salvador, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panama)
COÛT DE LA VIE
INDICATEUR SOCIO-ÉCONOMIQUE
INDICE DE PRIX
NIVEAU DE VIE
PAUVRETÉ
POUVOIR D'ACHAT
PRIX AU DÉTAIL
SALAIRE MINIMUM
SÉCURITÉ ALIMENTAIRE

SALARIO MÍNIMO, SEGURIDAD ALIMENTARIA Y POBREZA EN CENTROAMÉRICA

**Poder de compra de los salarios mínimos, evolución histórica, papel dentro de la seguridad alimentaria y la lucha contra la pobreza.
Propuesta para la fijación del salario mínimo**

RESUMEN

Este trabajo es la síntesis de las investigaciones llevadas a cabo, durante siete años, sobre el poder de compra de los salarios mínimos, la seguridad alimentaria y la pobreza en Centroamérica (Belice, Costa Rica, El Salvador, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panamá). Se propuso conocer en el transcurso del tiempo y en varios lugares, el poder de compra real de los salarios mínimos de los siete países del Istmo centroamericano.

Para eso se calculó el precio de bienes o servicios, particularmente de los alimentos, en número de salarios mínimos por hora que uno necesita trabajar para poder adquirirlos. Del mismo modo se calcularon el precio de las calorías y el de las proteínas de los alimentos, de tal manera que se pudiera establecer comparaciones desde el punto de vista nutricional.

Los resultados de la investigación permiten clasificar los países centroamericanos según el poder de compra de los salarios mínimos, tanto el general como el poder de compra alimentario. Según el orden decreciente de bienestar están Belice, Costa Rica, Panamá, El Salvador, Guatemala, Honduras y Nicaragua. En los países donde existe una tradición democrática y una voluntad política para una repartición más equitativa de la riqueza, los trabajadores pagados con un salario mínimo, pueden adquirir por lo menos los alimentos que cubren sus necesidades nutricionales energéticas y las de su familia.

Además se demuestra, cuando hay datos, que el salario mínimo es un buen indicador de los salarios realmente percibidos y de las remuneraciones de los trabajadores por cuenta propia. En el caso de familias campesinas que viven de su producción, autoconsumo, el acceso a la tierra es la primera condición para su seguridad alimentaria. La concentración extrema de la tierra que se encuentra por ejemplo en Guatemala y en Honduras es la causa principal de la extrema pobreza de la gran mayoría de la población rural de estas naciones.

En el caso de los asalariados y de manera aún más general en el de los trabajadores en economía monetaria, cuando se hace la comparación entre países, se observa que el poder de compra de los salarios mínimos varía en el mismo sentido que la proporción de la población no pobre.

Revisando las distintas definiciones de la pobreza, simple y extrema o absoluta (indigencia), se llega a la conclusión que vale la pena utilizar la línea de indigencia definida como el mínimo de ingresos necesarios para adquirir los alimentos que permiten satisfacer las necesidades alimentarias energéticas.

En cuanto a la línea de pobreza simple se propone utilizar el nivel de ingresos que permiten satisfacer las necesidades calóricas y las demás necesidades básicas. El costo de estas últimas se estima a partir de la proporción de los gastos totales que en promedio una familia utiliza para la alimentación. Esta proporción disminuye a medida que aumenta el ingreso.

También se recomienda la misma metodología para la fijación del salario mínimo en los países

centroamericanos. El salario mínimo, definido como “familiar” en todos los países del Istmo centroamericano, tendría que ser igual o superior a la línea de pobreza simple tal como fue definida anteriormente, es decir que todo salario mínimo debería satisfacer las necesidades alimentarias y las otras necesidades básicas del trabajador y su familia.

La distribución de la generación de riqueza, medida por el Producto Interno Bruto, muestra un aumento de la parte destinada a la remuneración del trabajo, sueldos y salarios, en los países donde la pobreza es menor; y todo lo contrario donde se encuentran niveles muy elevados de pobreza e indigencia, además de una tendencia al aumento de estos niveles.

Por último, a nivel mundial se observa que es en los países más desarrollados, según el Índice de Desarrollo Humano de las Naciones Unidas, donde se encuentra la menor desigualdad en la repartición del ingreso.

En conclusión, se sugiere que para llegar a un desarrollo socioeconómico armónico y para luchar de una manera eficaz contra la pobreza, se necesita una distribución más equitativa de los frutos de la riqueza creada en las naciones. Un salario mínimo que permita satisfacer las necesidades básicas del trabajador y su familia contribuye a tal repartición más equitativa.

PALABRAS CLAVES

CENTROAMÉRICA (Belice, Costa Rica, El Salvador, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panamá)

COSTO DE VIDA

INDICADOR SOCIOECONÓMICO

ÍNDICE DE PRECIOS

NIVEL DE VIDA

POBREZA

PODER DE COMPRA

PRECIO AL POR MENOR

SALARIO MÍNIMO

SEGURIDAD ALIMENTARIA

MINIMUM WAGE, FOOD SECURITY AND POVERTY IN CENTRAL AMERICA

Purchasing power of minimum wages, historical evolutions, role within food security and poverty alleviation, proposals for fixing the minimum wage

SUMMARY

This document summarizes seven years of research conducted in Central America (Belize, Costa Rica, El Salvador, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panama) on purchasing power of minimum wages, food security and poverty. It traces the real purchasing power of minimum wages in various places of these seven Central American countries.

The proposed methodology consists of calculating all the prices of goods and services, particularly those of food products, in terms of working hours which a worker earning a minimum wage needs to devote, in order to afford such good or service. With a similar approach, the costs of calories and proteins of foodstuffs have been calculated to be compared in terms of nutritional requirements.

The results allow to classify the Central American countries according to the overall and food-related purchasing power of minimum wages. In a descending order of standards of living we find: Belize, Costa Rica, Panama, El Salvador, Guatemala, Honduras and Nicaragua. In countries characterised by a tradition of democracy and political will for a more egalitarian distribution of wealth, the minimum wage earners can afford the minimum nutrition requirements for themselves and their families.

Statistics show that the minimum wage is a good indicator of the actual salaries and also of the remunerations earned by self-employed workers.

For rural households living on self-subsistence, access to land is the first condition for food security. The extreme concentration of land in the hands of few owners, as seen in Guatemala and Honduras, is the main reason for the extreme poverty suffered by most of the rural populations in these countries.

Comparing the situations in these countries it stands out that, for salaried workers and more generally for those living in monetary economy (not in self-subsistence economy), the purchasing power of minimum wages varies in the same way as the non-poor proportion of the population.

A review of different definitions of poverty, simple and extreme or absolute, results in a recommendation to generalize the use of an absolute poverty line defined as the level of minimum revenue which allows access to sufficient food to meet the nutritional caloric requirements.

It is proposed to use as simple poverty line, the level of revenue likely to meet the needs for nutrition and other basic necessities. The calculation of the cost of such needs (food and other basics), takes into account the proportion of food expenditures in average household budgets. Such proportion decreases as income levels increase.

Similar methodology has been adopted to calculate the minimum wage levels in Central American countries. The minimum wage, defined as family-oriented in these countries, should be equal to the simple poverty line as defined above, in other words, it should allow to meet the caloric requirements and other basic needs of the worker and his family.

Furthermore, redistribution of wealth, estimated on the basis of Gross Domestic Product,

shows an increase in the portion of wealth for labor remuneration in countries where the poverty is minor and shows the contrary in those where simple and extreme poverty levels are very high and increasing.

Finally, a worldwide observation shows that the most developed countries according to Human Development Index of the United Nations are those in which the disparities between rich and poor are less pronounced.

As a conclusion, it is suggested that a harmonious socio-economic development and an effective struggle against poverty have to go through a more equitable distribution of wealth. A minimum wage which allows a worker and his family to meet their basic needs contributes to such redistribution.

KEY WORDS

CENTRAL AMERICA (Belize, Costa Rica, El Salvador, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panama)

COST OF LIVING

SOCIOECONOMIC INDICATORS

CONSUMER PRICE INDEX

STANDARD OF LIVING

POVERTY

PURCHASING POWER

RETAIL SALE PRICE

MINIMUM WAGE

FOOD SECURITY

1. HISTORIQUE ET FINALITÉ DU PROJET DE RECHERCHE

Nos travaux sur les salaires minimums (SM) -évolution historique, pouvoir d'achat alimentaire et général, salaire minimum dans le contexte de la sécurité alimentaire et de la lutte contre la pauvreté, méthode de fixation basée sur l'estimation des besoins minimums vitaux du travailleur et de sa famille- s'inscrivent dans une réflexion et une recherche commencées au sein d'une petite équipe il y a déjà près de vingt ans. Il s'agissait de l'utilisation du salaire minimum comme indicateur du pouvoir d'achat des salariés et comme moyen de lutte contre la pauvreté (COUSSEMENT *et al.*, 1980; LAURE, 1980; LEMAIRE, 1980).

En Amérique centrale, ces recherches finalisées font partie du programme défini entre l'ORSTOM et l'INCAP (Instituto de Nutrición de Centro América y Panamá), institut dont sont membres les sept pays de la région (Belize, Costa Rica, El Salvador, Guatemala, Honduras, Nicaragua et Panama¹) ainsi que l'Organisation Panaméricaine de la Santé (OPS), branche américaine de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). Ce programme s'intitule **Contribution pour la mise en place d'une politique alimentaire cohérente en Amérique centrale.**

Outre celles concernant l'évolution du pouvoir d'achat des salaires, d'autres études ont été menées sur les productions agricoles (ALARCÓN, 1990), sur les conséquences de la substitution d'une partie des cultures vivrières par des cultures de rente sur les conditions de vie, tout particulièrement sur l'alimentation, la nutrition et la santé des familles paysannes (IMMINK *et al.*, 1995; TARTANAC, 1996) et sur les répercussions alimentaires de la crise en milieu populaire urbain (ALARCÓN *et al.*, 1989). Les recherches sur la dépendance et l'autonomie alimentaires des différents pays centraméricains commencées en collaboration avec CADESCA (Comité de Acción de Apoyo al Desarrollo Económico y Social de Centro América) restent pratiquement encore à faire.

Au cours de sept années de présence en Amérique centrale, différents ouvrages ont été publiés sur ces recherches sur les salaires et les prix, en espagnol et en français et parfois en anglais (LAURE *et col.*, 1990 à 1995).

Ces recherches avaient un triple but :

- Définir et tester une méthode scientifique et pratique d'analyse, historique puis continue, des prix au détail et des salaires minimums permettant une comparaison dans le temps et dans l'espace des prix des biens et services, tout particulièrement des aliments, de leur énergie (calories) et de leurs nutriments (protéines par exemple).

- Disposer d'une base de données ainsi que d'une étude historique et géographique, minutieuse et la plus complète possible, de l'évolution des prix des principaux aliments et des modifications du pouvoir d'achat général et alimentaire des salaires minimums.

- Dans l'optique de l'intégration centraméricaine, arriver à la mise au point d'une

¹Nous suivons bien les recommandations d'Alain JUPPÉ et de François BAYROU (arrêté du 4 novembre 1993) pour écrire Belmopan, Salvador ou El Salvador, États-Unis ou San José, mais pas pour Belize, Guatemala ou Tégucigalpa que nous garderons accentués conformément à la prononciation. De même, nous utiliserons pour les habitants des États-Unis le terme d'Étatsuniens qui ne prête pas à confusion, de préférence à Américains qui sont les habitants de tous les pays du continent américain.

méthode de fixation du salaire minimum applicable à l'ensemble des sept pays de la région, en vue d'une politique commune prenant en compte les besoins essentiels de la population concernée.

Après une brève description de l'isthme centraméricain, cet ouvrage présentera des données sur l'alimentation et la nutrition dans cette région, quelques faits socio-économiques déterminant la sécurité alimentaire, puis une discussion concernant quelques conditions nécessaires, si non suffisantes, à la maîtrise de celle-ci. Seront ensuite exposées notre méthode d'analyse des prix et des salaires, puis une analyse comparative des principaux résultats obtenus dans les sept pays de la région. Ces travaux seront replacés dans le cadre plus large de la mesure de la pauvreté, mais surtout de la contribution des salaires minimums pour la résorber. Enfin, quelques réalités sur la répartition des richesses et des revenus, et sur l'état de développement des nations seront présentées et discutées.

2. BRÈVE PRÉSENTATION DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

L'isthme centraméricain (carte de situation), assimilé ici à l'Amérique centrale², s'étend du sud du Mexique au nord de la Colombie, dont il est séparé par le Darién, forêt tropicale humide que ne traversent jusqu'à présent ni route, ni chemin de fer. D'une superficie totale de près de 525 000 km², l'Amérique centrale est divisée en sept états indépendants de taille variant de 21 040 km² pour le Salvador à 130 000 km² pour le Nicaragua. Bordée par les océans Atlantique et Pacifique, cette région tropicale jouit de climats très variés dus à l'influence d'une chaîne de montagnes et de volcans nombreux et actifs, qui culmine à 4212 m au Guatemala (volcan Tajumulco). Originellement couverte de forêts, la région est très touchée par le déboisement dû à l'augmentation importante de la population, à l'exploitation "sauvage" de la forêt et à la répartition très inégalitaire des terres cultivables qui accélère le défrichement de nouvelles surfaces. Elle fut le berceau de civilisations remarquables, comme celle des Maya (depuis environ 2000 avant JC jusqu'à nos jours avec un apogée au 9-10e siècle de notre ère). Son peuplement est d'origine diverse : amérindienne, majoritaire au Guatemala, importante au Honduras, au Belize, au Nicaragua et au Panama; européenne, très majoritaire au Costa Rica et au Salvador; africaine, très importante au Belize et au Panama; avec des minorités asiatiques surtout au Panama et au Belize. Nulle part dans l'isthme centraméricain, les Amérindiens n'ont un pouvoir politique, économique ou culturel correspondant à leur poids démographique. Dans le pays où ils sont majoritaires (Guatemala), ils sont presque complètement exclus de la vie nationale. Au Costa Rica, ils ne sont reconnus comme citoyens à part entière que depuis quelques années seulement.

Estimée à 33 millions d'habitants en 1995 la population de l'isthme s'accroît rapidement : d'environ 9 millions en 1950, elle atteindra suivant les estimations 40 millions en l'an 2000 (tableau 1). Elle reste en majorité rurale avec cependant des différences suivant les pays : entre 55 et 59 % de ruraux au Salvador, au Honduras et au Guatemala, mais seulement entre 38 et 51 % au Nicaragua, au Panama et au Costa Rica. Néanmoins la proportion d'urbains augmente partout, sauf au Belize où s'observe le phénomène inverse⁴, et devrait égaler celle des ruraux vers l'an 2010. En comparaison avec l'ensemble de l'Amérique latine qui compte actuellement déjà plus de 70 % d'urbains⁵, l'Amérique centrale reste encore très rurale. Par exemple, au Salvador, pays le plus densément peuplé et qui aura plus de 400 habitants au km² en l'an 2000, près de 56 % des habitants seront encore des ruraux.

²Historiquement le terme d'Amérique centrale fait référence à la Fédération des cinq états (Guatemala, Honduras, El Salvador, Nicaragua et Costa Rica) créée en 1823 après l'indépendance de l'Espagne (1821) et l'éphémère union avec le Mexique (1822-1823). La fédération (Provincias Unidas de Centroamérica) a définitivement éclaté en 1838. Actuellement, le Belize (ex-Honduras britannique), autonome en 1964 puis indépendant en 1981 et le Panama qui s'est détaché de la Colombie en 1903, sont parties prenantes du processus d'intégration centraméricaine.

³Soit légèrement moins que la France continentale.

⁴Au cours des différents recensements, le rapport entre les urbains et les ruraux, en pourcentage de la population totale, est passé de 54/46 en 1970 à 51/49 en 1980, puis à 48/52 en 1991 (Belize, 1991 Population Census).

⁵69% en 1985.

Si le taux annuel de croissance de la population a diminué au cours des dernières décennies⁶, il reste cependant élevé, de 1,9 % au Panama à 3,7 % au Nicaragua, ce qui correspond à un doublement de la population respectivement en 37 et 19 ans. La densité de population reste faible au Belize (9 habitants au km²), moyenne au Nicaragua, au Panama, au Honduras et au Costa Rica (entre 34 et 68 habitants au km²), forte au Guatemala (98 habitants au km²) et très importante au Salvador (274 habitants au km²).

Le taux de fécondité reste élevé : de 2,9 enfants par femme au Panama à 5,4 au Guatemala⁷ (tableau 2).

Les progrès concernant l'espérance de vie sont très importants dans certains pays. Celle-ci est de 64-65 ans au Guatemala, au Salvador, au Honduras et au Nicaragua, de 72,5 ans au Panama, de 74 ans au Belize et de 76 ans au Costa Rica. L'espérance de vie au Costa Rica (76,0) est la plus élevée du continent américain, après celle du Canada (77,2 ans) et juste avant celles de Cuba et des États-Unis (75,6 ans dans les deux cas)⁸.

Le taux de mortalité infantile⁹ (pour 1000 enfants âgés de moins d'un an et nés vivants) est élevé au Salvador, au Guatemala, au Nicaragua et au Honduras (entre 46 et 61 décès pour 1000 naissances); il est relativement bas (entre 21 et 14) au Panama, au Belize et surtout au Costa Rica. Dans ce dernier pays, il est égal à celui de Cuba, meilleur que celui du Chili et comparable à ceux de pays de l'Europe de l'Est (Bulgarie, États baltes, Hongrie, Pologne, Ukraine). Dans d'autres nations centraméricaines l'espérance de vie à la naissance est encore très courte (64 ans par exemple au Guatemala) et la mortalité infantile très élevée (par exemple 61 pour mille au Honduras), avec en plus de très grandes différences entre le milieu rural et l'urbain ou entre la population amérindienne et celle d'origine européenne ou métisse (ladine)¹⁰.

Le maïs et les haricots, plantes autochtones, sont la base de l'alimentation dans les pays du nord de l'isthme. Vers le sud et la côte atlantique, le riz se substitue au maïs. Enfin, le blé presque entièrement importé¹¹ fait maintenant partie de l'alimentation des urbains sous forme de pain et de pâtes. Dans tous les pays le sucre, produit localement, est une source importante d'énergie dans la diète. Nous verrons qu'en général c'est la source de calories la moins chère pour les consommateurs.

⁶Chiffres de 1990-1995.

⁷Indice synthétique de fécondité : chiffres de 1990-1995.

⁸Chiffres de 1992 (PNUD, 1994).

⁹Chiffres de 1992.

¹⁰Un ladin (*ladino*) est un habitant qui est ou se considère d'origine et/ou de culture "latine". Ce qualificatif s'utilise par opposition à *indígena* (indigène, indien, autochtone) qui est et se considère comme d'origine et de culture amérindiennes.

¹¹Il existe cependant une production locale de blé sur les hautes terres du Guatemala et du Honduras.

Carte de situation de l'Amérique centrale

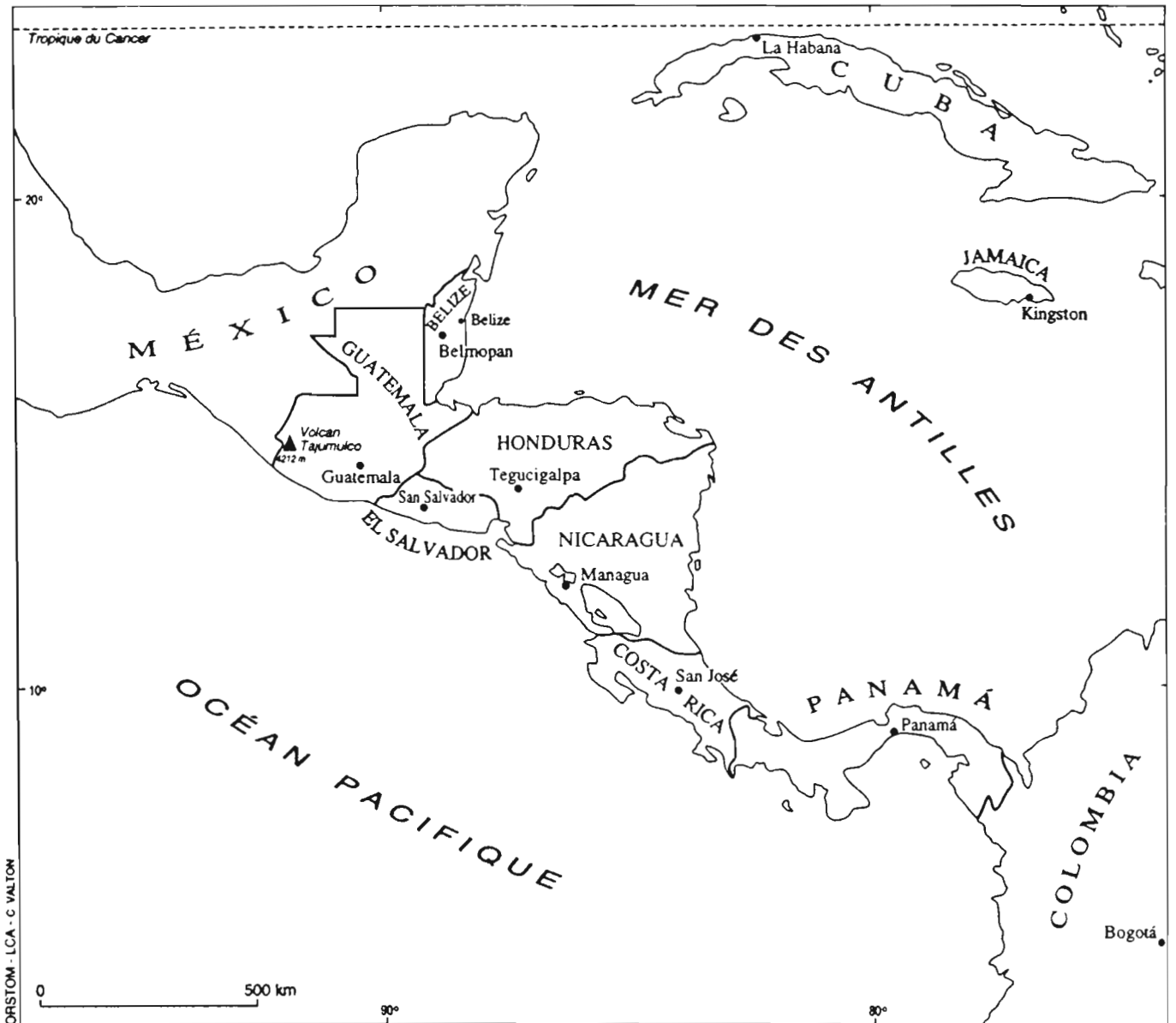


Tableau 1. SUPERFICIE ET POPULATION DES PAYS D'AMÉRIQUE CENTRALE

	BÉLIZE	COSTA RICA	EL SALVADOR	GUATÉMALA	HONDURAS	NICARAGUA	PANAMA	AMÉRIQUE CENTRALE
Superficie (km ²)	22 960	50 700	21 040	108 890	112 090	130 000	77 082	522 762
Population (milliers)								
1950	e 68	858	1 940	2 969	1 401	1 098	893	9 227
1995	210	3 420	5 770	10 620	5 650	4 430	2 630	32 730
2000	e 221	3 596	8 708	12 222	6 978	5 261	2 893	39 879
Population urbaine (%)								
1950	56	34	37	30	18	35	36	
1995	47	49	45	41	43	62	53	
2000	45	61	44	47	52	66	60	
Densité (hab./km ²)								
1995	9	68	274	98	50	34	34	63
Croissance annuelle (%)								
1990-1995	2,6	2,4	2,2	2,9	2,9	3,7	1,9	

e = estimation

Sources : CELADE; État du monde, 1995; Statistiques nationales.

Tableau 2. QUELQUES INDICATEURS VITAUX ET SOCIAUX

	BÉLIZE	COSTA RICA	EL SALVADOR	GUATÉ- MALA	HON- DURAS	NICA- RAGUA	PANAMA
Espérance de vie à la naissance (ans)							
1960	-	61,6	50,5	45,6	46,5	47,0	60,7
1992	74,0	76,0	65,2	64,0	65,2	65,4	72,5
Mortalité infantile (‰)							
1960	-	85	130	125	160	140	69
1992	20	14	46	49	61	53	21
Indice synthétique de fécondité 1990-1995							
	4,2	3,1	4,0	5,4	4,9	5,0	2,9
Taux d'alpha- bétisation des adultes							
1970	-	88	57	44	53	-	81
1992	96	93	75	56	75	76	90

- = pas de données

Sources : PNUD, 1994; Banque Mondiale, 1995; État du monde, 1995; Statistiques nationales.

Les principales exportations sont des produits de l'agriculture, de l'élevage ou de la pêche : café, bananes, sucre, agrumes, viande de boeuf, auparavant coton, plus récemment crevettes et langoustes. Le tourisme, les services et l'émigration sont également d'importantes sources de devises : le tourisme est devenue la première au Costa Rica depuis 1993, le canal et la banque le sont depuis longtemps au Panama, et l'argent envoyé surtout depuis les États-Unis d'Amérique par les émigrés (légaux ou non) constitue un apport extrêmement importante dans l'économie de l'ensemble de l'isthme centraméricain .

Quant à l'analphabétisme des adultes¹², les pays de l'isthme peuvent se diviser en trois groupes : le premier (Bélize, Costa Rica, Panama) avec 10 % ou moins d'analphabètes, le deuxième (Nicaragua, Honduras, El Salvador) avec un quart de la population adulte analphabète, et en troisième position le Guatemala où 44 % ne savent pas lire.

Dans le tableau 3 (voir plus loin) figure également le Produit Intérieur Brut (PIB) réel par habitant (1994), c'est-à-dire la parité de pouvoir d'achat (ppa) convertie en dollars des États-Unis d'Amérique. Cette nouvelle façon de comparer les PIB par habitant tient compte du pouvoir d'achat réel de ce PIB dans le pays concerné et non pas seulement des taux de change. Exprimés ainsi, les PIB par habitant les plus faibles se trouvent au Nicaragua puis au Honduras et les plus élevés au Panama puis au Costa Rica.

Par ailleurs, il faut rappeler que l'expérience démocratique est récente dans la région. Au Bélize elle commence avec l'autonomie interne de la colonie (Honduras britannique) en 1964; au Costa Rica après la guerre civile de 1948 qui fut suivie d'un accord entre les deux parties belligérantes pour la dissolution complète de l'armée¹³, l'instauration de la Deuxième République basée sur la démocratie, et un consensus national pour un partage plus équitable de la richesse et des revenus. Dans les autres pays de l'isthme, l'expérience démocratique est encore plus récente et incertaine; l'irruption directe des forces armées au gouvernement y a été une "tradition". Actuellement les interventions sont plus discrètes, mais toujours présentes, tout particulièrement au Honduras, au Salvador et surtout au Guatemala, pays en guerre civile depuis 1960, malgré les négociations commencées il y a déjà dix ans et en dépit d'un retour formel à un gouvernement civil élu, derrière lequel les militaires restent très présents.

Il faut également rappeler les interventions des États-Unis dans la région, fréquentes sinon permanentes, souvent directes et violentes. L'occupation du Nicaragua entre 1928 et 1934, période pendant laquelle fut assassiné le Général Augusto César Sandino, symbole de la résistance nationale à l'envahisseur; le renversement en 1954 du Président élu du Guatemala, Jacobo Árbenz, ou l'invasion militaire du Panama en décembre 1989 pour renverser le Général Manuel Noriega, ancien agent de la CIA¹⁴ ne sont que quelques exemples des interventions armées étasuniennes.

¹²Chiffres de 1992 (PNUD, 1994).

¹³Exemple suivi par le Panama en 1995 et peut-être par Haïti en 1996.

¹⁴Central Intelligence Agency (USA).

3. SÉCURITÉ ALIMENTAIRE EN AMÉRIQUE CENTRALE¹⁵

À l'ORSTOM, les travaux et la réflexion sur l'économie et la sécurité alimentaires ont débuté individuellement, puis collectivement au sein du département scientifique nommé Indépendance alimentaire et supprimé par la suite, puis dans le cadre de l'unité de recherche Maîtrise de la sécurité alimentaire qui a été dissoute et transformée en partie en un grand programme du même nom¹⁶. En Amérique centrale, la sécurité alimentaire est le thème prioritaire de l'INCAP, auquel nous avons participé au niveau de la recherche, de l'enseignement universitaire, ainsi que de la coopération technique et scientifique auprès des pays d'Amérique latine et des Caraïbes, membres ou non de cet institut.

La notion et la définition de la sécurité alimentaire ont varié au cours du temps. Nous utiliserons celles de la Conférence internationale sur la nutrition (FAO-OMS, 1992, p. 31) : *“La sécurité alimentaire, sous sa forme la plus fondamentale, peut être définie comme l'accès de tous, en tout temps, aux aliments nécessaires pour mener une vie saine. La sécurité alimentaire doit être envisagée dans une triple dimension. En premier lieu, il est nécessaire de garantir des approvisionnements sûrs et nutritionnellement adéquats, non seulement à l'échelle nationale mais dans tous les foyers. En deuxième lieu, il faut que ces approvisionnements soient relativement stables d'une année à l'autre et tout au long de l'année. Enfin -et c'est là l'aspect le plus important- chaque ménage doit avoir les moyens matériels, sociaux et économiques de se nourrir correctement, c'est-à-dire que chaque ménage doit posséder les connaissances et les capacités nécessaires pour produire ou se procurer, sur une base durable, les aliments dont il a besoin. À cet égard, Il faudrait promouvoir des régimes bien équilibrés, qui apportent tous les éléments nutritifs et toute l'énergie nécessaires, en évitant la suralimentation ou le gaspillage. Il importe également d'encourager une bonne répartition des aliments entre tous les membres du ménage.*

Le droit à un niveau de vie suffisant, y compris sur le plan alimentaire, est reconnu dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. La sécurité alimentaire doit être un objectif fondamental des politiques de développement et une mesure de leur réussite.”

En Amérique centrale, la production et la disponibilité d'aliments au niveau national ont été étudiées, entre autres, par les équipes de CADESCA et de l'INCAP. Des chercheurs de ce dernier institut (BRESSANI, DELGADO, ELÍAS, FLORES, MENCHÚ, SIBRIÁN, TORÚN et d'autres), en collaboration avec des scientifiques d'autres institutions (MARTORELL, SCRIMSHAW, VÁSQUEZ PÉREZ), continuent à mener des recherches en particulier sur l'utilisation biologique de l'énergie alimentaire et des nutriments. La distribution des aliments et des nutriments au sein de la famille est également étudiée (KATZ, 1994). Pour des raisons diverses, les recherches sur l'accès aux aliments, soit par production propre

¹⁵Le thème de ce chapitre a été développé par l'auteur lors des cours donnés à la nouvelle maîtrise en alimentation et nutrition, commune à l'INCAP et à l'Université nationale San Carlos du Guatemala (USAC), ainsi qu'à l'occasion de manifestations scientifiques telles que le Congrès mondial de la nutrition à Adélaïde (Australie, 1993) et les Congrès latino-américains de nutrition (Viña del Mar, Chili, 1988; San Juan, Porto Rico, 1990; Caracas, Vénézuéla, 1994).

¹⁶Voir les travaux de COURADE, de FRANQUEVILLE, de MINVIELLE, de PELTRE-WURTZ et d'autres.

(autoconsommation), soit par acquisition (principalement par achat) sont beaucoup moins nombreuses et les propositions de solutions concrètes limitées. Cependant, quelques chercheurs de l'INCAP ont commencé à démontrer la relation directe entre la malnutrition¹⁷ et l'inégale répartition de la terre des paysans qui produisent l'essentiel de leur alimentation. De même, entre la malnutrition et la faiblesse des revenus monétaires des salariés.

C'est ainsi qu'une équipe de l'INCAP (VALVERDE *et al.*, 1977, 1981) enquêtant en zone rurale du Guatemala a démontré que "*Le risque relatif de souffrir de malnutrition modérée (appréciée par la relation poids selon l'âge) est 2,3 fois plus élevé pour les enfants (de deux et trois ans) des familles disposant de moins de deux manzanas de terre (1,4 hectare) que pour ceux des familles disposant de plus de cinq manzanas (3,5 hectares)*"¹⁸ TdA. De la même façon fut montré au Costa Rica que les allocations familiales instituées en 1974 et versées sous forme monétaire étaient prioritairement utilisées pour l'alimentation et la santé de la famille. Les détracteurs de cette redistribution de revenus affirmaient, sans aucune preuve, que les bénéficiaires, "*les travailleurs de bas revenus et qui ont des enfants...*"¹⁹, allaient utiliser ce supplément monétaire pour consommer plus d'alcool, ce qui allait aggraver les problèmes de santé de la nation...

Plus tard, l'équipe de l'INCAP (VALVERDE *et al.*, 1985) démontra, en comparant les résultats de 1981 à ceux de 1979, que dans les familles d'ouvriers agricoles du café la malnutrition des enfants d'âge scolaire avait diminué significativement²⁰ (au sens statistique du terme) grâce au triplement du salaire minimum²¹ intervenu en 1980, le salaire étant leur source essentielle de revenu. Il faut noter que cette équipe menait une enquête sur la nutrition et la santé, financée par l'USAID (Agency for International Development of United States of America). L'augmentation du salaire minimum agricole n'était nullement prévue quand commença l'étude. À cause de pressions d'origine diverse, le document fut publié en anglais et à quelques exemplaires adressés uniquement à l'agence qui finançait l'étude. Il est pratiquement introuvable y compris au sein de l'INCAP. Cependant les résultats de ces recherches montrent clairement que pour améliorer l'état nutritionnel de familles pauvres

¹⁷Le mot dénutrition serait plus exact.

¹⁸"*The relative risk of having moderate malnutrition was 2.3 times greater in the two- and three-year-old children of families with access to less than two manzanas than in those with access to more than five manzanas*". Dans cette étude, les auteurs qualifient "*avec malnutrition modérée*" les enfants dont le poids selon l'âge est égal ou inférieur à 75 % de la référence du poids selon l'âge, c'est-à-dire correspondant au degré 2 (malnutrition modérée) et au degré 3 (malnutrition sévère) - regroupés car seulement 3 cas sur 64 souffrent de malnutrition sévère - de la classification de GÓMEZ (GÓMEZ *et al.*, 1956). Le pourcentage de malnutrition rencontrée en fonction de la terre disponible par famille est le suivant : 37,8% pour les enfants des familles avec moins de 2 manzanas (1,4 ha), 31,1 % pour ceux des familles disposant de 2 à 5 manzanas (1,4 ha à 3,5 ha) et 16,7 % pour ceux des familles avec plus de 5 manzanas (3,5 ha).

1 manzana = 0,7 ha environ, exactement 6 988,96 m².

¹⁹"*Los trabajadores de bajos ingresos y que tengan hijos...*" (Ley de desarrollo social y asignaciones familiares, artículo 5, 12 de diciembre de 1974).

²⁰Le pourcentage d'enfants dénutris a baissé de 43,3 % à 34,9 % (relation poids suivant l'âge comparée aux valeurs de référence, inférieure à 2 écarts-types).

²¹Qui passa de 1,04 quetzal à 3,20 quetzals par jour le 4 mars 1980, dans un contexte d'inflation monétaire très faible.

vivant essentiellement de revenus monétaires (dans ce cas dépendant du salaire minimum agricole), une solution concrète et efficace est d'augmenter ces revenus. Il n'est pas inutile de signaler que le triplement du salaire minimum agricole de la culture du café en 1980 au Guatemala²² n'a été suivi d'aucune faillite des entreprises de production.

Les conditions nécessaires, sinon suffisantes, pour arriver à la sécurité alimentaire des ménages peuvent se résumer comme suit (DEHOLLAIN, 1994; LAURE, 1983, novembre 1994).

- L'accès aux aliments est primordial. Si la famille produit la plus grande partie de sa nourriture, sa production dépendra de son accès à la terre, aux autres intrants (outils, semences, fertilisants, techniques agricoles et d'élevage, vaccination et soins du bétail, etc.), au crédit et à la sécurité sur sa terre (en particulier sans incursion armée).

- Pour les familles vivant essentiellement de revenus monétaires (salariés, artisans, travailleurs indépendants, du secteur formel ou informel) l'accès aux aliments est d'abord conditionné par des revenus suffisants leur permettant de satisfaire leurs besoins ou nécessités minimums d'ordre alimentaire et d'ordre non alimentaire (santé, logement, éducation, vêtement, repos et loisirs, etc.)²³.

- Enfin, au sein du ménage, influent sur la sécurité alimentaire non seulement le niveau des revenus, mais également la source des revenus et la ou les personnes qui les contrôlent.

Pour les familles paysannes vivant essentiellement de leur production, la principale limitation est l'accès à la terre.

Au Belize, toute famille qui souhaite cultiver la terre reçoit de l'État²⁴ un terrain en usufruit. Les autres pays centraméricains ont fait une redistribution et/ou une réforme agraire. Cependant au Guatemala, le plus peuplé d'entre eux, la réforme agraire décidée en 1952 par le gouvernement élu démocratiquement a été annulée en 1954 par un coup d'état militaire fomenté et dirigé par les États-Unis. Entre janvier 1953 et juin 1954 (18 mois) 883 615 hectares avaient été expropriés puis répartis entre près de 100 000 familles paysannes²⁵ (le pays comptait alors environ 3,3 millions d'habitants dont 2,2 millions de ruraux). En 1956, pratiquement toutes ces terres avaient été rendues aux anciens propriétaires, grands latifundiaires. À cette époque (1955) fut alors créé l'INTA (Instituto Nacional de Transformación Agraria) chargé de distribuer des terres domaniales. Selon le Ministère de

²²Qui malgré son triplement est resté un salaire très faible.

²³Il est important de mentionner les besoins minimums non alimentaires car ils conditionnent en partie l'état nutritionnel d'une personne (par exemple, l'utilisation biologique des nutriments des aliments consommés par un enfant atteint de diarrhée est très diminuée). De plus si pauvre soit une famille, il lui est impossible de consacrer la totalité de ses ressources à l'alimentation. Ceci est confirmé par toutes les enquêtes sur les budgets et la consommation des ménages.

²⁴Mesure que nous avons recommandée à Cuba en 1993 (LAURE, 1993) et qui vient d'être appliquée en 1995 par le Gouvernement de l'île.

²⁵Les chiffres cités dans le document de l'Université (USAC-DIGI-PRUNIAN, 1993) sont du même ordre que ceux de la Mission des Nations-Unies au Guatemala que nous avons retenus (MINUGUA, 1995).

l'agriculture²⁶, en 37 ans (entre 1955 et 1992) furent distribués 765 393 hectares à 116 239 bénéficiaires (pour une population estimée à 9,5 millions en 1992 dont presque 5,5 millions de ruraux) "étant privilégiés dans cette distribution les grands propriétaires, les militaires de haut rang et les cadres"²⁷. "En 1986, une étude de l'USAID donna l'information que 60 % du département de Alta Verapaz appartenait à de hauts dignitaires de l'armée. Parmi les principaux propriétaires terriens de cette région figurent les ex-présidents (de gouvernements militaires issus de coups d'État, NdA) Kjell Laugerud García et Romeo Lucas García, les ex-ministres de la défense Otto Spiegler Noriega et Leonel Vassaux Martínez, l'ex-chef de l'État-Major de l'armée Benedicto Lucas García -actuellement maire de la ville de Poptún- et les généraux Pablo Nuila Hub et Arturo de la Cruz Gelpke -ce dernier actuellement député du PAN²⁸ au Congrès-"²⁹ TdA.

Rappelons quelques chiffres sur la répartition de la terre au Guatemala (figure 1). Les estimations les plus récentes (USAID, 1982), montrent que la répartition de la terre est toujours extrêmement inégale. D'après les chiffres de cette agence étasunienne 2,56 % des propriétaires terriens (les latifundiaires avec des exploitations de plus de 1 caballería ou 64 manzanas, c'est-à-dire de plus de 45 hectares) possèdent 65,10 % de la terre. En revanche 88,12 % des propriétaires (les petits qui disposent de moins de 10 manzanas, c'est-à-dire de moins de 7 hectares) ont 16,22 % de la terre. Les recensements de 1950, 1964 et 1979 (pas de plus récent³⁰) donnent des chiffres identiques, à savoir que **moins de 3 % des propriétaires possèdent près des 2/3 de la terre disponible, quand les 9/10 des propriétaires n'ont accès qu'à environ 16 % de la terre**. En réalité la concentration de la terre est encore plus prononcée : 1 335 exploitations agricoles (celles de 10 caballerías ou plus, c'est-à-dire de plus de 450 hectares), soit 0,02 % des propriétés, accaparent plus du tiers de la terre (34,1 %) ³¹.

²⁶Ministerio de Agricultura, Ganadería y Alimentación.

²⁷ "Siendo privilegiados en esta distribución los latifundistas, altos jefes militares y profesionales" (MINUGUA, 1995, p. 2).

²⁸Parti de la droite dite "civilisée" qui vient de gagner la Présidence de la République et la majorité absolue à la Chambre des Députés aux dernières élections de novembre 1995 - janvier 1996.

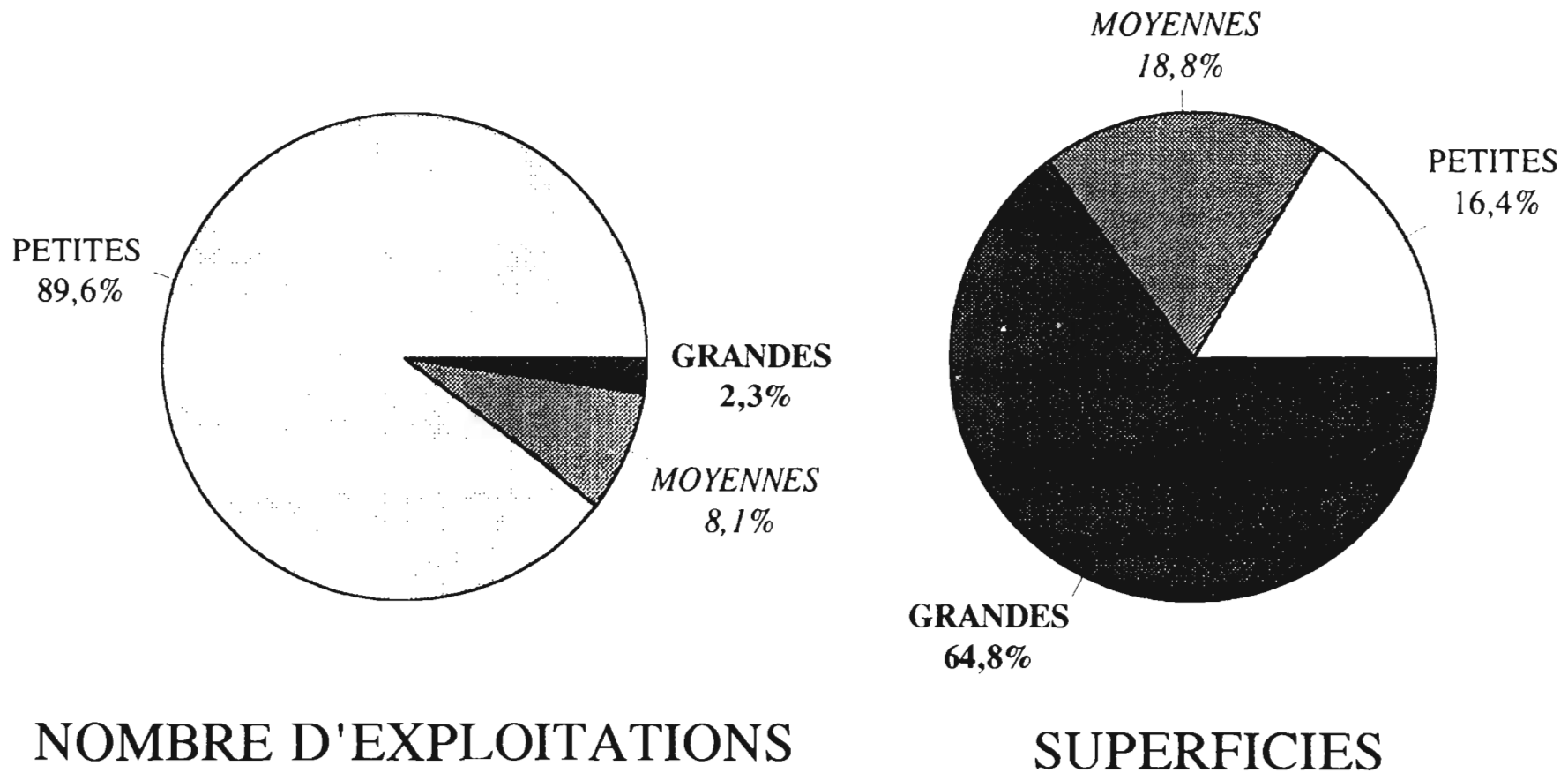
²⁹"En 1986, un estudio de la AID informó que el 60% del Departamento de Alta Verapaz, era propiedad de mandos del Ejército. Entre los principales dueños de tierra en esta área figuran los ex presidentes Kjell Laugerud García y Romeo Lucas García; los ex ministros de la Defensa Otto Spiegler Noriega y Leonel Vassaux Martínez; el ex Jefe del Estado Mayor Benedicto Lucas García (actualmente alcalde de Poptún) y los generales Pablo Nuila Hub y Arturo de la Cruz Gelpke (actualmente diputado del Congreso por el PAN)" (MINUGUA, 1995, pp. 2-3).

³⁰Programmé depuis longtemps et reporté plusieurs fois, un autre recensement devrait avoir lieu en 1996.

³¹Résultats du dernier recensement agricole de 1979 (ORELLANA et CASTRO, 1983, p. 31).

Figure 1

REPARTITION DE LA TERRE AU GUATEMALA SELON LE TYPE D'EXPLOITATIONS ET EN POURCENTAGE



Source : Censo agropecuario 1979

L'indice de Gini³² est de 0,85 : c'est l'un des plus élevés de la planète³³. Il montre une extrême inégalité dans la distribution de la terre. Ce grave problème est une des principales raisons de la continuation de la guerre civile. Comme l'ont courageusement souligné les évêques catholiques du Guatemala (CEG, 1988), sa solution est une des conditions pour une paix réelle.

Le Guatemala est certes le cas extrême de l'isthme, mais c'est aussi le pays où la pauvreté et l'extrême pauvreté (indigence) sont le plus étendues, surtout en milieu rural (INE-FNUAP, 1991) où la très grande majorité est pauvre (86,8 % des ruraux) et, plus grave encore, plus de la moitié est indigente (57,4 % des ruraux)³⁴. Nous reviendrons sur le problème de la pauvreté et de sa mesure dans un prochain chapitre.

Pour les familles achetant l'essentiel de leur nourriture, la sécurité alimentaire dépend d'abord du montant de leurs revenus monétaires provenant la plupart du temps de salaires ou de quasi-salaires³⁵ comme dans le cas de l'artisanat ou du commerce et de nombreuses activités du secteur dit informel, car non pris en compte par la comptabilité nationale³⁶.

Nous verrons par la suite que les rémunérations dans le secteur informel suivent les évolutions de celles du secteur dit formel (ou moderne). En particulier, elles s'ajustent en suivant les mouvements des taux de salaires minimums officiels, ce qui montre l'intérêt de connaître l'évolution historique et comparative de ces derniers dans les différents pays de la région.

Les recherches sur les salaires minimums ne concernent stricto sensu que les récepteurs de tels salaires et leur famille. La population qui vit essentiellement en autoconsommation n'est pas directement concernée, de même que celle qui n'a pratiquement pas de revenus monétaires.

³²Théoriquement cet indice peut varier de 0 (répartition de la terre strictement égale entre tous les propriétaires) et 1 (cas extrême où un seul posséderait toute la terre et tous les autres plus rien).

³³En Amérique, la situation ne serait pire qu'au Paraguay où 1% des propriétaires (de plus de 1000 ha chacun, dont beaucoup de militaires et de sociétés brésiliennes ou argentines) détiennent 77% de la terre et 37% des propriétaires (jusqu'à 5 ha) se partagent 1% de la superficie (recensement de 1991). Indice de Gini = 0,94. La nouvelle Constitution de 1992 du Paraguay prévoit bien une réforme agraire, mais elle reste encore à faire.

³⁴Chiffres de 1986-1987.

Familles et personnes pauvres = celles dont les revenus (monétaires et en nature) ne permettent pas de satisfaire leurs besoins minimums vitaux (alimentaires et non alimentaires).

Familles et personnes indigentes (d'une pauvreté extrême) = celles dont les revenus (monétaires et en nature) ne permettent pas de "couvrir" leurs besoins caloriques. Ainsi, le seuil de l'extrême pauvreté ou indigence est défini comme la limite des revenus en dessous de laquelle la famille ou la personne n'a même pas de quoi se procurer son alimentation. Au Guatemala, la première source d'aliments des familles paysannes est leur propre production.

³⁵Cette assimilation est utilisée par d'autres auteurs en Amérique centrale. Au Costa Rica, GINDLING et TERRELL (1995) parlent de "salaire" (*wage*) pour les revenus des travailleurs établis à leur compte (artisans, agriculteurs, commerçants et autres).

³⁶Pour beaucoup d'autres auteurs, les activités du secteur "informel" en Amérique latine inclut également le trafic d'armes et de drogue, la contrebande et d'autres activités, illégales mais faisant intervenir d'énormes capitaux. En Bolivie par exemple, on estime que ces activités "génèrent" plus de devises que l'ensemble des exportations légales. C'est ce qui a d'ailleurs permis de stabiliser sans grande difficulté le taux de change de la monnaie nationale avec le dollar étasunien, quand sur les conseils pressants d'institutions financières internationales, le change a été "libéré", c'est-à-dire en réalité que l'origine des dollars n'a plus été demandée. Dans les comptes de la nation, ces revenus provenant d'activités illégales sont parfois estimés et comptabilisés sous la rubrique "erreurs et omissions".

Il est certain qu'il ne faut pas confondre salaires et revenus, ni assimiler revenus à revenus monétaires. En particulier, il est important du point de vue nutritionnel de distinguer revenus en nature (aliments autoproduits) et revenus monétaires.

Les familles paysannes produisant une part importante de leur alimentation mais dont la consommation reste insuffisante (apport calorique inférieur à 100 % des besoins énergétiques) ont des revenus faibles. Cependant à revenus égaux, leur état nutritionnel sera différent si l'essentiel de ces revenus est en nature (aliments autoproduits et autoconsommés) ou en argent (cultures de rentes, salaires, etc.). Tout revenu en argent sera prioritairement autoconsommé par la famille. Par ailleurs, la plupart du temps ce sont les femmes qui sont responsables de ces revenus en nature. Quant aux revenus en argent -dont la responsabilité incombe souvent aux hommes- ils seront prioritairement dépensés pour des besoins essentiels autres que l'alimentation, comme le logement ou les relations sociales. C'est ce que nous avons montré pour des familles paysannes du Rwanda (LAURE, 1986) :

“La moitié des familles enquêtées possède du thé, l'autre n'en possède pas. De même, la moitié des familles bénéficie de salaires, l'autre pas. Des différences notables sont mises en évidence entre les groupes de familles. En particulier, les ménages possédant du thé ont des habitations plus ‘modernes’ que les familles qui n'en possèdent pas. Bien que les deux groupes de familles (avec ou sans thé) aient la même superficie disponible par personne (environ 850 m²), il y a une grande différence au niveau de la satisfaction des besoins nutritionnels. 5 % seulement des familles possédant du thé ont suffisamment à manger, contre 57 % des familles dépourvues de thé... Les différences entre les familles bénéficiant de salaires et celles qui n'en ont pas sont moins marquées, mais vont dans le même sens qu'entre les familles avec thé et celles qui n'en possèdent pas.”

Les chiffres des tableaux d'une étude ultérieure de l'IFPRI (International Food Policy Research Institute) dans la même région du Rwanda conduisent aux mêmes résultats³⁷ (IFPRI, 1991): les paysans les plus intégrés au marché consomment en moyenne 87 % de leurs besoins caloriques, alors que ceux qui vivent le plus en autoconsommation (les moins intégrés au marché) consomment 105 % de leurs besoins caloriques. De la même façon, la malnutrition des enfants est plus importante dans les familles les plus intégrées au marché que dans les familles les moins intégrées, c'est-à-dire vivant le plus en autoconsommation.

Le cas de familles qui disposeraient de beaucoup plus de calories que leurs besoins nutritionnels serait sûrement différent.

Il n'existe pas d'étude pour tous les pays d'Amérique centrale comparant les revenus totaux et les salaires, ni comparant les différents salaires et les salaires minimums. On dispose au Salvador d'une enquête de ce type concernant la capitale, San Salvador. Les auteurs écrivent : *“L'analyse des données de l'enquête sur les ménages (de San Salvador en 1986) démontre qu'il existe une proportion élevée de personnes ayant un emploi qui gagnent des salaires égaux ou très proches des salaires minimums en vigueur”* (souligné par nous) TdA (OIT-PNUD, 1988, p. 77)³⁸. Cela signifie qu'à San Salvador la plupart des salaires (des secteurs

³⁷Ce qui n'empêche pas les auteurs d'affirmer le contraire dans le prologue et dans certaines de leurs conclusions, ceci en flagrante contradiction avec leurs données d'enquête!

³⁸ *“El análisis de los datos de la encuesta de hogares demuestra que existe una elevada proporción de ocupados que devengan salarios iguales o muy cercanos a los mínimos vigentes...”*. En France, nous n'avons pas pu nous procurer ce document (vu au Salvador lors des recherches dans ce pays) pour compléter par des chiffres cette

formel et informel) sont égaux ou très proches du salaire minimum applicable à la branche d'activité économique. **Dans ce cas le salaire minimum est bien représentatif des salaires effectivement payés.**

Dans l'article déjà cité (GINDLING et TERRELL, 1995), les auteurs comparent, pour le Costa Rica, les revenus monétaires -appelés "salaires" (*wages*) et connus par enquête- dans différentes branches d'activité économique, avec le salaire minimum le plus bas (salaire minimum de protection)³⁹. Entre 1976 et 1992, le salaire minimum de protection représentait en moyenne 70 % du salaire moyen de tous les salariés (au sens strict du terme, donc concernés par les salaires minimums légaux) à temps complet (avec un minimum de 64 % en 1977, 1979, 1987 et 1990, et un maximum de 77 % en 1986).

Le salaire minimum de protection représentait en moyenne, entre 1980 (pas de données antérieures) et 1991, 57 % des revenus (assimilés par les auteurs à des salaires) moyens de tous les travailleurs à temps complet établis à leur compte (artisans, agriculteurs, commerçants, etc.). À ces travailleurs établis à leur compte dans le secteur formel ou informel, ne s'appliquent pas par définition les taux des salaires minimums légaux.

Par ailleurs, la proportion des travailleurs à plein temps gagnant moins que le salaire minimum défini pour leur branche était de 33,0 % pour les vrais salariés (variant de 14,8 % dans les transports à 47,0 % dans l'agriculture) et de 32,8 % pour ceux établis à leur compte (proportion allant de 15,5 % dans les transports à 53,7 % dans l'agriculture). C'est-à-dire que **plus des deux tiers tant des salariés que des travailleurs établis à leur compte gagnaient plus que le salaire minimum**. L'étude citée ne précise pas l'éventail des salaires et des revenus, ni leur dispersion autour du salaire minimum. Même si le salaire minimum n'est pas toujours respecté (33 % des salariés, ce qui est beaucoup, gagnaient moins que le salaire minimum), il est cependant un indicateur équivalent à 70 % du salaire moyen. Par ailleurs, il est un bon indicateur des bas salaires et des bas revenus des travailleurs établis à leur compte du secteur formel ou informel (artisans, paysans, commerçants, travailleurs indépendants); en effet, un tiers des salariés et des travailleurs à leur compte gagnaient moins que le salaire minimum, et les deux autres tiers gagnaient plus.

Au Honduras, presque 80 % (78,8 % exactement en 1989) des salariés ont un salaire proche du salaire minimum (DEL CID, 1990).

De telles études n'existent cependant pas dans les autres pays d'Amérique centrale.

Notre recherche étant orientée vers le développement et l'action, nous avons utilisé les salaires minimums, en particulier un salaire minimum agricole (SMA) et un salaire minimum urbain (SMU), en général celui du commerce, ou bien le salaire minimum industriel (SMI). Dans le cas du Belize où les salaires minimums agricoles et industriels ont été créés à la suite de nos

conclusion sur l'enquête sur les ménages.

³⁹Au Costa Rica, comme dans tous les pays de l'isthme centraméricain, les salaires minimums sont définis par branche d'activité économique. De plus, dans ce pays existe un salaire minimum de protection (*minimum minimorum*) applicable à tout travail ou branche d'activité économique qui ne dispose pas d'un salaire minimum spécifique.

travaux⁴⁰, nous avons utilisé les salaires de journaliers agricole et urbain, ce qui a permis de suivre l'évolution des bas salaires sur une longue période (un siècle). La même méthode a été utilisée par d'autres chercheurs travaillant sur des périodes précédant l'instauration du salaire minimum (FOURASTIÉ et BAZIL, 1984).

Dans quelques pays, nous avons tenté de comparer les salaires minimums avec les salaires moyens calculés à partir des déclarations faites au système de sécurité sociale. Nous avons dû y renoncer parce que les déclarations de nombreux employeurs sont peu fiables⁴¹.

Des salaires minimums existent actuellement dans tous les pays d'Amérique centrale. Ils peuvent être modifiés par les partenaires sociaux et/ou par le Gouvernement, ce qui entraîne alors des conséquences immédiates sur les conditions de vie -d'alimentation en particulier- de la population salariée et de leurs familles, dont une partie importante a des revenus monétaires proches du salaire minimum.

De plus, les salaires minimums, même s'ils ne sont pas toujours respectés -c'est souvent le cas- restent des références aussi bien pour les travailleurs que pour les employeurs, et ceci dans le secteur formel comme dans le secteur informel. Des recherches sur ce point précis restent encore à faire. Rappelons seulement qu'au Guatemala, quand le salaire minimum était de 4,50 quetzals par jour (avant septembre 1990) certains ouvriers agricoles ne touchaient que 3 ou 3,50 quetzals⁴² par jour. Après l'augmentation du salaire minimum agricole quotidien à 10 quetzals⁴³ en septembre 1990, par le Président de la République élu terminant son mandat et malgré l'opposition farouche des employeurs regroupés dans le CACIF (Comité Coordinador de Asociaciones Agrícolas, Comerciales, Industriales y Financieras), les salaires réellement payés à la campagne atteignaient au moins 7 à 8 quetzals et plus personne n'acceptait les salaires antérieurs. Les propriétaires terriens ne s'y sont d'ailleurs pas trompés et ont tenté⁴⁴ pendant plus de deux ans de faire annuler ce décret, bien que les mesures légales contraignantes pour l'application du salaire minimum soient pratiquement inexistantes. **Mais les salaires minimums, même s'ils ne sont pas respectés, sont suffisamment connus pour servir de référence.**

Nous avons également vu qu'au Costa Rica, le salaire minimum représente 70 % du salaire moyen et 54 % des revenus moyens des travailleurs établis à leur compte (artisans, commerçants, agriculteurs, travailleurs indépendants).

⁴⁰À la suite de l'exposé de nos recherches au Conseil des Ministres du Belize le 3 mars 1992, le Gouvernement de ce pays a décrété le 26 mars 1992 des salaires minimums agricoles et industriels qui n'existaient pas jusqu'alors. S'appuyant sur les travaux de l'ORSTOM - INCAP, il en a fixé le montant à des taux 4 à 5 fois plus élevés que ceux des mêmes salaires des pays centraméricains voisins (Guatemala et Honduras). Par la suite, malgré les pressions d'organisations patronales et d'institutions financières internationales ou étrangères, il a également relevé les salaires minimums déjà existants (commerce, service domestique).

⁴¹Au Guatemala par exemple, il est très fréquent que le nombre de travailleurs déclarés soit exact, mais pas le nombre d'heures travaillées, qui est alors fortement diminué pour obtenir d'autant une réduction des cotisations sociales obligatoires (communications orales des responsables du service des statistiques de l'IGSS, Instituto Guatemalteco de Seguridad Social).

⁴²Soit approximativement les mêmes sommes en francs français.

⁴³Taux que nous avons recommandé, mais pour janvier 1989.

⁴⁴En vain.

En Amérique centrale, le salaire minimum peut donc être utilisé valablement pour l'ensemble de l'économie monétaire, avec les limitations signalées précédemment, comme un indicateur des rémunérations des salariés et des revenus des travailleurs établis à leur compte.

4. MÉTHODOLOGIE

Cette recherche fut délibérément finalisée pour servir d'appui à une politique alimentaire et salariale en faveur de la majorité des habitants des pays de l'isthme centraméricain. Afin de pouvoir être réalisée localement sans difficulté, elle a été essentiellement fondée sur les données disponibles collectées par des institutions nationales ou régionales. Les données de base ont fait l'objet d'une utilisation critique et ont été publiées, après correction si nécessaire, en annexe des documents concernant chacun des sept pays, car il a souvent été long et parfois difficile de rassembler de telles séries chronologiques. Par ailleurs, la méthodologie, les résultats et les recommandations ont été discutés avec les acteurs sociaux intéressés (gouvernements, organisations patronales, organisations de travailleurs). Ces recherches ont également conduit à plusieurs séminaires, forums et réunions aux niveaux national, centraméricain et latino-américain.

Il y a près de vingt ans, en équipe (COUSSEMENT *et al.*, *o.c.*, 1980; LAURE, *o.c.*, 1980; LEMAIRE, *o.c.*, 1980) nous avons commencé à **calculer les prix des aliments (et d'autres biens et services) en équivalents de salaires minimums horaires**. Cette méthode qui a également été utilisée par d'autres auteurs (voir par exemple FOURASTIÉ et BAZIL, *o.c.*, 1984) permet de comparer dans le temps (séries chronologiques) et dans l'espace (comparaisons entre villes, pays ou continents) les prix que nous appellerons réels, et le pouvoir d'achat également réel des salaires minimums. En éliminant la monnaie, un tel calcul des prix évacue en même temps les problèmes dus à l'inflation monétaire ou au changement de monnaie. L'élimination de la monnaie, nationale ou de référence (souvent le dollar des États-Unis d'Amérique) nous a paru depuis longtemps nécessaire pour établir des comparaisons fiables de prix.

Par ailleurs, depuis quelques années, les organisations internationales commencent à abandonner dans leurs comparaisons les taux de change officiels pour introduire la notion de parité de pouvoir d'achat (ppa)⁴⁵, tout en continuant à utiliser le dollar étasunien pour exprimer les prix ou des ensembles de biens et services, tels que le Produit Intérieur Brut (PIB) ou le Produit National Brut (PNB). Cette nouvelle méthode de calcul, plus proche de la réalité des différents pays, apporte un certain nombre de surprises (Banque Mondiale, 1995). Par exemple, selon les calculs classiques la Suisse a en 1994 un PNB par habitant de 37 180 USD, le plus élevé du monde après celui du Luxembourg avec 39 850 USD (les États-Unis étant à la sixième place avec 25 860 USD). En utilisant les parités de pouvoir d'achat, la Suisse rétrocede au quatrième rang avec 24 390 USD, après le Luxembourg (avec 31 090 USD) et les États-Unis (25 860 USD inchangés, car c'est la référence pour les calculs de parité de pouvoir d'achat) et après le Koweït (24 500 USD). En revanche le PNB de la Chine continentale selon la parité de pouvoir d'achat est de 2 510 USD par habitant, soit presque 5 fois plus que celui obtenu avec la conversion selon les taux de change (530 USD). Pour les pays d'Amérique centrale les différences sont également importantes : de 1,2 pour le Belize à 5,6 pour le Nicaragua (voir plus loin tableau 3).

4.1. Calcul du prix réel

Le prix réel (R), c'est-à-dire le prix en nombre de salaires minimums horaires (SMH) ou en

⁴⁵Parité des pouvoirs d'achat = cours de change calculé entre deux monnaies assurant le même pouvoir d'achat de chacune des deux monnaies dans son pays d'origine.

heures (h) de travail payées au salaire minimum, est le suivant :

$$R = \frac{p}{s}$$

p = prix en unités courantes de monnaie locale d'une quantité d'un aliment (ou d'un quelconque bien ou service)

s = taux du salaire minimum horaire (SMH) en unités courantes de monnaie locale

Par exemple : si en 1995, 1 livre (espagnole de 460 g) de haricots vaut 200 pesos et si le salaire minimum horaire est de 400 pesos, le prix réel de la livre de haricots est en 1995 de :

$$\frac{200 \text{ pesos}}{400 \text{ pesos/h}} = \frac{1}{2} \text{ ou } 0,5 \text{ SMH (0,5 h payée au SM).}$$

Si en 1990, 1 livre de haricots valait 50 pesos et si le salaire minimum horaire était de 75 pesos, le prix réel des haricots était en 1990 de :

$$\frac{50}{75} = \frac{2}{3} \text{ h (payée au SM) ou } 0,667 \text{ SMH.}$$

En 1995, par rapport à 1990, le prix réel des haricots a baissé de :

$$100 \left(\frac{1}{2} - \frac{2}{3} \right) / \left(\frac{2}{3} \right) = -25 \text{ \%}.$$

Dire que le prix en SMH a baissé de 25 % est la même chose que dire que le pouvoir d'achat (des haricots) que donne le salaire minimum a augmenté de 33 % entre 1990 et 1995. En effet, le pouvoir d'achat varie dans le même sens que l'inverse des prix réels, mais pas du même pourcentage⁴⁶.

Cette méthode de calcul des prix d'un aliment, d'un quelconque bien ou service ou d'un groupe de biens et/ou de services, reflète le véritable pouvoir d'achat des salariés ayant des rémunérations proches du salaire minimum, et des travailleurs établis à leur compte avec des revenus (monétaires) également proches du salaire minimum. C'est la raison pour laquelle ces prix sont appelés prix réels⁴⁷, car c'est le temps qu'un travailleur, rémunéré au salaire minimum, doit consacrer pour pouvoir acquérir ce bien ou ce service.

Pour les séries longues on utilise le salaire d'un journalier pour la période antérieure à l'existence d'un salaire minimum. C'est ainsi qu'au Belize a été retenu comme salaire urbain celui d'un journalier de la construction (manoeuvre) de la ville de Belize et comme salaire agricole celui d'un ouvrier agricole d'une grande plantation. Les taux de tels salaires sont publiés depuis 1882, d'abord dans les rapports de la colonie⁴⁸, puis dans ceux de l'État devenu indépendant⁴⁹.

En Amérique centrale, la définition légale (Constitution, Code du travail) du salaire

⁴⁶En 1995, 1 SMH permet d'acheter $400 / 200 = 2$ livres de haricots.

En 1990, 1 SMH permet d'acheter $75 / 50 = 1,5$ livre de haricots.

Entre 1990 et 1995, le pouvoir d'achat des haricots du SMH a augmenté de $100 (2 - 1,5) / 1,5 = 33 \text{ \%}$.

⁴⁷C'est la même terminologie qu'utilise l'équipe de FOURASTIÉ et BAZIL (*o.c.*, 1984).

⁴⁸*British Honduras blue book.*

⁴⁹*Belize: Annual report of the Labour Department.*

minimum est celle d'un salaire familial devant permettre à celui qui le gagne de satisfaire ses besoins minimums essentiels (normaux, vitaux) d'ordre matériel, culturel et moral et ceux de sa famille⁵⁰. Par exemple, selon la Constitution du Honduras : *“Tout travailleur a droit à percevoir un salaire minimum, fixé périodiquement avec l'intervention de l'État, des employeurs et des travailleurs, suffisant pour couvrir les besoins normaux de sa famille dans l'ordre matériel et culturel,...”*⁵¹ TdA. Au Guatemala, selon le Code du Travail : *“Tout travailleur a le droit de gagner un salaire minimum qui couvre ses nécessités normales d'ordre matériel, moral et culturel, et qui lui permette d'accomplir ses devoirs de chef de famille.”*⁵² TdA. Dans les autres pays centraméricains les définitions sont identiques et diffèrent de celles d'autres nations, comme la France, où le salaire minimum est calculé pour un célibataire. Il est vrai que dans ce cas sont en général prévues des allocations familiales, qui n'existent pas en Amérique centrale à l'exception notable du Costa Rica.

Pour les comparaisons, il faudrait en toute rigueur ajouter au salaire minimum proprement dit les diverses allocations dont peut bénéficier le salarié : allocations familiales, bons pour la scolarisation de ses enfants, remboursements de la sécurité sociale⁵³ et déduire les cotisations sociales et même les impôts. L'on obtiendrait ainsi un salaire minimum net. La difficulté de chiffrer ces différentes rubriques nous a fait renoncer à un tel calcul. Nous avons donc utilisé les salaires minimums bruts (ou les salaires bruts touchés par les journaliers du Belize). Une partie du salaire minimum agricole peut parfois être versée en nature (nourriture). Elle est alors prise en compte.

Pour le calcul des prix en salaires minimums horaires nous avons utilisé les moyennes annuelles des prix de détail de façon à atténuer les variations saisonnières, parfois très importantes pour certains aliments. Les moyennes annuelles sont les moyennes arithmétiques des prix mensuels; celles-ci sont à leur tour les moyennes arithmétiques des 3 ou 4 séries de relevés de prix du mois. Les séries de prix concernent la capitale (ou la plus grande ville au Belize), car ce sont les plus longues, les plus complètes et souvent les plus fiables.

Comme salaire minimum de référence, nous avons choisi le salaire minimum urbain ou industriel, qui correspond en général à l'industrie manufacturière et/ou au commerce, applicable à la capitale. Les moyennes annuelles des salaires minimums sont des moyennes pondérées suivant le nombre de jours pendant lesquels s'appliquent les différents taux des salaires au cours de l'année. Dans le cas de salaires minimums définis par jour (semaine ou mois) nous avons calculé des salaires minimums horaires en tenant compte du nombre d'heures légales de travail de la journée (semaine ou mois) applicable à l'année en question. Actuellement la journée normale est de 8 heures dans tous les pays d'Amérique centrale, mais la semaine légale de travail varie de 40 à 45 heures.

⁵⁰Dont la taille “normale” n'est pas précisée.

⁵¹ *“Todo trabajador tiene derecho a devengar un salario mínimo, fijado periódicamente con intervención del Estado, los patronos y los trabajadores,...”* (Constitución de la República de Honduras, 1982, Artículo 128-5).

⁵² *“Todo trabajador tiene derecho a devengar un salario mínimo que cubra sus necesidades normales de orden material, moral y cultural y que le permita satisfacer sus deberes como jefe de familia.”* (Código de Trabajo de Guatemala, 1971, Decreto Legislativo 1441, Artículo 103).

⁵³C'est uniquement au Costa Rica que sont généralisés la sécurité sociale pour les salariés, les bons pour l'école et les allocations familiales. Dans les autres pays centraméricains ces rubriques n'existent pas ou sont limitées (sécurité sociale).

Le salaire minimum de référence utilisé est selon les cas :

- le salaire minimum du commerce pour la ville de Guatémala, appelé salaire minimum urbain (SMU);
- le salaire minimum de protection (SMP) à San José de Costa Rica, dit aussi de l'article 2 (car toujours défini à l'article 2 des décrets fixant les salaires minimums); c'est le salaire le plus bas (minimum minimorum) qui doit être payé dans la République quand n'existe pas de salaire minimum spécifique (toujours plus élevé ou égal au SMP);
- le salaire minimum industriel (SMI) à Managua (Nicaragua), puis l'échelon le plus bas du SNOTS (Sistema Nacional de Ordenamiento de Trabajo y los Salarios) quand fut supprimé en 1984 le SMI (rétabli en 1991);
- le salaire minimum industriel (SMI) de l'industrie manufacturière à San Salvador (El Salvador);
- le salaire minimum industriel (SMI) de l'industrie manufacturière pour une entreprise de moins de six employés pour la ville de Panama (zone du canal exclue);
- le salaire minimum industriel (SMI) de l'industrie manufacturière au Honduras, applicable au District Central (Tégucigalpa et Comayagüela) ainsi qu'à San Pedro Sula et au département des îles de la Bahía, pour les établissements de moins de six ouvriers;
- le salaire du manoeuvre de la construction (UWW⁵⁴) pour la ville de Bélize.

Pour comparer les différents aliments du point de vue nutritionnel, nous avons calculé le prix réel, en salaires minimums horaires (h), d'une quantité définie d'énergie : par commodité 1 000 kilocalories (kcal), soit 4 184 kilojoules (kJ) dans le Système International⁵⁵. Nous avons utilisés dans les calculs les tables de composition des aliments pour l'Amérique centrale, récemment révisées et unanimement utilisées par les spécialistes de l'alimentation et de la nutrition dans l'isthme centraméricain (INCAP-ICNND, 1961; INCAP, 1971; INCAP, 1994). Des comparaisons de prix réels (en salaires minimums horaires) des nutriments des aliments sont également possibles. Nous l'avons fait pour les protéines, en calculant le prix de 100 grammes de ces dernières, sans tenir compte de la qualité chimique des différentes protéines.

4.2. Méthode de calcul du prix réel de 1000 kilocalories et de 100 grammes de protéines d'un aliment

Les tables de composition des aliments indiquent, pour 100 grammes de partie comestible de

⁵⁴Urban Worker Wage.

⁵⁵C'est ce système d'unités que nous préférons. Cependant, pour être aisément compris par les lecteurs, nous avons utilisé les calories, plus connues du public. Rappelons qu'à tort certains continuent d'utiliser le terme de Calorie (grande calorie) au lieu de kilocalorie (kcal). En Amérique centrale, l'usage et les tables de composition des aliments emploient toujours les Calories ou kilocalories.

l'aliment considéré :

K = nombre de kilocalories

P = grammes de protéines

D = proportion de déchets de l'aliment tel qu'acheté (valeur comprise entre 0, pas de déchet, et 1).

Q = quantité en grammes de l'unité physique de l'aliment (livre, kilogramme ou autre unité).

4.2.1. Prix des calories

R = prix réel (en SMH) de Q grammes de l'aliment, c'est-à-dire prix réel de :

$$\frac{K (1-D) Q}{100} \text{ kilocalories}$$

d'où le prix réel de 1000 kilocalories de l'aliment considéré =

$$\frac{100 R \times 1000}{K (1-D) Q} = \frac{100000 R}{K (1-D) Q} \text{ en SMH (ou h payées au SM).}$$

4.2.2. Prix des protéines

R = prix réel de Q grammes de l'aliment, c'est-à-dire prix réel de :

$$\frac{P (1-D) Q}{100} \text{ grammes de protéines}$$

d'où le prix réel de 100 grammes de protéines de l'aliment =

$$\frac{100 R \times 100}{P (1-D) Q} = \frac{10000 R}{P (1-D) Q} \text{ en SMH (ou h payées au SM).}$$

4.2.3. Exemple pour les haricots en grains (INCAP-ICNND, 1961, N° 466)

K = 341 kcal pour 100 g de haricots

P = 24,1 g de protéines pour 100 g de haricots

D = 0 (pas de déchet)

Prix de 1000 kilocalories de haricots en 1995 (suite de l'exemple utilisé pour le calcul du prix réel d'un aliment) avec

R = 0,5 SMH la livre (de 460 grammes) de haricots, d'où le prix de 1000 kcal de haricots :

$$\frac{100000 \times 0,5}{341 (1-0) \times 460} = 0,319 \text{ SMH, c'est-à-dire environ } 1/3 \text{ h payée au SM.}$$

Prix de 100 grammes de haricots en 1995 :

$$\frac{10000 \times 0,5}{24,1 (1-0) \times 460} = 0,451 \text{ SMH, c'est-à-dire environ } 1/2 \text{ h payée au SM.}$$

Il faut remarquer que pour une denrée donnée le prix réel des kilocalories et celui des protéines évoluent dans le temps de manière parallèle (mais non identique). En effet, les deux se calculent à partir du prix réel d'une quantité physique de l'aliment (la livre espagnole dans l'exemple), en multipliant ce prix par une constante, différente pour les kilocalories et pour les protéines.

5. PRINCIPAUX RÉSULTATS DES RECHERCHES

5.1. Généralités

La diversité des situations et le fait que les décisions soient prises au niveau national nous ont conduits à faire des recherches séparées dans chacun des sept pays centraméricains. Comme déjà indiqué, un document en espagnol et en français (également en anglais pour le Belize) a été publié pour chaque pays. Ici nous tenterons quelques comparaisons au niveau de l'isthme qui pourront servir de contribution à l'intégration centraméricaine et être utilisées par les responsables et les décideurs de la région pour l'harmonisation de leurs politiques.

5.2. Prix en salaires horaires des aliments

À titre d'exemple, nous présentons ici l'évolution du prix en salaires horaires d'un kilogramme de riz (figures 2 et 3), un des principaux aliments de base d'Amérique centrale avec les haricots et le maïs avec lequel sont faites les *tortillas*⁵⁶. Vers 1990, le prix d'un kilogramme de riz se situait entre 0,5 et 1 salaire horaire au Belize, au Costa Rica et au Panama, entre 1 et 2 salaires horaires au Salvador, au Guatemala et au Nicaragua pour le riz subventionné vendu par ENABAS⁵⁷, autour de 3 à 4 salaires horaires au Honduras, enfin à des niveaux encore plus élevés sur le marché "libre" au Nicaragua (jusqu'à 38 salaires horaires, soit presque 5 journées de travail, en 1988).

Les prix en salaires horaires des quantités physiques (kilogramme ou livre) des aliments ont déjà été publiés dans les documents concernant chaque pays. Pour pouvoir comparer nutritionnellement les prix des aliments, nous avons également calculé et publié le prix en salaires horaires de l'énergie (1000 kilocalories) et d'un nutriment (100 grammes de protéines) de toutes les denrées étudiées. Nous présentons ici la comparaison des prix des produits les moins chers dont disposent les consommateurs⁵⁸.

⁵⁶Galettes dont le prix n'est malheureusement pas relevé dans tous les pays de l'isthme.

⁵⁷Empresa Nicaragüense de Alimentos Básicos.

⁵⁸Ce sont en général les produits de base de l'alimentation.

Figure 2

PRIX EN SALAIRES HORAIRES D'UN KILOGRAMME DE RIZ (1)

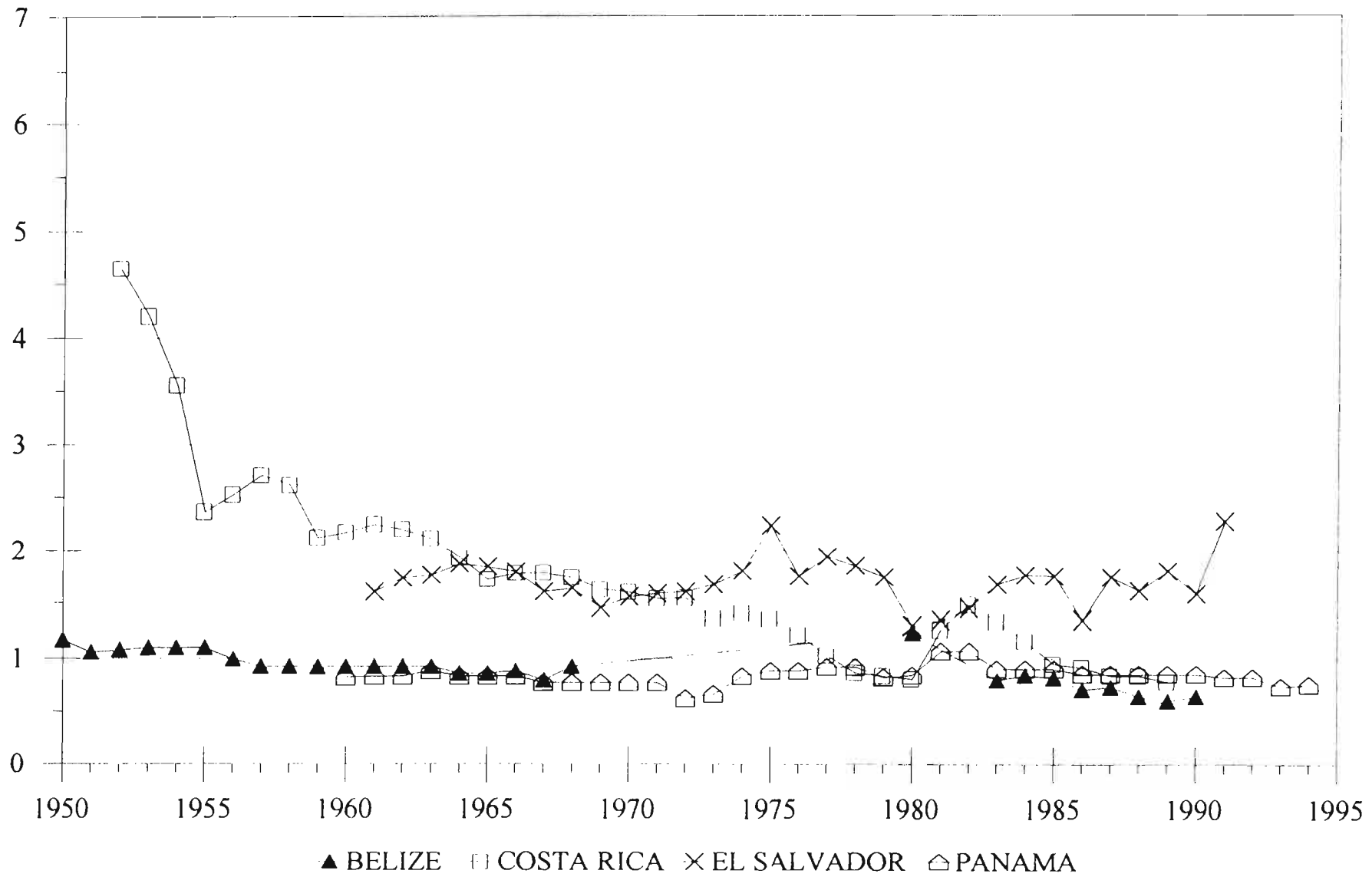
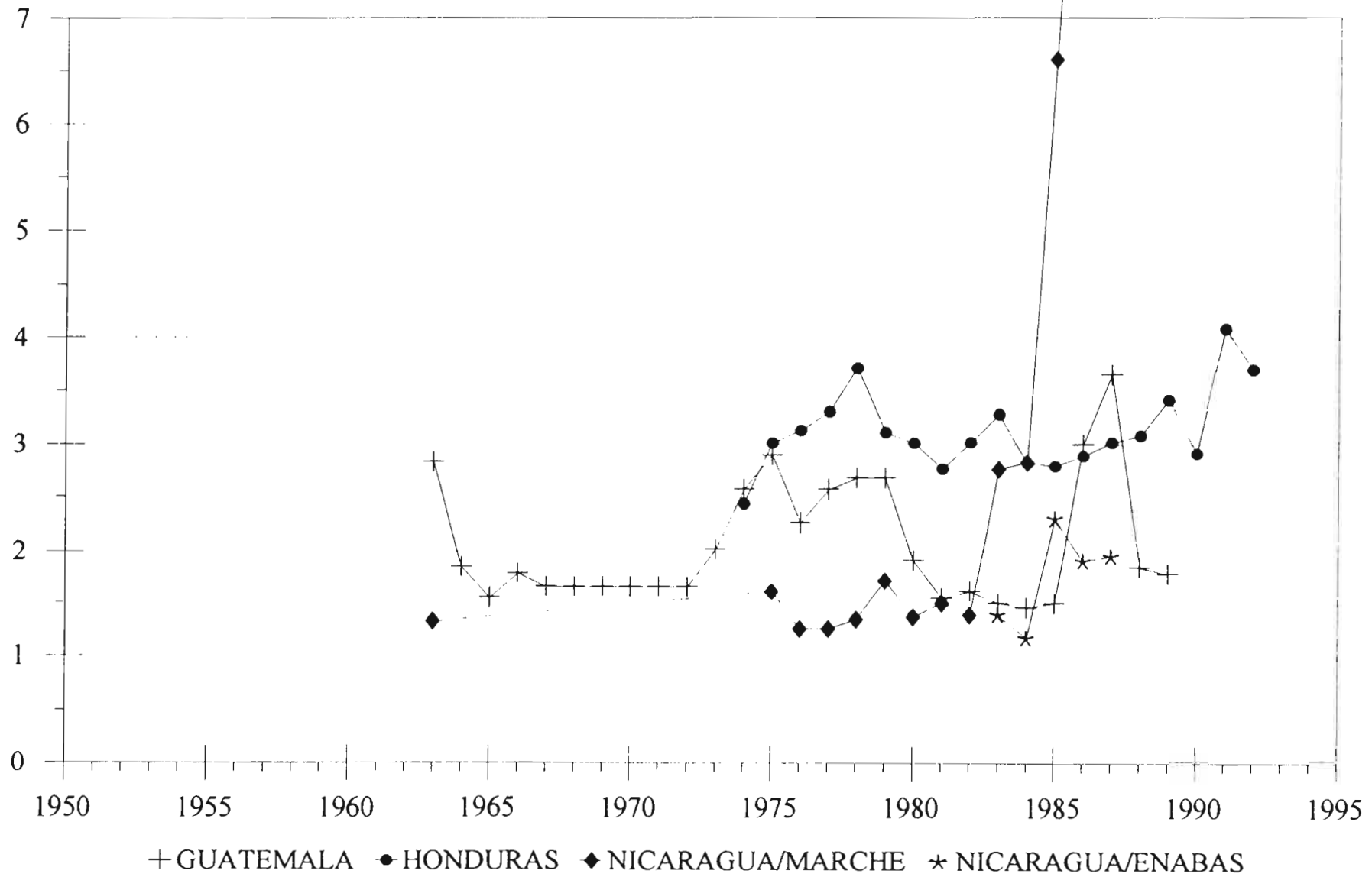


Figure 3

PRIX EN SALAIRES HORAIRES D'UN KILOGRAMME DE RIZ (2)



5.3. Prix en salaires horaires des calories des aliments énergétiques les moins chers

Les denrées énergétiques les moins chères disponibles sur les marchés centraméricains et dont les prix au détail sont relevés sont les suivants :

- le maïs en grains avec lequel sont faites les *tortillas*, base de l'alimentation au Guatemala, au Honduras, au Salvador et en partie au Belize et au Nicaragua;
- le sucre fabriqué dans tous les pays centraméricains; c'est une des principales sources d'énergie de l'alimentation⁵⁹;
- les haricots consommés dans tous les pays de l'isthme;
- les corps gras : saindoux, margarine de divers types, huile végétale d'origine variée;
- le riz, base de l'alimentation au Panama, au Costa Rica et en grande partie au Nicaragua ainsi qu'au Belize;
- les bananes, tout particulièrement le plantain (banane à cuire), surtout consommées dans les régions où le riz est la base de la diète;
- à ces produits, on peut ajouter le pain et les pâtes, à base de blé (presqu'entièrement importé), dans les zones urbaines, et le manioc particulièrement dans certaines régions côtières du Nicaragua, du Costa Rica et du Panama, enfin les flocons d'avoine (*mosh*) pendant quelques années au Guatemala.

Vers 1990, les prix exprimés en salaires horaires (salaire minimum de référence ou salaire du journalier urbain au Belize) de ces denrées énergétiques présentent les caractéristiques suivantes.

Tout d'abord pour le **maïs en grains** (figures 4 et 5) : 1000 kilocalories valent partout moins de 1/4 de salaire horaire au cours des dernières années pour lesquelles on dispose de données (estimation pour le Panama)⁶⁰, avec l'exception de la flambée des prix sur les marchés dits "libres" au Nicaragua à partir de 1983⁶¹. Cette hausse vertigineuse des prix affecte tous les produits à l'exception de ceux qui ont été vendus subventionnés dans les boutiques ENABAS ou fournis à tous les salariés contre une partie de leur salaire⁶². Il est à noter que c'est au Guatemala que le prix du maïs est le plus bas (0,14 salaire horaire pour 1000 kcal en 1989).

Pour le prix du **sucre**, aliment uniquement énergétique, se dessine une répartition des pays centraméricains (figures 6 et 7). Les meilleures situations se rencontrent au Belize (1000 kcal de sucre valent 0,1 salaire horaire à partir de 1980), puis respectivement au Costa Rica, au Panama, au Guatemala et au Salvador (environ 1/4 de salaire horaire), enfin au Honduras (0,4 salaire horaire en 1990 et 1991) et au Nicaragua sur le marché "libre" où les prix dépassent une journée de travail (8,2 salaires horaires) en 1989.

⁵⁹Les calories du sucre, comme celles de l'alcool, sont parfois dites "vides", car n'apportant aucun nutriment. Elles n'en sont pas moins utiles dans une région où une partie importante de la population n'a pas suffisamment à manger.

⁶⁰Les relevés de prix du maïs ont malheureusement été arrêtés en 1975 au Costa Rica et ne sont pas faits au Panama.

⁶¹L'étude dans ce pays s'arrête en 1989.

⁶²En particulier le paquet "AFA", consistant en 10 livres (de 460 g) de riz (*Arroz*), 10 de haricots (*Frijoles*) et 5 de sucre (*Azúcar*), distribué par mois contre 5 % des bas salaires à partir de 1984.

Figure 4

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE MAIS EN GRAINS (1)

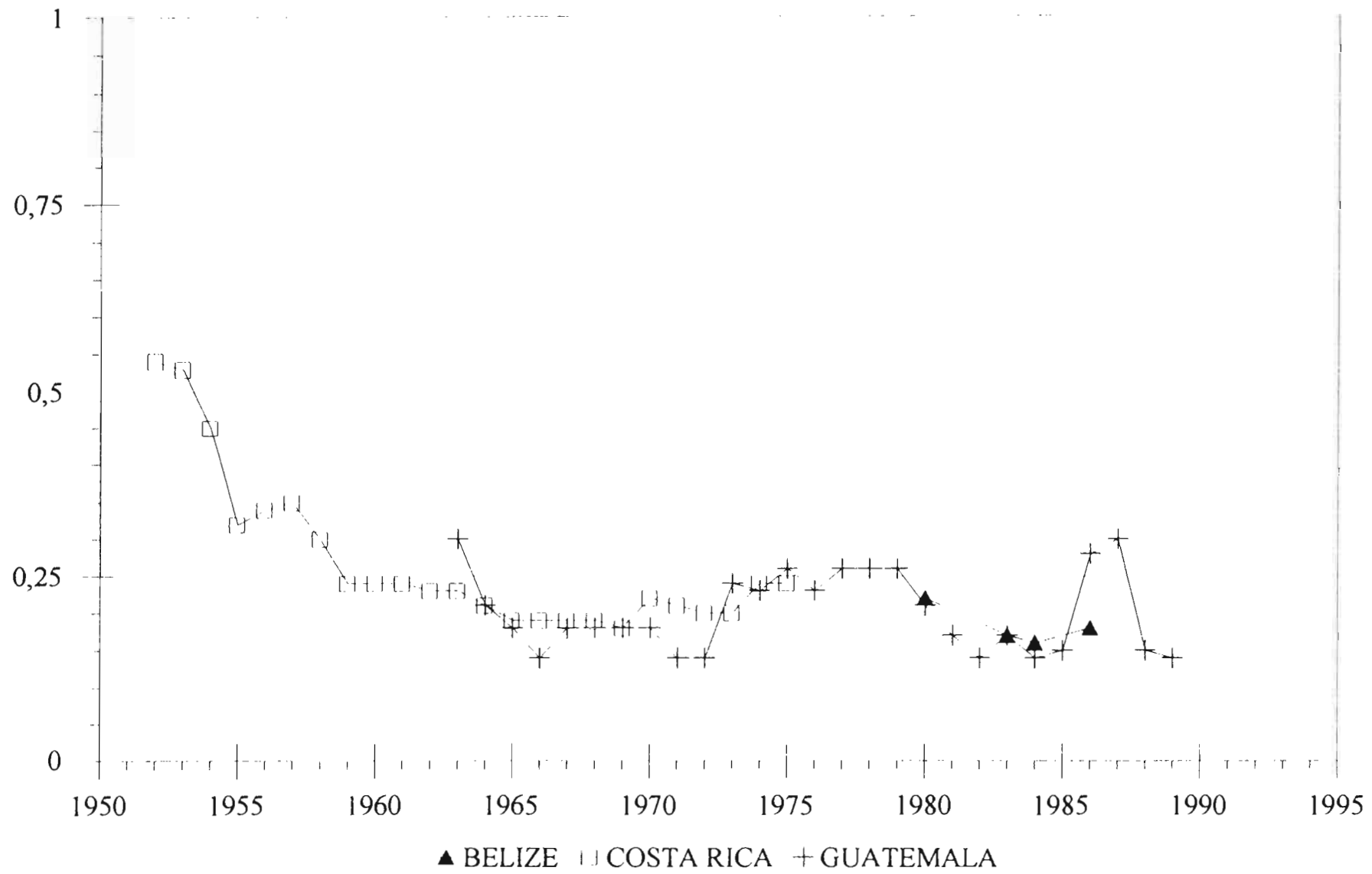


Figure 5

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE MAIS EN GRAINS (2)

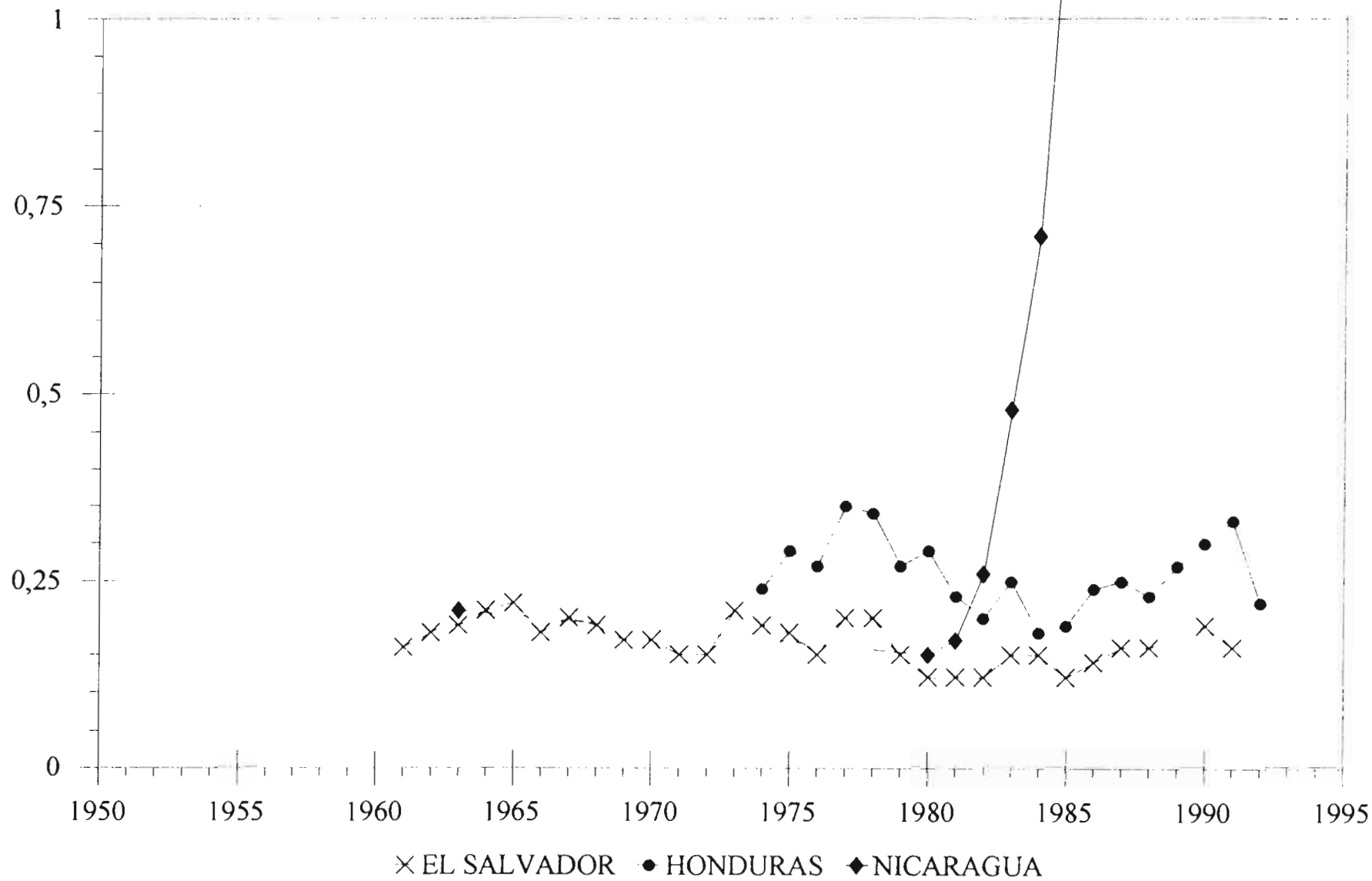


Figure 6

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE SUCRE (1)

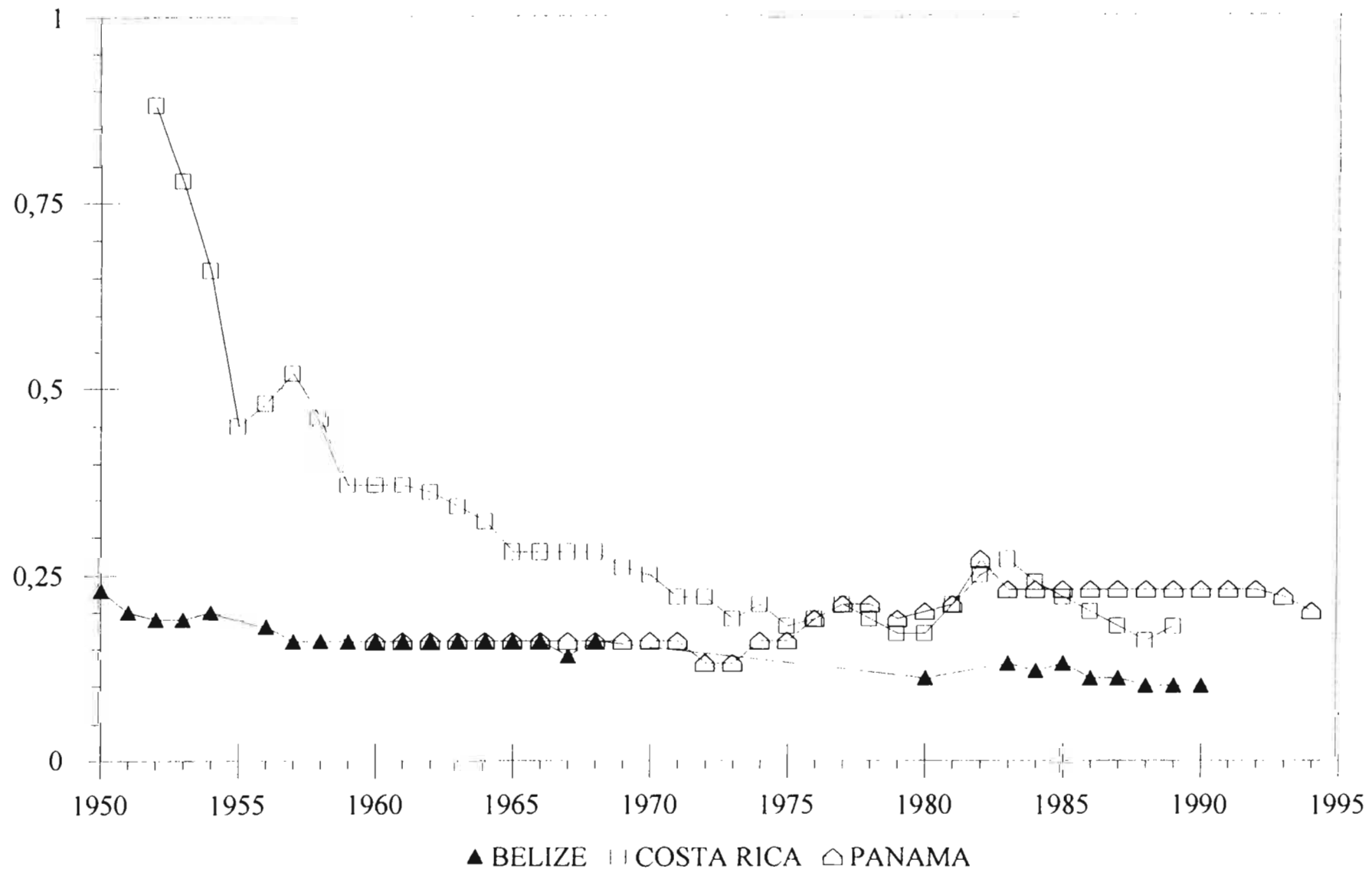
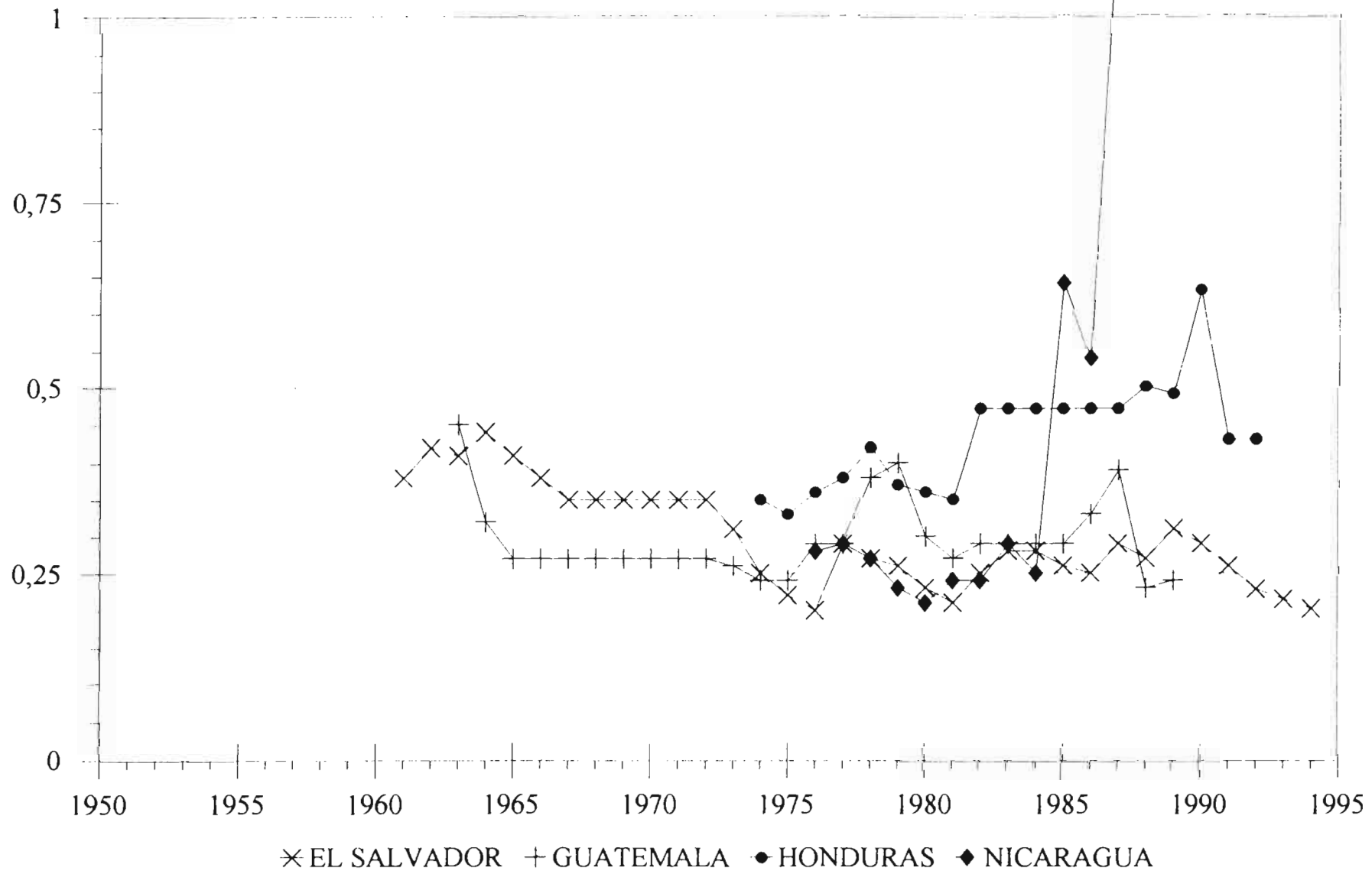


Figure 7

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE SUCRE (2)



Pour les **corps gras** (saindoux, margarines, huile végétale), on retrouve des prix très élevés au Nicaragua après 1982 ou 1983, élevés au Honduras, mais moins chers au Guatemala, au Salvador, au Costa Rica, au Panama et au Belize (voir à titre d'exemple les figures 8 et 9 pour les prix de l'huile végétale). L'ordre de cherté de ces corps gras varie suivant le pays. Les prix les plus faibles se trouvent au Belize pour le saindoux (0,15 salaire horaire environ pour 1000 kcal entre 1986 et 1988), au Costa Rica pour la margarine ordinaire (*manteca vegetal*) soit environ 0,15 salaire horaire à partir de 1983 et au Panama pour l'huile végétale (environ 1/4 de salaire horaire à partir de 1983). Il faut remarquer que si les prix des corps gras étaient déjà bas depuis plusieurs décennies au Belize et au Panama, ils ont considérablement diminué à partir des années 1950 au Costa Rica.

Pour le **riz** (figures 10 et 11) la stratification des pays quant aux prix est très nette : bas prix au Belize, au Panama et au Costa Rica (environ 1/5 de salaire horaire pour 1000 kcal); aux environs de 1/2 salaire horaire au Salvador, au Guatemala (en 1988 et 1989) et au Nicaragua pour le riz subventionné ENABAS; près de 1 salaire horaire au Honduras et atteignant 1 journée de travail au Nicaragua sur le marché "libre".

La hiérarchie des pays pour les prix de l'énergie du **pain de blé** (figures 12 et 13) est comparable à celle du riz, mais à des niveaux de prix plus élevés : moins de 1/2 salaire horaire pour 1000 kilocalories au Belize, au Panama et Costa Rica, environ 1 salaire horaire au Salvador et au Guatemala, environ 1½ salaire horaire au Honduras⁶³ mais entre 2 et 15 salaires horaires au Nicaragua sur le marché "libre" entre 1985 et 1988.

Les prix de 1000 kilocalories de **banane plantain** (figures 14 et 15) se regroupent autour de 1/2 salaire horaire au Belize, au Costa Rica et au Panama. Il est à noter qu'entre les années 1960 et 1990 les prix ont diminué de moitié au Costa Rica, en revanche ils ont doublé au Belize et au Panama, pour atteindre le même niveau dans les trois pays vers 1990. Au Salvador, au Guatemala et au Honduras, 1000 kilocalories de plantain valent entre 1 et 1½ salaire horaire; enfin au Nicaragua ces prix "s'envolent" jusqu'à 31 salaires horaires (presque 4 journées de travail pour 1000 kcal) en 1988 sur le marché "libre".

Pour le **manioc** n'existent des données que pour quatre pays de la région. Mille kilocalories de ce tubercule valent environ 1/4 de salaire horaire au Panama, 1/2 au Costa Rica, 1 à 1½ au Honduras, entre 5 et 13 salaires horaires au Nicaragua sur le marché "libre" entre 1986 et 1989.

⁶³Pas de données précises après 1980.

Figure 8

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES D'HUILE VEGETALE (1)

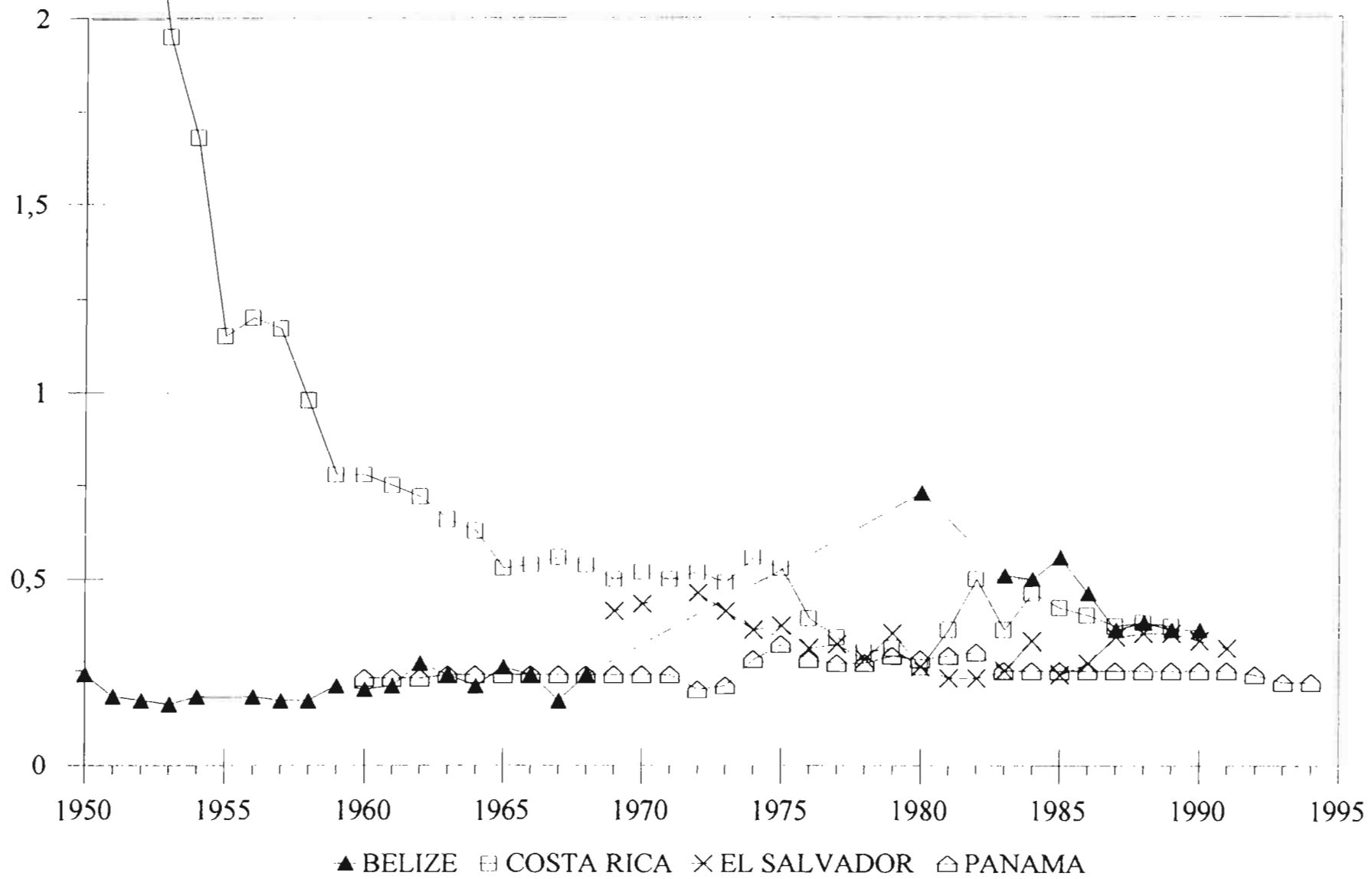


Figure 9

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES D'HUILE VEGETALE (2)

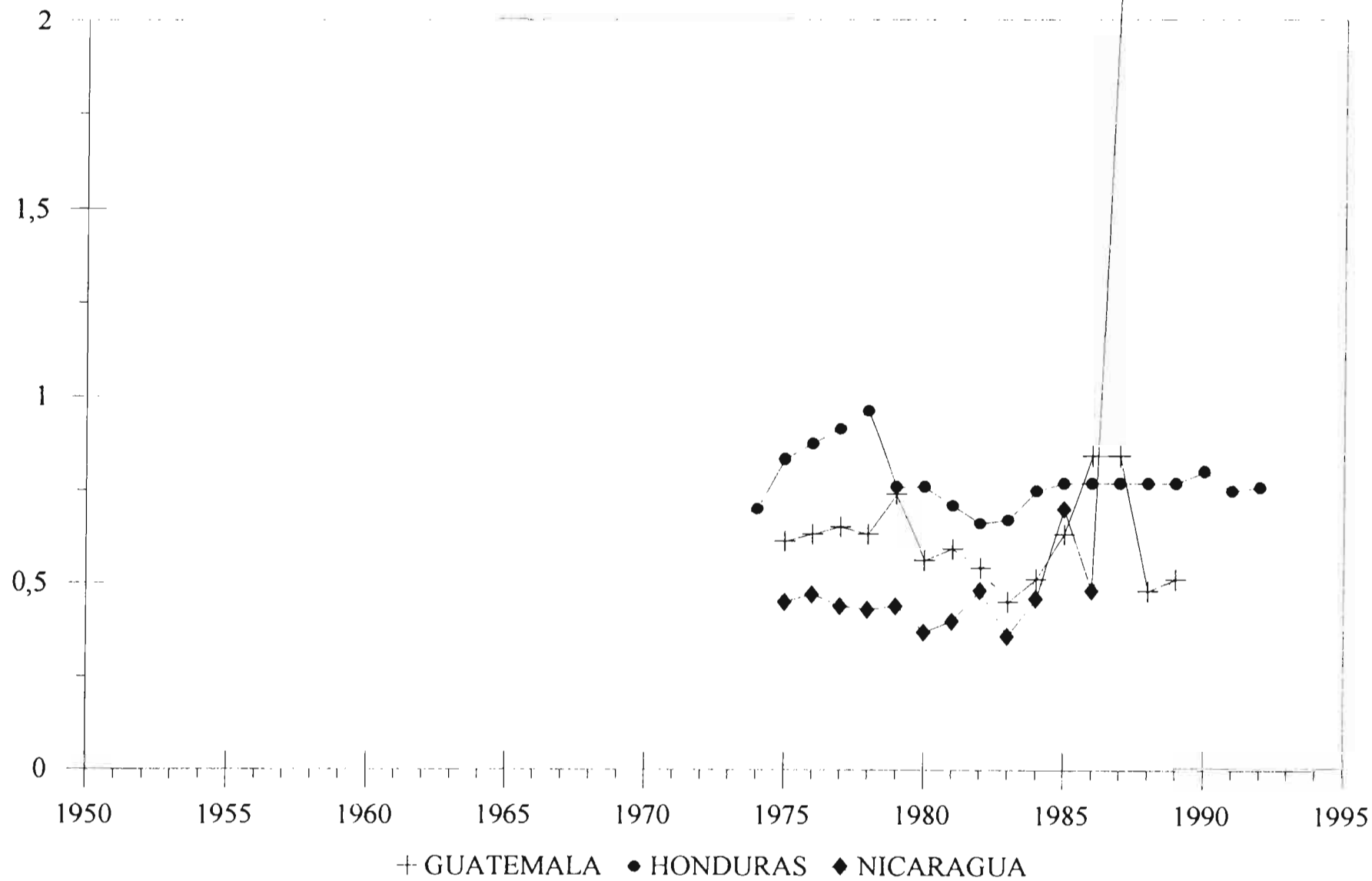


Figure 10

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE RIZ (1)

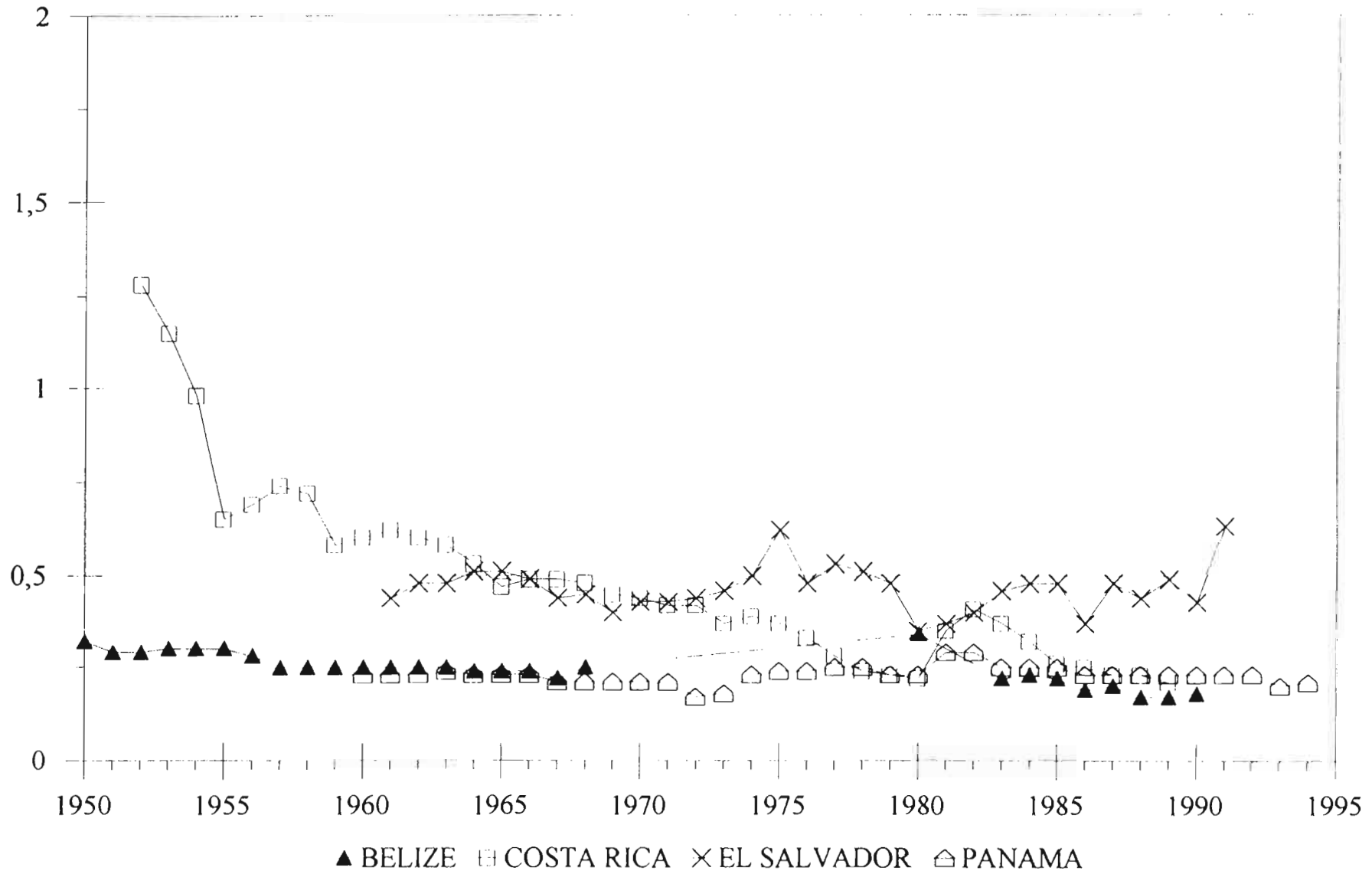


Figure 11

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE RIZ (2)

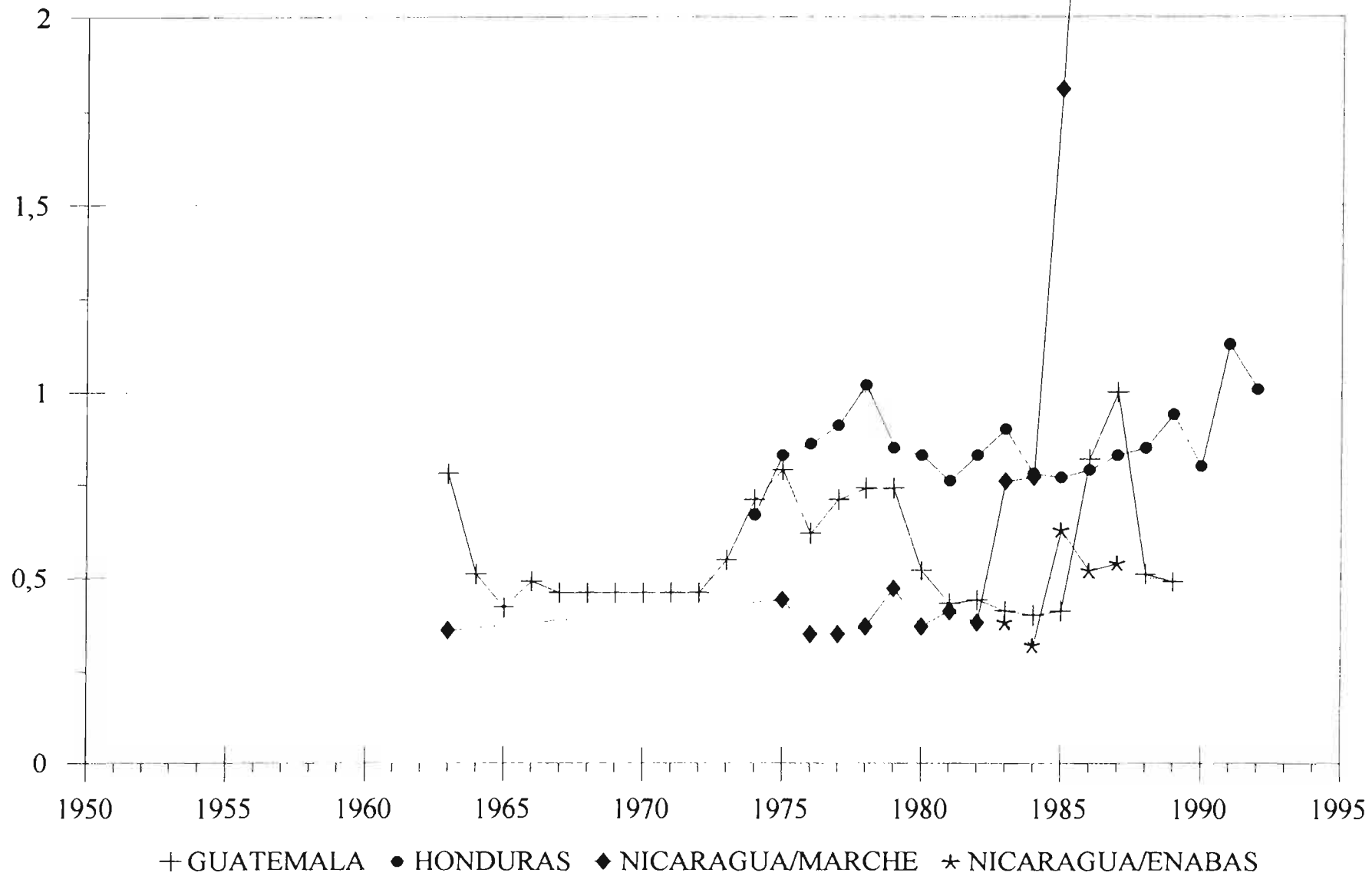


Figure 12

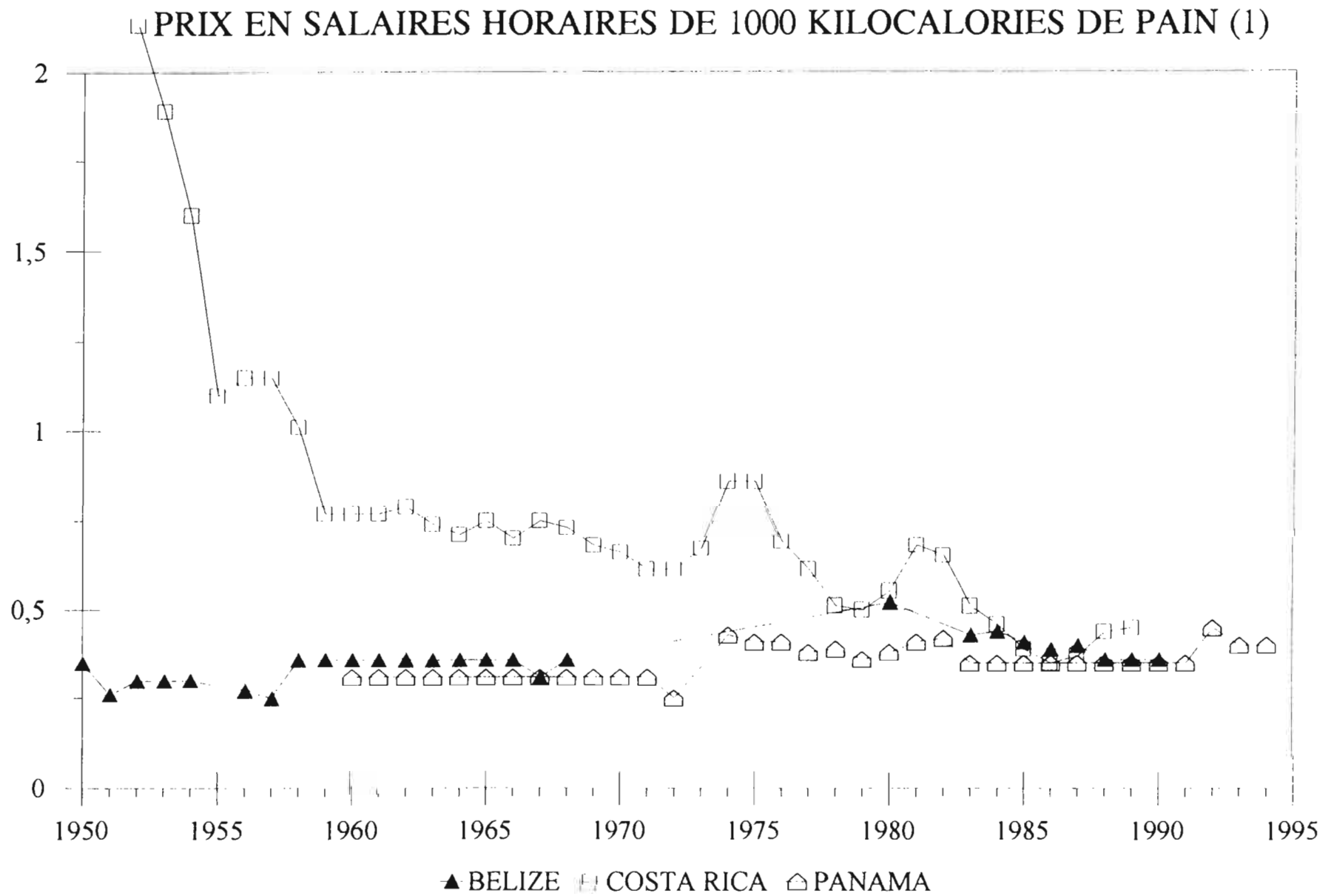


Figure 13

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE PAIN (2)

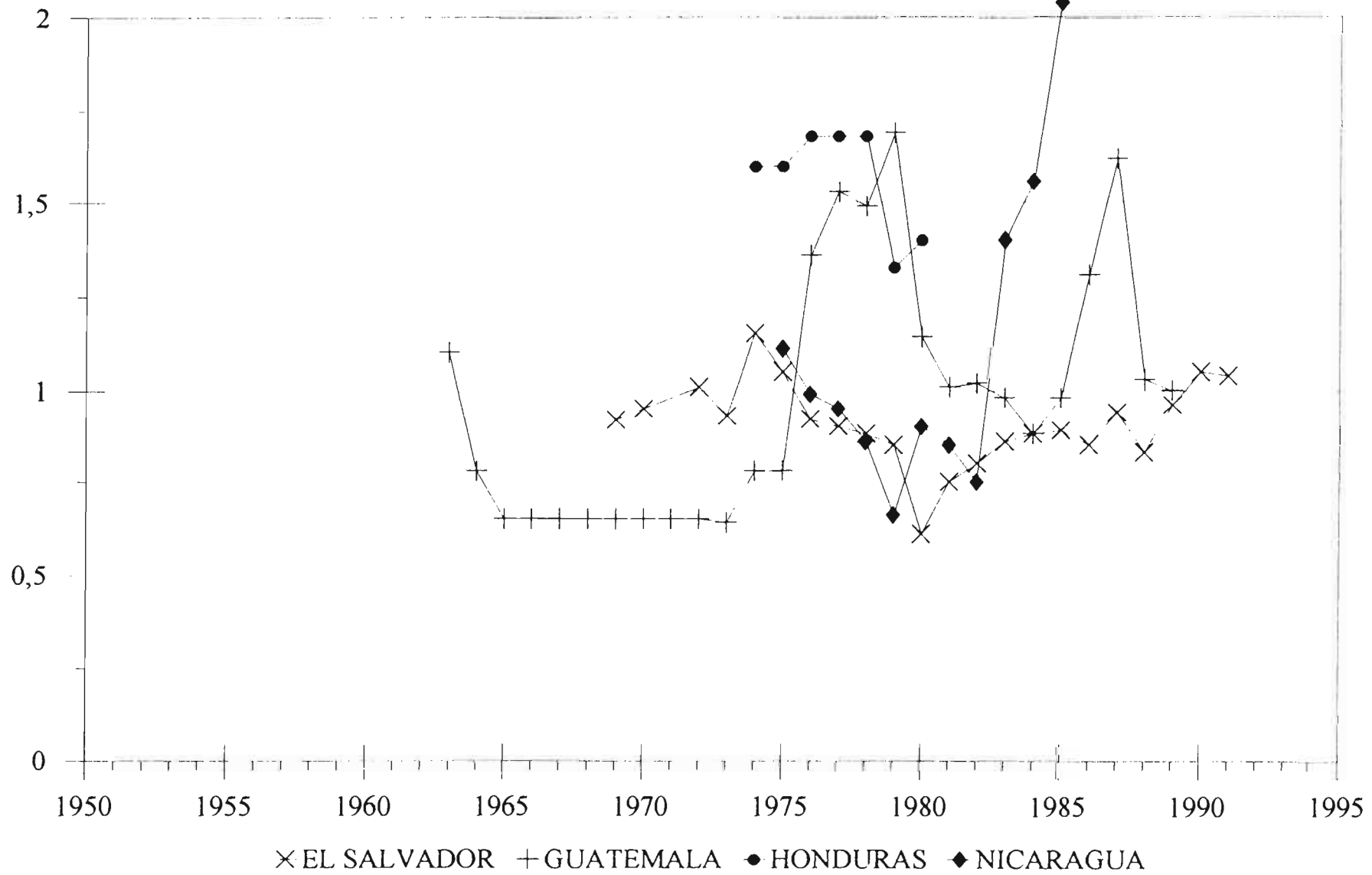


Figure 14

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE BANANE PLANTAIN (1)

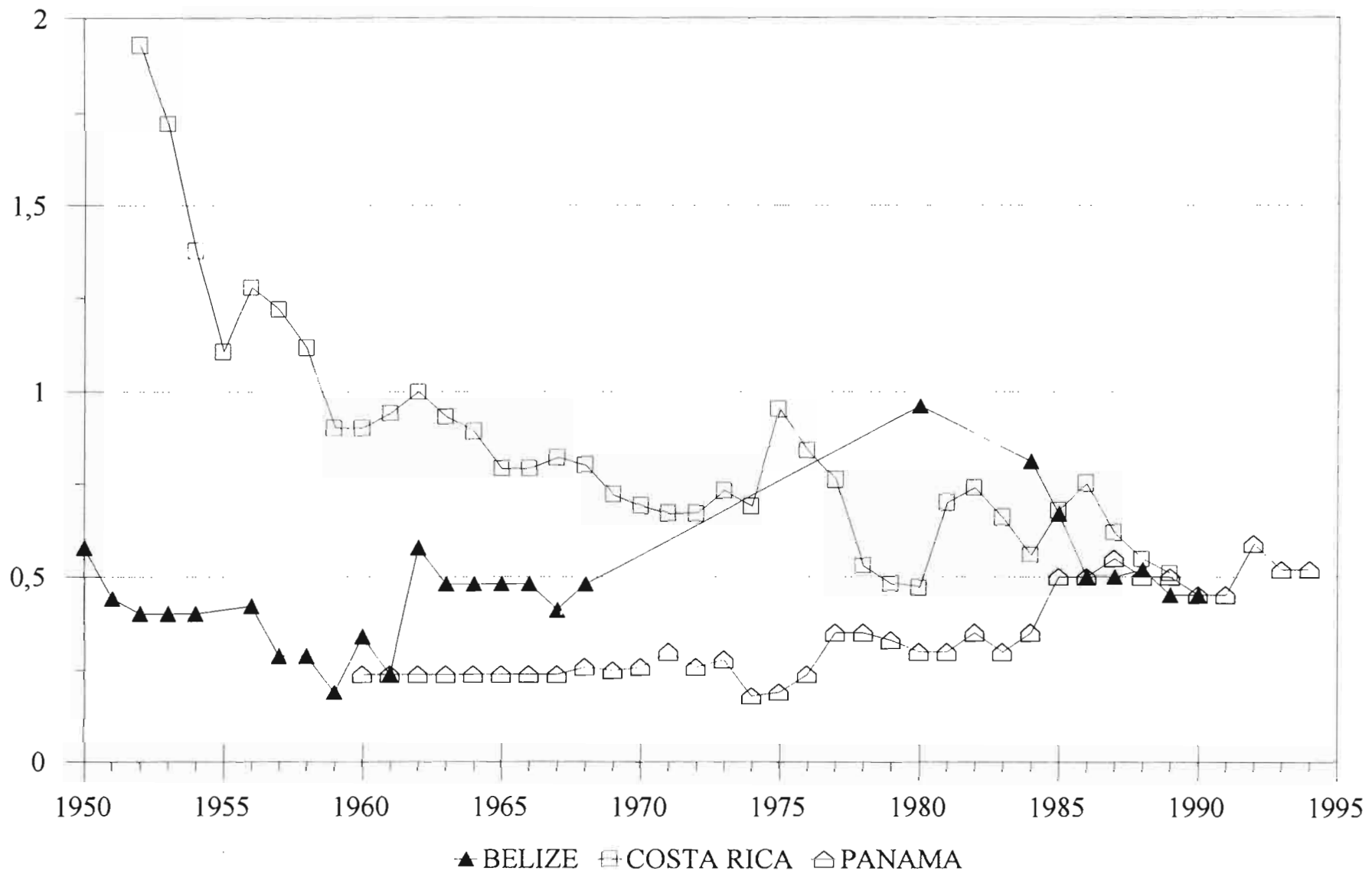
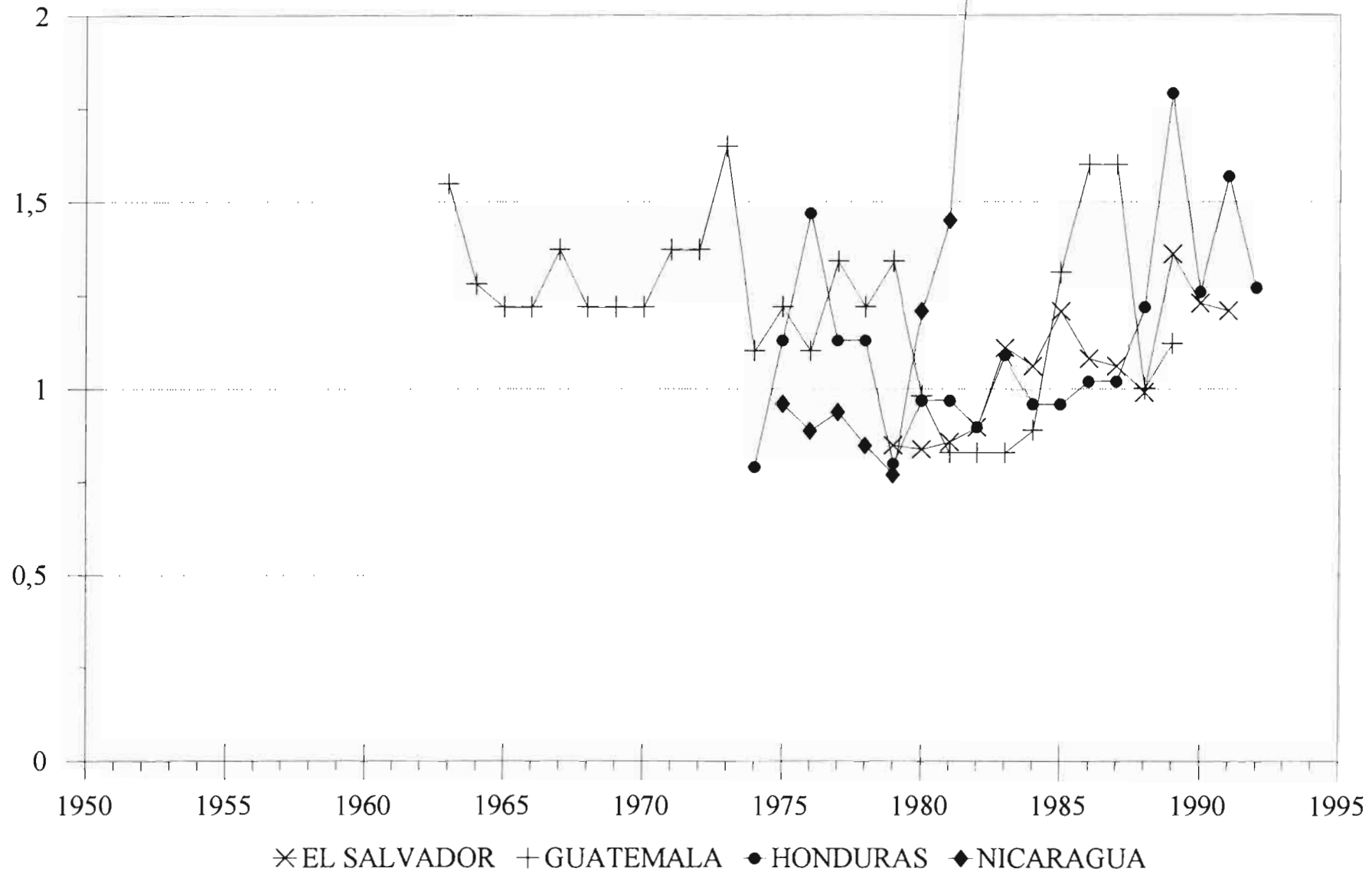


Figure 15

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE BANANE PLANTAIN (2)



Pour les **haricots** (figures 16 et 17), trois groupes apparaissent à nouveau : Costa Rica, Belize et Panama (environ 1/3 de salaire horaire pour 1000 kcal), puis Guatemala, El Salvador, Nicaragua pour les haricots subventionnés ENABAS et Honduras, enfin marché "libre" au Nicaragua où le prix dépasse 2½ salaires horaires après 1984 et atteint même 11½ salaires horaires en 1988.

En résumé, vers l'année 1990, les aliments énergétiques les moins chers sont en général les meilleur marché au Belize, au Costa Rica et au Panama, avec l'exception notable du maïs qui est le meilleur marché au Guatemala. Ils sont en général plus chers au Salvador, au Guatemala (sauf le maïs), au Nicaragua (uniquement pour les produits subventionnés); puis encore plus chers au Honduras et à des prix exorbitants sur les marchés "libres" du Nicaragua à partir des hausses vertigineuses qui commencent au milieu des années 1980.

En cette période de guerre civile, la population salariée du Nicaragua a survécu grâce à la politique de subvention de produits de base⁶⁴, grâce aux liens maintenus entre les urbains et les ruraux, et aux devises (dollars des États-Unis) reçues des émigrés ou des enrôlés dans la "contra", puis changées sur le marché parallèle à des taux extrêmement favorables⁶⁵.

⁶⁴Par exemple le prix de 1000 kcal du paquet AFA (riz, haricots, sucre) fourni à tous les travailleurs est resté abordable pour les plus bas salaires, à savoir 0,3 salaire horaire.

⁶⁵On peut estimer en 1989 ces entrées de devises à l'équivalent de 1,64 salaire minimum par habitant (voir LAURE *et col.*, 1991 : Nicaragua).

Figure 16

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE HARICOTS EN GRAINS (1)

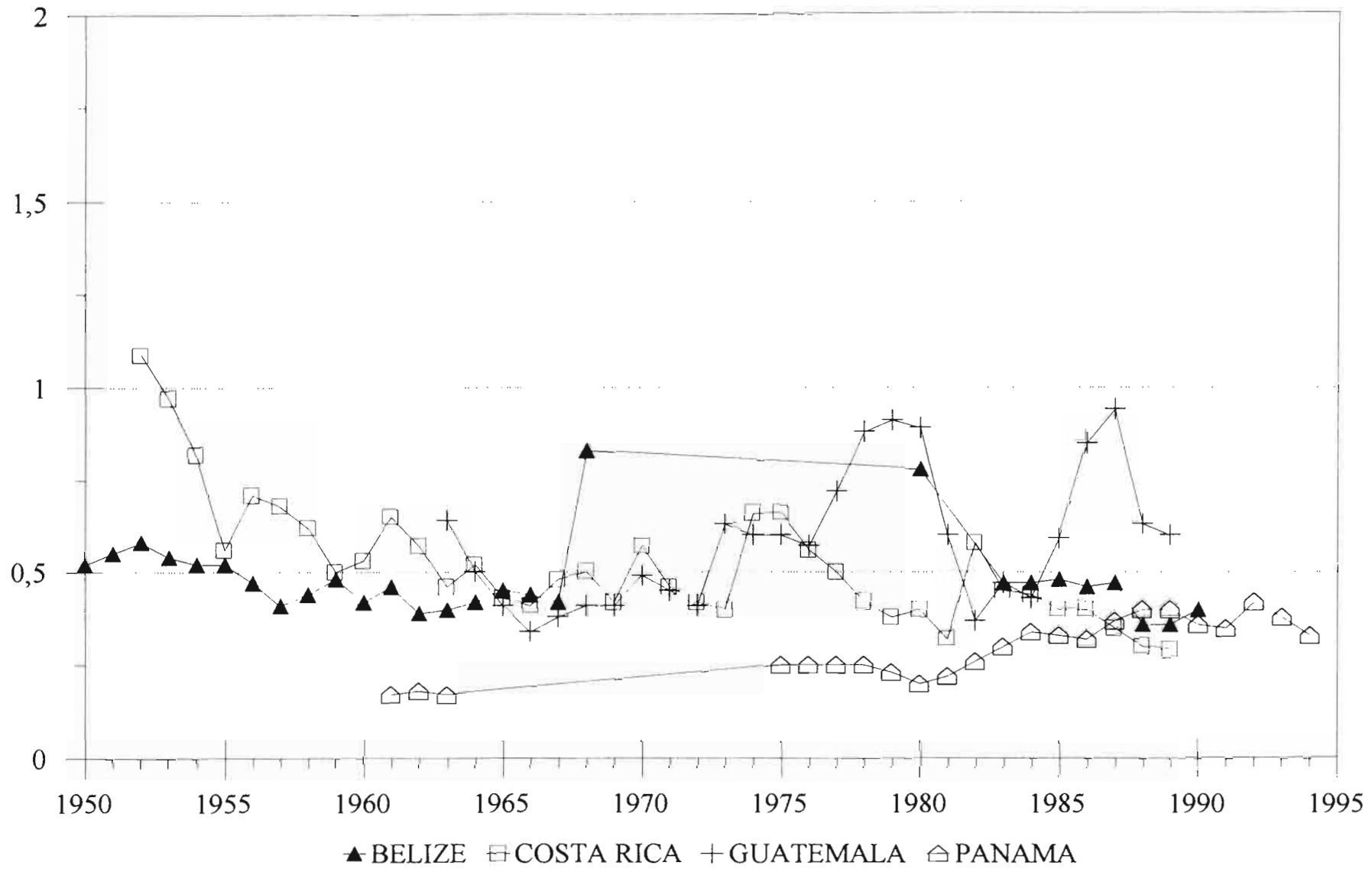
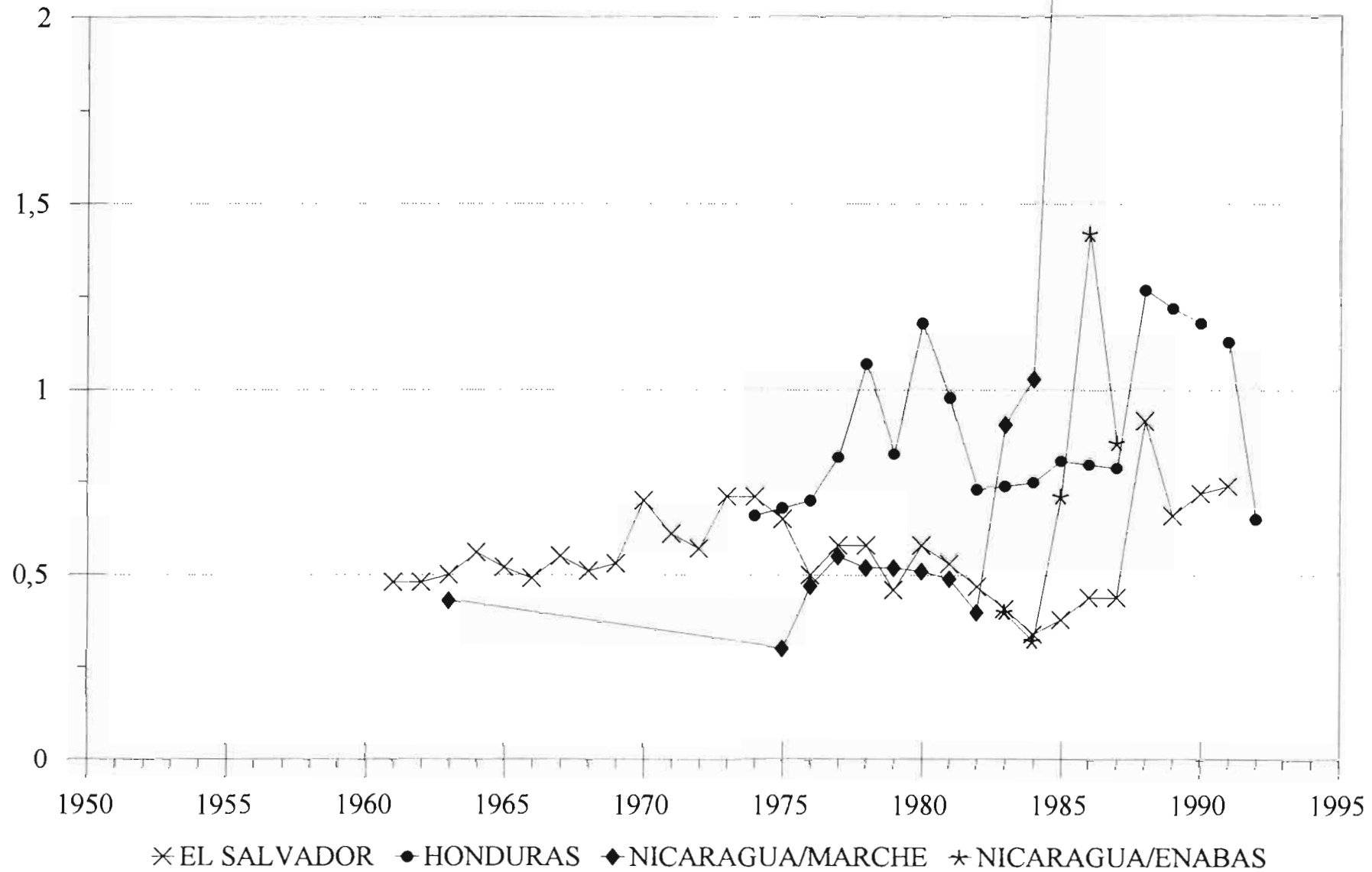


Figure 17

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 1000 KILOCALORIES DE HARICOTS EN GRAINS (2)



5.4. Prix en salaires horaires des protéines des aliments protéiques les moins chers

Les denrées apportant les protéines les moins chères en Amérique centrale sont toutes d'origine végétale : haricots, maïs en grains (consommé surtout sous forme de *tortillas*), riz et dans une moindre mesure pain et pâtes (de blé).

Les protéines d'origine animale sont beaucoup plus chères. Les plus accessibles d'entre elles proviennent, suivant les pays, du lait, de la viande (surtout le foie de bœuf ou le poulet), du poisson ou des oeufs.

Vers 1990, la situation est la suivante (prix en salaires horaires pour 100 grammes de protéines).

Les protéines de haricots (figures 18 et 19) valent moins d'un demi-salaire horaire au Costa Rica (0,4 en 1988 et 1989). C'est le seul cas où le prix d'un aliment protéique est inférieur au demi-salaire horaire.

Ensuite, autour de 0,5 - 0,7 salaire horaire, se trouvent les protéines de haricots et de maïs au Belize et au Panama (estimation pour le maïs), ainsi que celles de maïs au Guatemala, au Salvador et au Costa Rica (estimation).

Entre 0,75 et 1,25 salaire horaire, se situe le prix des protéines du paquet AFA (riz, haricots, sucre) au Nicaragua, des haricots au Guatemala et au Salvador ainsi qu'au Honduras⁶⁶ et au Nicaragua pour les haricots subventionnés ENABAS. Au Nicaragua, à partir de 1984, les protéines de haricots et de maïs du marché "libre" présentent des hausses impressionnantes pour atteindre en 1988 11 salaires horaires pour 100 grammes de protéines de maïs et 16 salaires horaires (2 jours de travail) pour les haricots.

Les prix de 100 grammes de protéines de tous les autres aliments dépassent 1 salaire horaire, à l'exception du riz au Belize (figures 20 et 21) : 0,9 salaire horaire en 1990. Les protéines de riz valent légèrement plus de 1 salaire horaire au Costa Rica et au Panama, environ 2½ au Guatemala, au Salvador et au Nicaragua pour le riz subventionné ENABAS, mais plus de 4 salaires horaires au Honduras et beaucoup plus encore sur le marché "libre" au Nicaragua (jusqu'à plus de 48 salaires horaires, soit plus de 6 jours de travail, pour 100 g de protéines en 1986 et 53 salaires horaires en 1988).

Les prix des protéines d'origine animale (exemples pour les oeufs de poule et la viande de bœuf sur les figures 22 à 25) présentent la même classification par groupe de pays. Par ailleurs, l'ordre de cherté croissante par produit d'origine animale est en général le suivant vers l'année 1990 : poulet, oeuf de poule, lait frais, viande de bœuf. Tout d'abord se trouve le premier groupe de pays (Belize, Costa Rica et Panama) avec un prix variant entre 1,5 et 2,5 pour le poulet, les oeufs, le lait (estimation pour Belize⁶⁷) et la viande de bœuf. Ensuite, au Salvador et au Guatemala, les prix s'échelonnent entre 3 et 5 salaires horaires pour les protéines des mêmes produits d'origine animale. Au Honduras ces prix dépassent 5 salaires horaires. Enfin sur le marché "libre" au Nicaragua, ils atteignent des valeurs de plusieurs journées de travail (les maximums étant situés en 1988 entre 45 salaires horaires pour le bœuf et 84 pour le poulet).

⁶⁶En 1992, après avoir valu entre 1½ et 2 salaires horaires de 1988 à 1991.

⁶⁷Au Belize, le prix du lait frais n'est plus relevé depuis 1918. En 1989 et 1990, le prix de 100 g de protéines de lait condensé importé est respectivement de 1,58 et 1,57 salaire horaire.

Figure 18

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 100 GRAMMES DE PROTEINES DE HARICOTS (1)

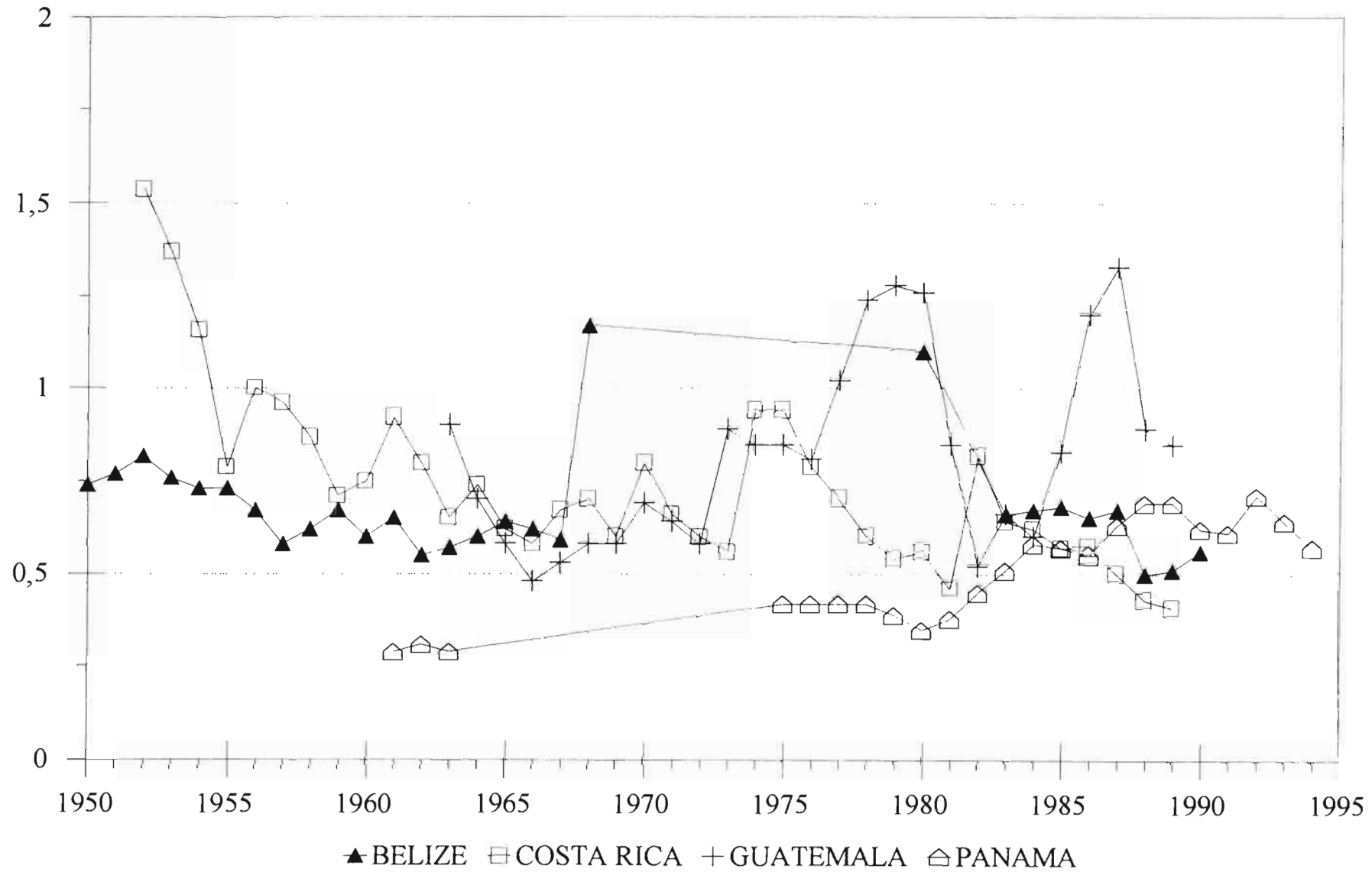


Figure 19

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 100 GRAMMES DE PROTEINES DE HARICOTS (2)

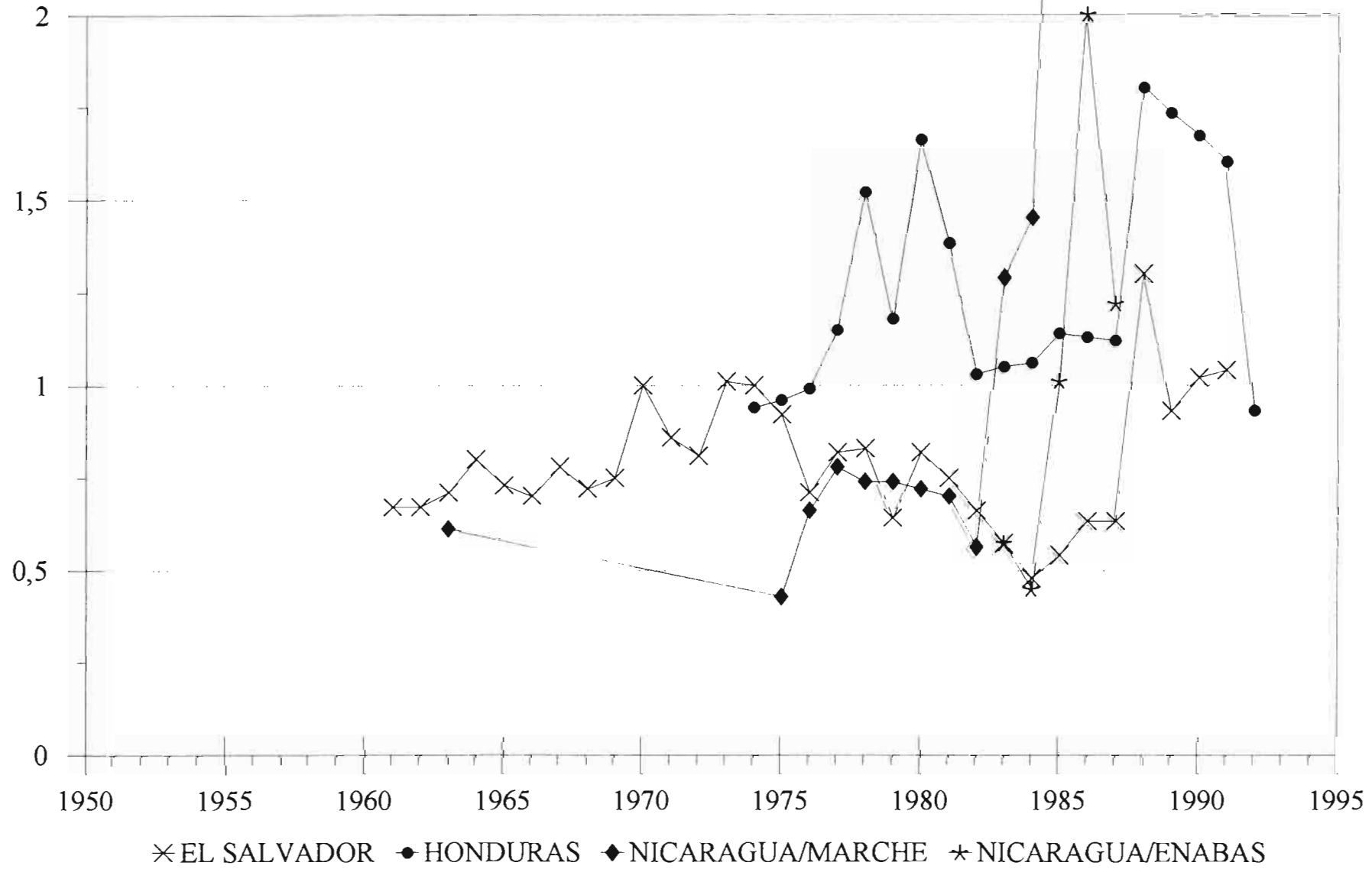


Figure 20

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 100 GRAMMES DE PROTEINES DE RIZ (1)

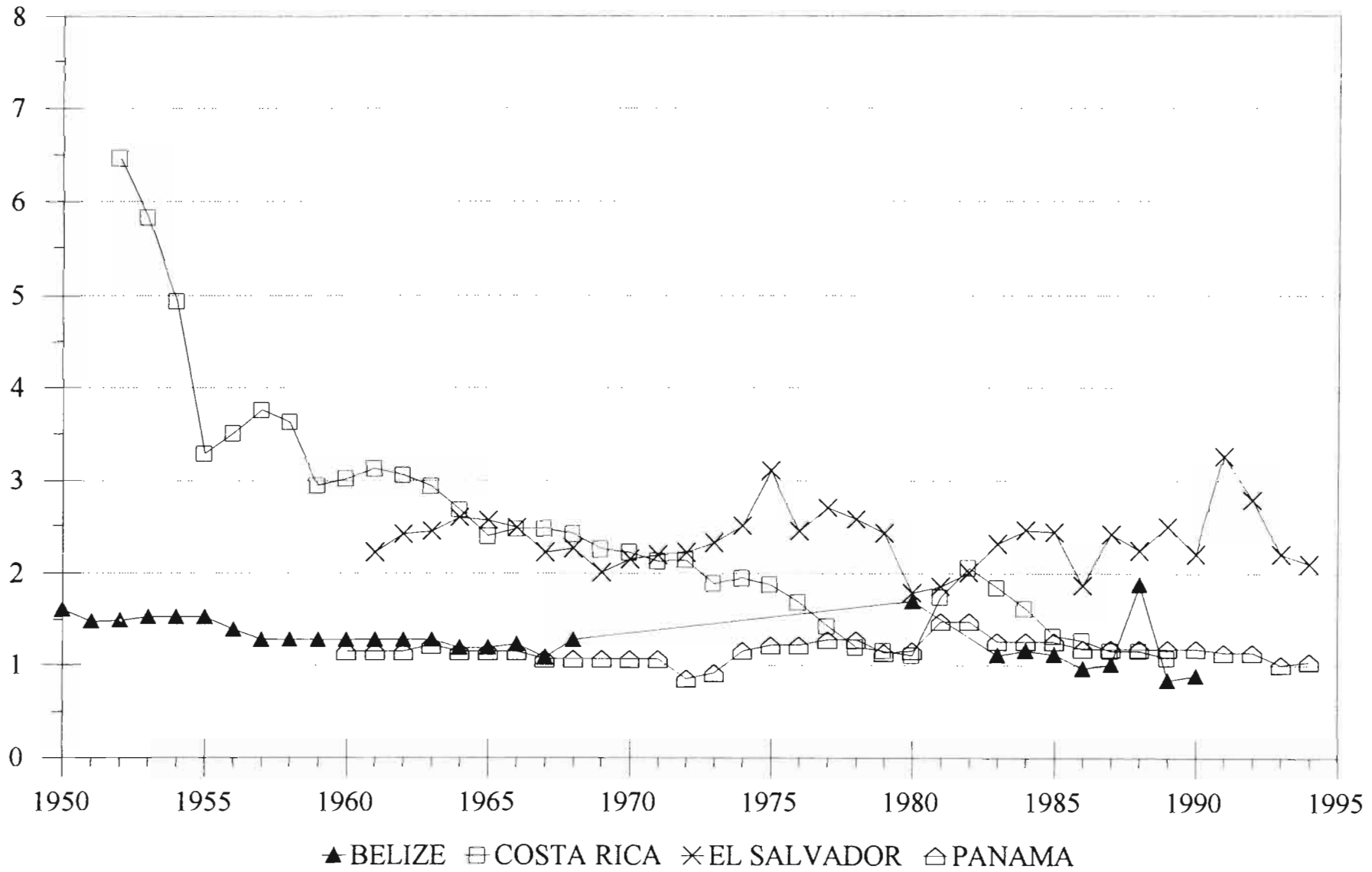


Figure 21

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 100 GRAMMES DE PROTEINES DE RIZ (2)

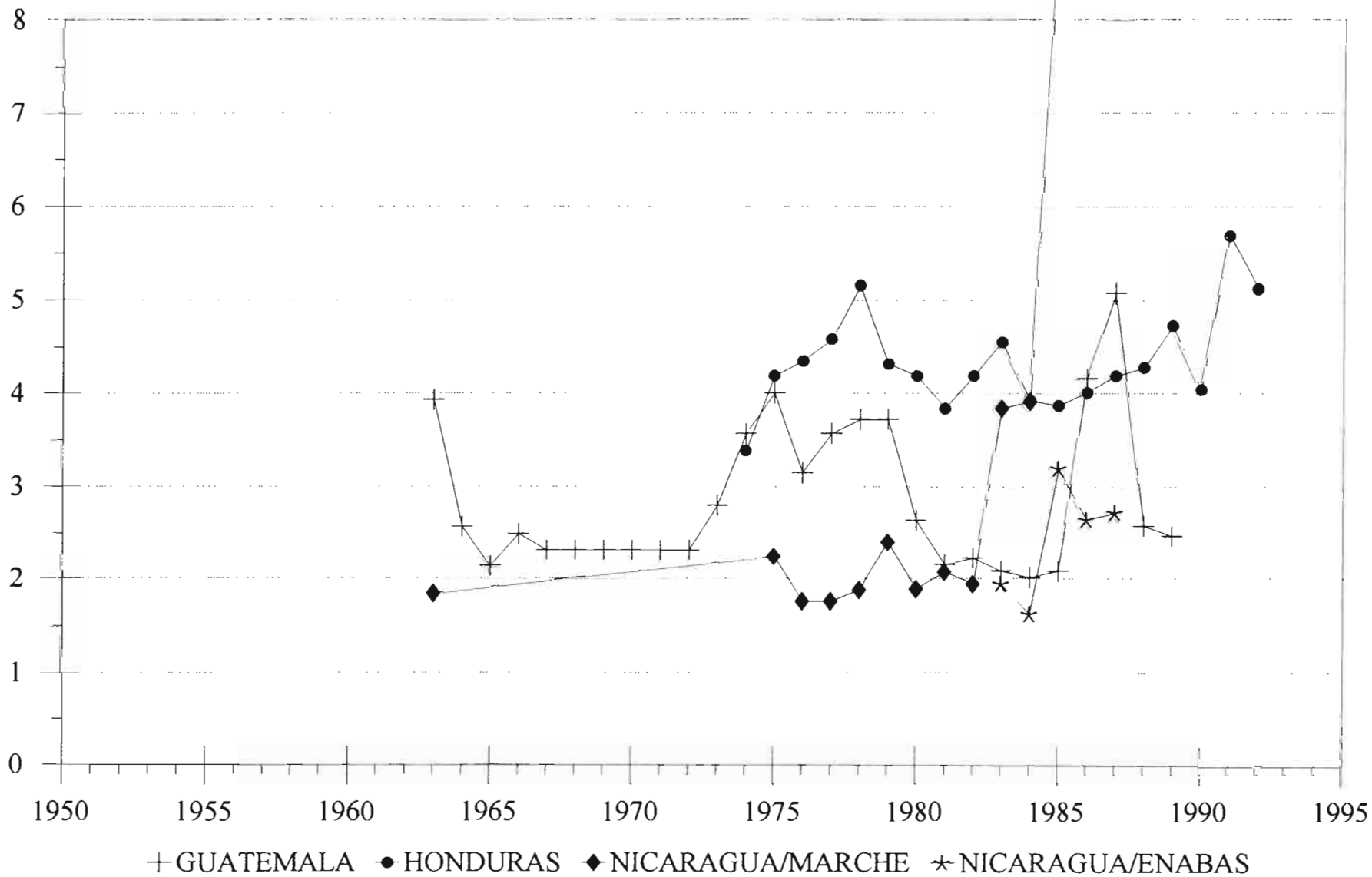


Figure 22

PRIX DE 100 GRAMMES DE PROTEINES D'OEUF DE POULE (1)

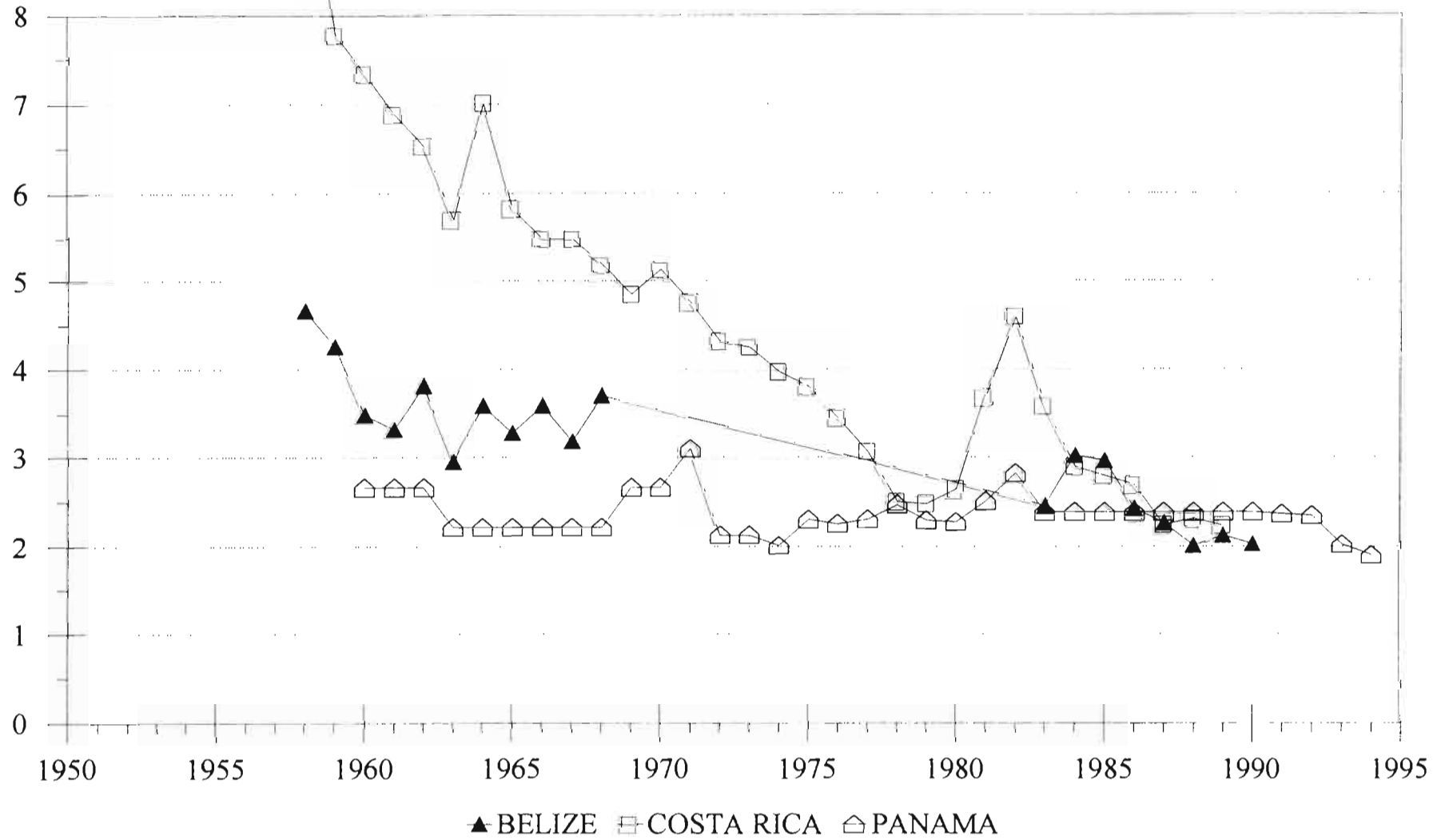


Figure 23

PRIX DE 100 GRAMMES DE PROTEINES D'OEUF DE POULE (2)

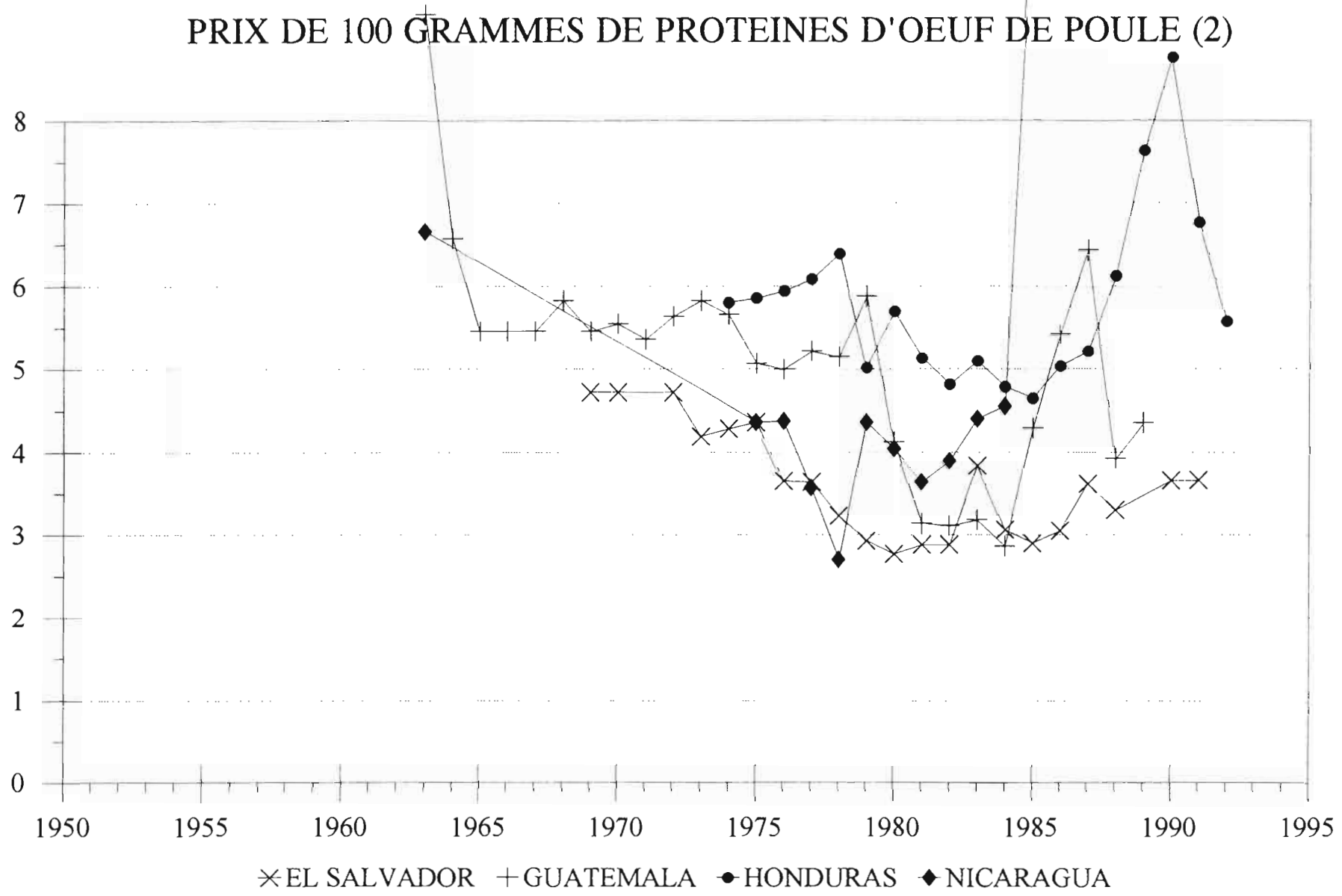


Figure 24

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 100 GRAMMES DE PROTEINES DE BOEUF (1)

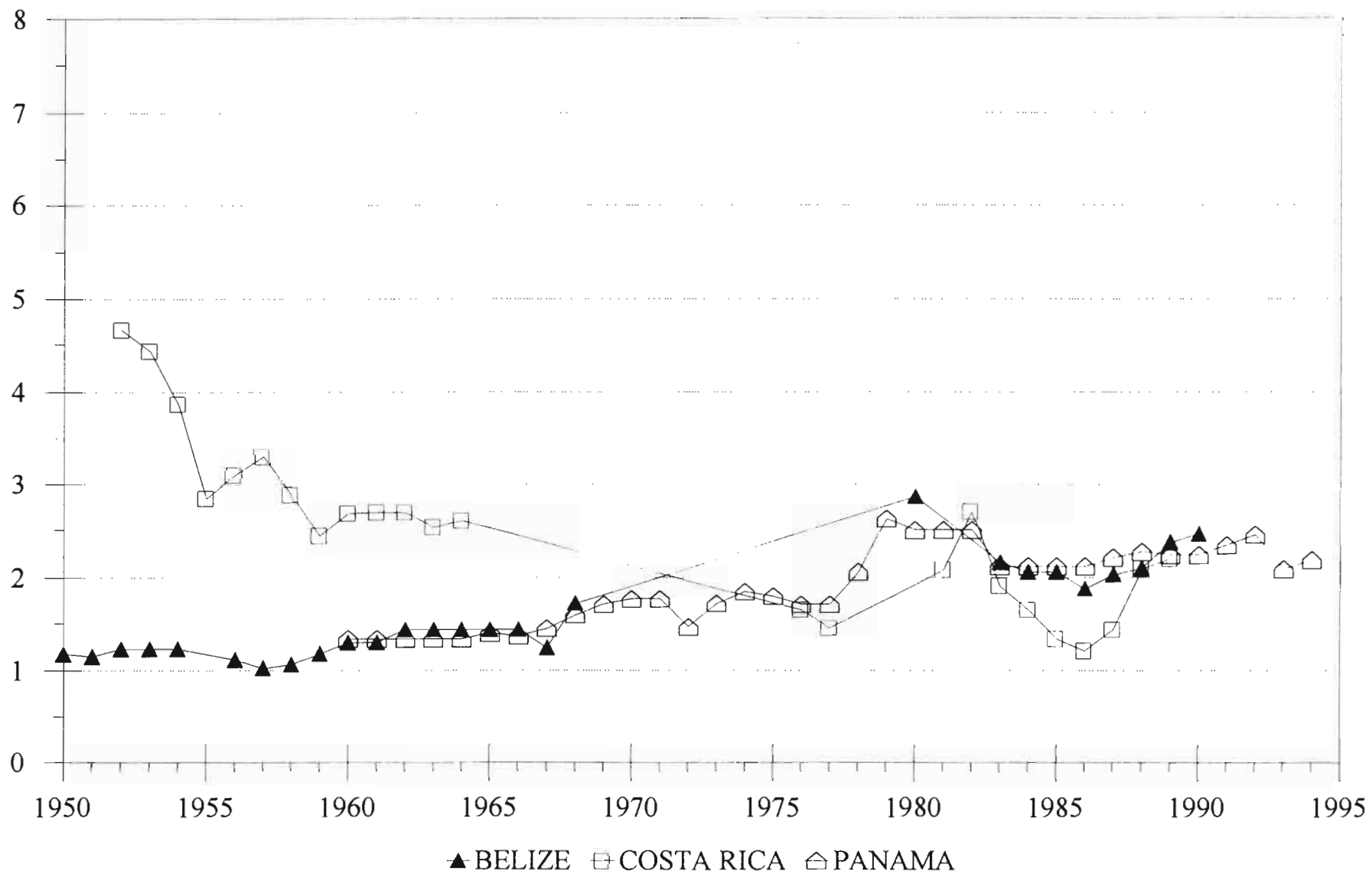
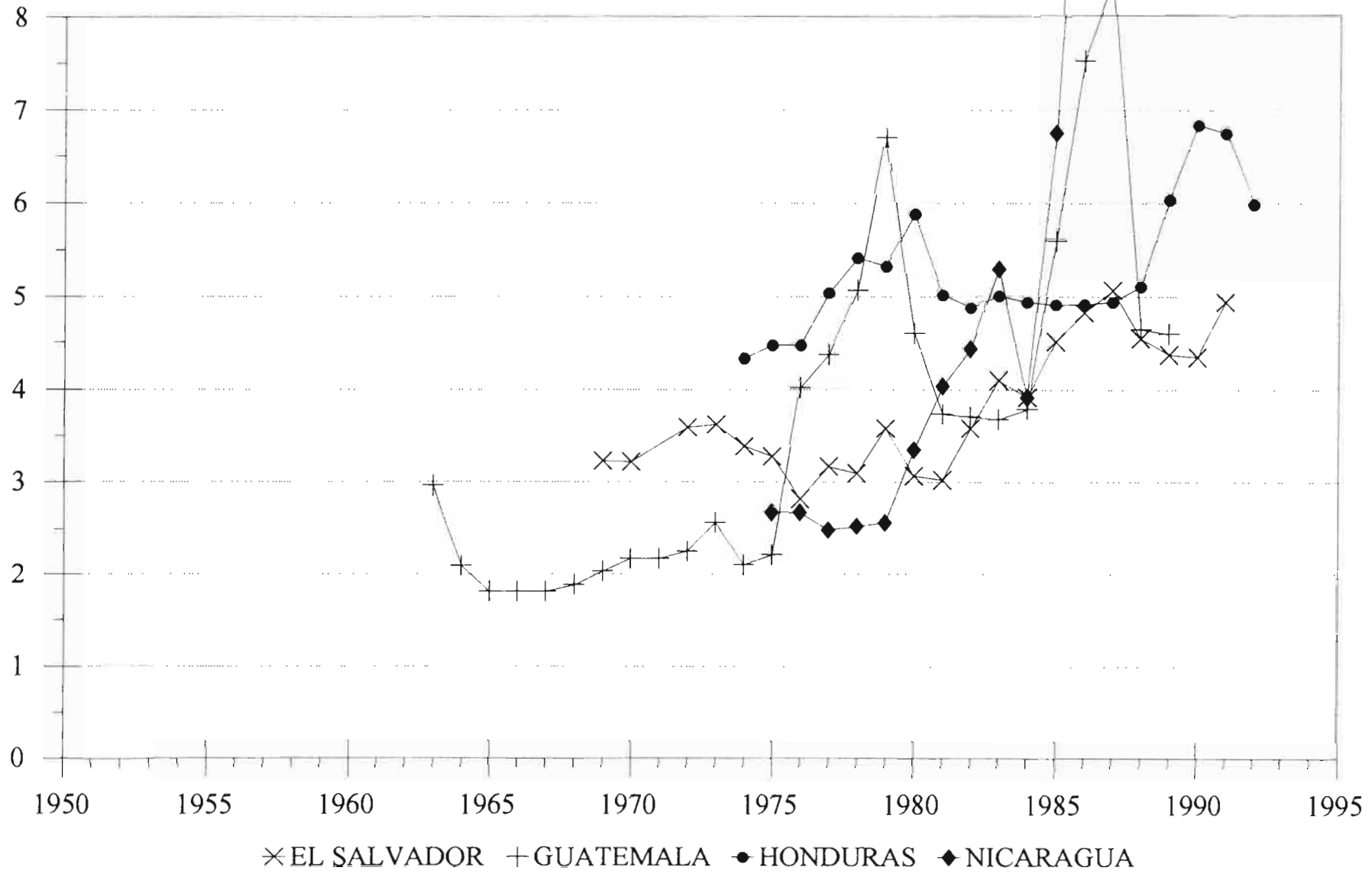


Figure 25

PRIX EN SALAIRES HORAIRES DE 100 GRAMMES DE PROTEINES DE BOEUF (2)



5.5. Pouvoir d'achat des salaires minimums au cours du temps

En prenant une année comme référence (au cours de laquelle tous les indices = 100), nous calculons les indices de pouvoir d'achat du salaire pris comme référence dans chaque pays, en distinguant l'indice de pouvoir d'achat alimentaire (IPAA) et l'indice de pouvoir d'achat général (IPAG).

$$IPAA = 100 \frac{ISR}{IPCA} \quad \text{où}$$

ISR = indice du salaire de référence

IPCA = indice des prix de détail au consommateur du groupe "aliments"

et

$$IPAG = 100 \frac{ISR}{IPCG} \quad \text{où}$$

IPCG = indice général des prix de détail au consommateur (de l'ensemble des biens et services constituant l'indice général des prix).

Les figures 26 à 32 montrent l'évolution au cours du temps de ces pouvoirs d'achat. Sur une longue période, il faut d'abord remarquer que le pouvoir d'achat alimentaire augmente moins au Costa Rica -ou se dégrade plus dans les autres pays- que le pouvoir d'achat général. Bêlize⁶⁸ fait exception pendant la dernière période, à savoir à partir de 1980 (figures 33 et 35). Ce qui signifie qu'à l'exception de Bêlize, partout les aliments sont actuellement plus chers qu'il y a quelques décennies, comparés aux autres biens et services de l'indice général des prix au détail.

La deuxième constatation est que sur une longue période le pouvoir d'achat (général et alimentaire) a augmenté au Bêlize et surtout au Costa Rica. Dans ce pays vers 1990 le pouvoir d'achat du salaire minimum est 4 à 5 fois plus élevé que vers 1950. Cette augmentation en une quarantaine d'années fait suite aux accords et au consensus consécutifs à la guerre civile de 1948. Une répartition plus juste des fruits de l'activité économique fut un des piliers de ce consensus, puis la base de la politique salariale et sociale des gouvernements successifs élus démocratiquement après cette date. Dans les cinq autres pays de l'isthme, où une tradition démocratique et un tel consensus pour une répartition plus équitable de la richesse n'existent pas (ou plus), la tendance à long terme a été celle d'une diminution du pouvoir d'achat, aussi bien alimentaire que général, du salaire minimum. Cette tendance moyenne à la diminution prend des formes variées suivant les nations. Ainsi observe-t-on une perte d'un cinquième du pouvoir d'achat en une vingtaine d'années au Honduras, d'un tiers en près de trente cinq ans au Panama, soit dans ces deux cas une perte moyenne d'environ un pour cent par an; une perte de plus de la moitié du pouvoir d'achat en une trentaine d'années au Guatêmala avec de très fortes fluctuations. Au Salvador on constate une légère augmentation du pouvoir d'achat entre 1960 et 1980, puis une forte diminution durant la guerre civile et même après les accords de paix : dans les années 1990 le salaire minimum a perdu les deux tiers du pouvoir d'achat

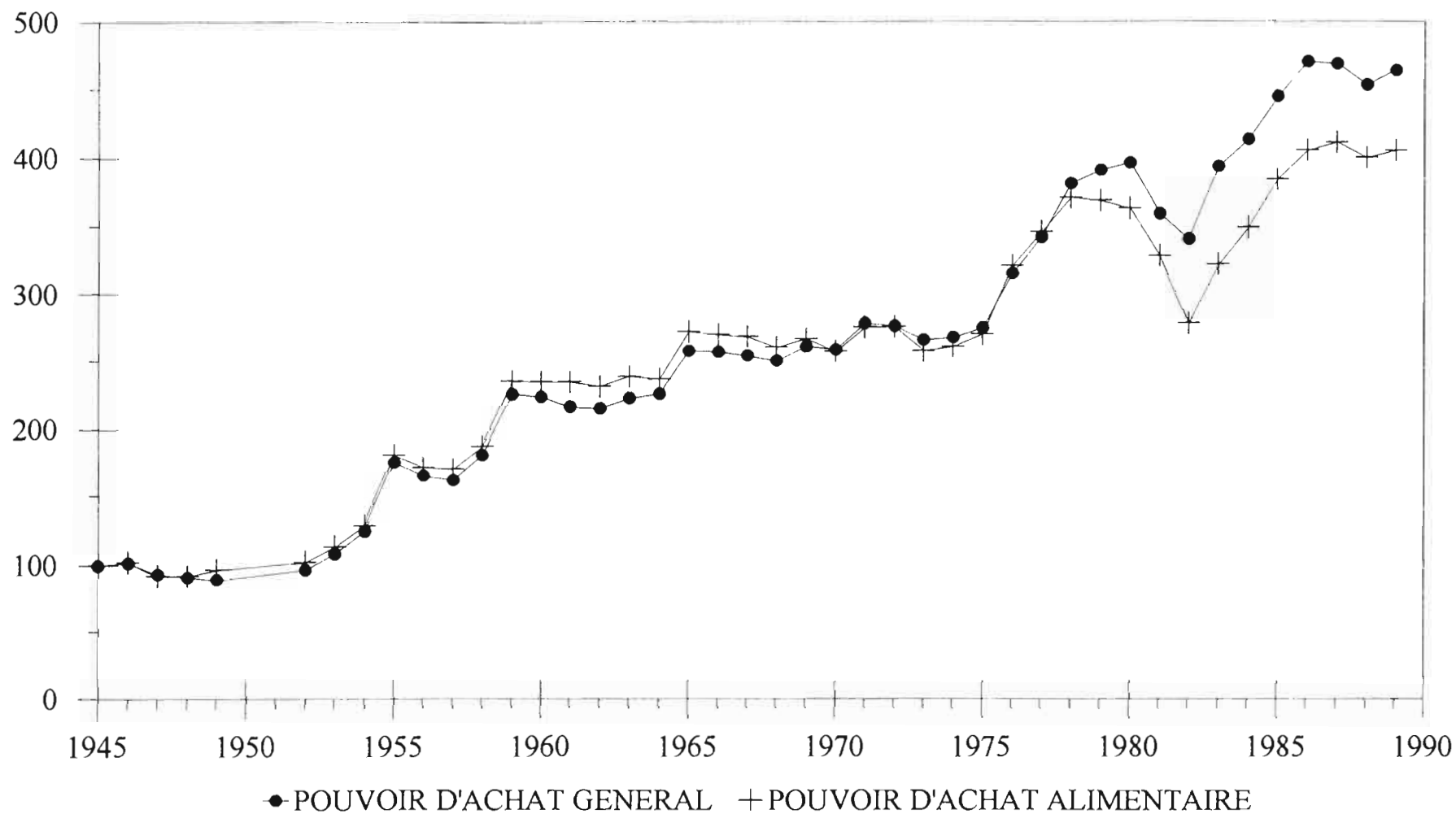
⁶⁸Pour Bêlize, les indices de prix, général et alimentaire, sont connus pour les périodes 1939-1966 et 1980-1990. Nous avons cependant pu calculer à partir des prix des aliments les indices alimentaires pour les années 1966-1968 dans la série ayant 1980 comme année de référence. Ayant ainsi une valeur pour l'année 1966 dans les deux séries de l'indice alimentaire, nous avons pu raccorder ces deux séries. Ce que nous n'avons malheureusement pas pu faire pour l'indice général.

qu'il avait en 1980. Enfin au Nicaragua, à partir de 1978 apparaît une diminution très importante du pouvoir d'achat jusqu'en 1989. Cette dernière année, le salaire minimum avait perdu 99 % de son pouvoir d'achat de 1974. En 1991 un nouveau salaire minimum a été instauré et son pouvoir d'achat en partie rétabli. Mais pendant ce temps le chômage et le sous-emploi avaient augmenté pour atteindre respectivement 13,4 % et 15,4 % de la population économiquement active en 1993 (Banque Mondiale, 1er juin 1995).

Les pouvoirs d'achat général et alimentaire sont également représentés sur les figures 33 à 36, en prenant la même année de référence (1980) pour tous les pays.

Figure 26

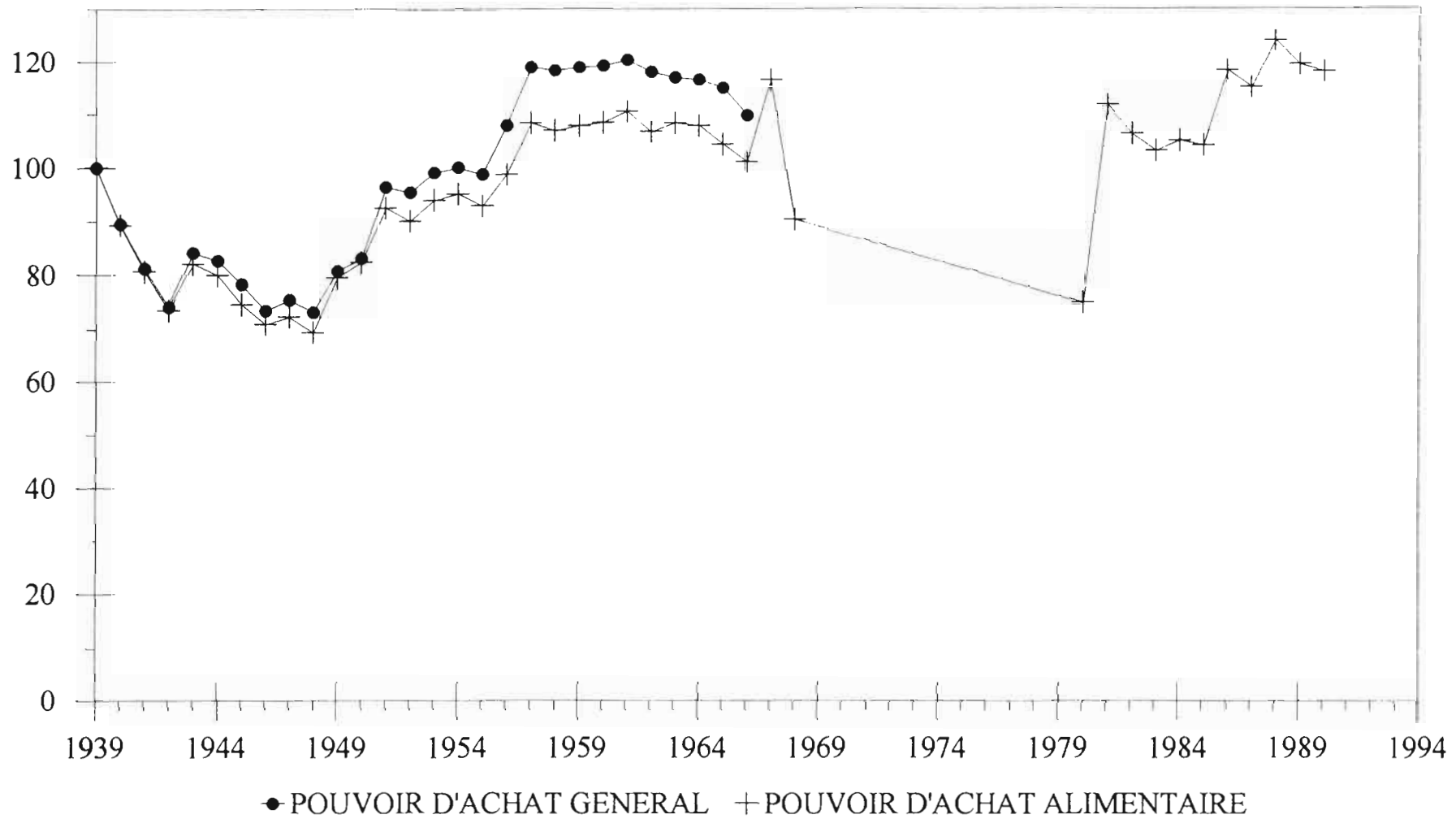
EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT DU SALAIRE MINIMUM DE PROTECTION SAN JOSE - COSTA RICA



Indices 100 en 1945

Figure 27

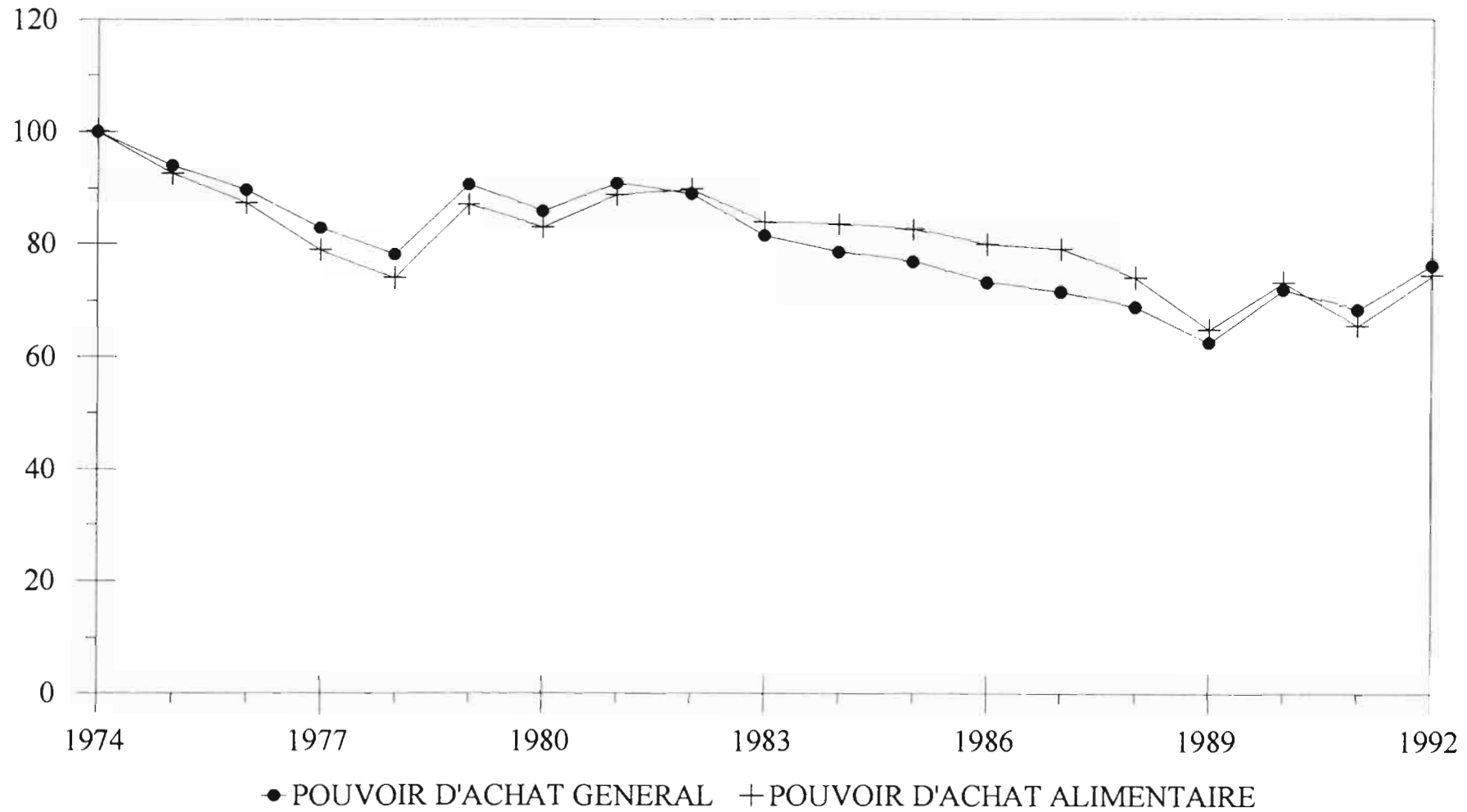
EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT DU SALAIRE DU MANOEUVRE URBAIN BELIZE - BELIZE



Indices 100 en 1939

Figure 28

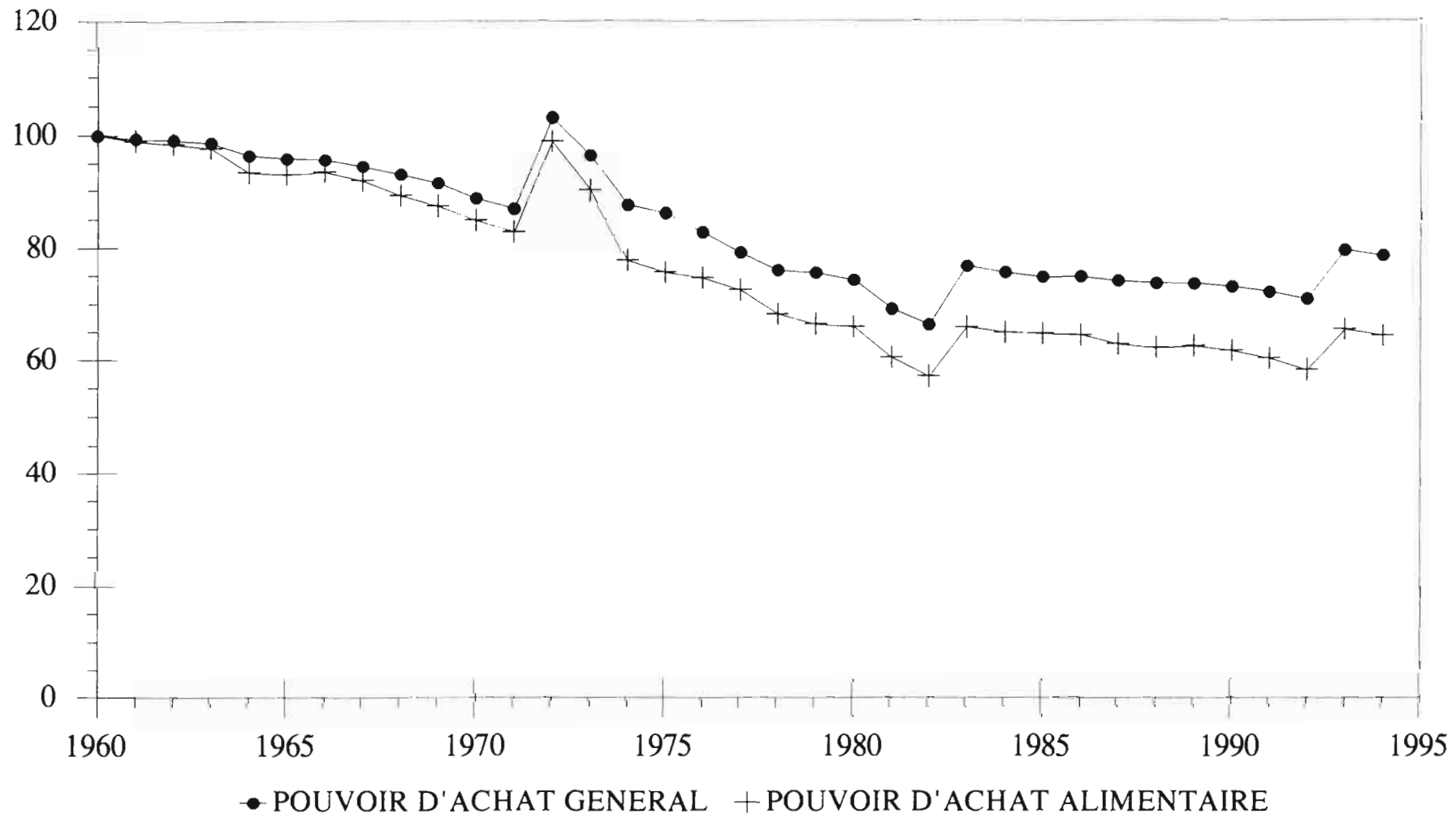
EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT DU SALAIRE MINIMUM INDUSTRIEL TEGUCIGALPA - HONDURAS



Indices 100 en 1974

Figure 29

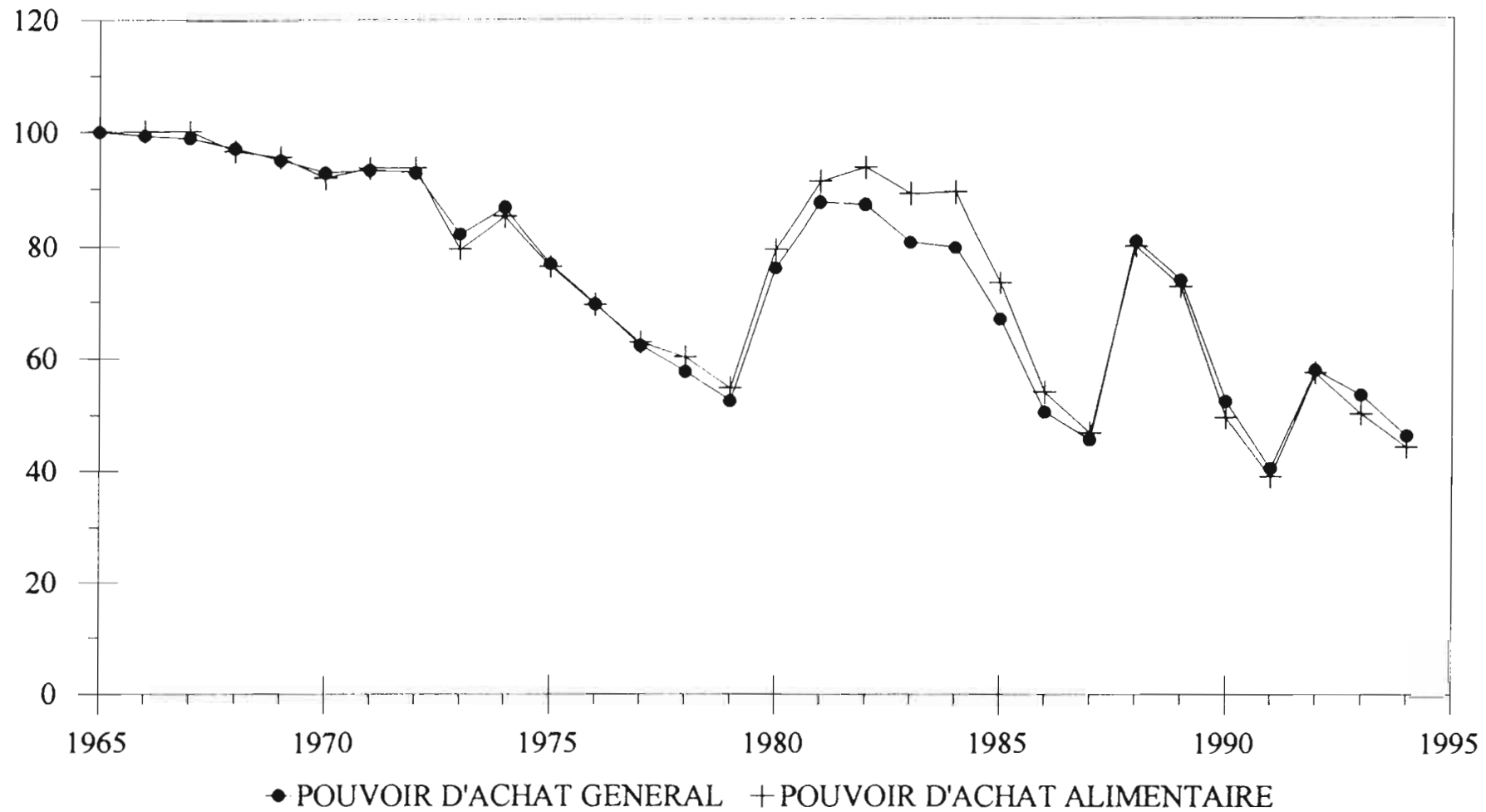
EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT DU SALAIRE MINIMUM INDUSTRIEL PANAMA - PANAMA



Indices 100 en 1960

Figure 30

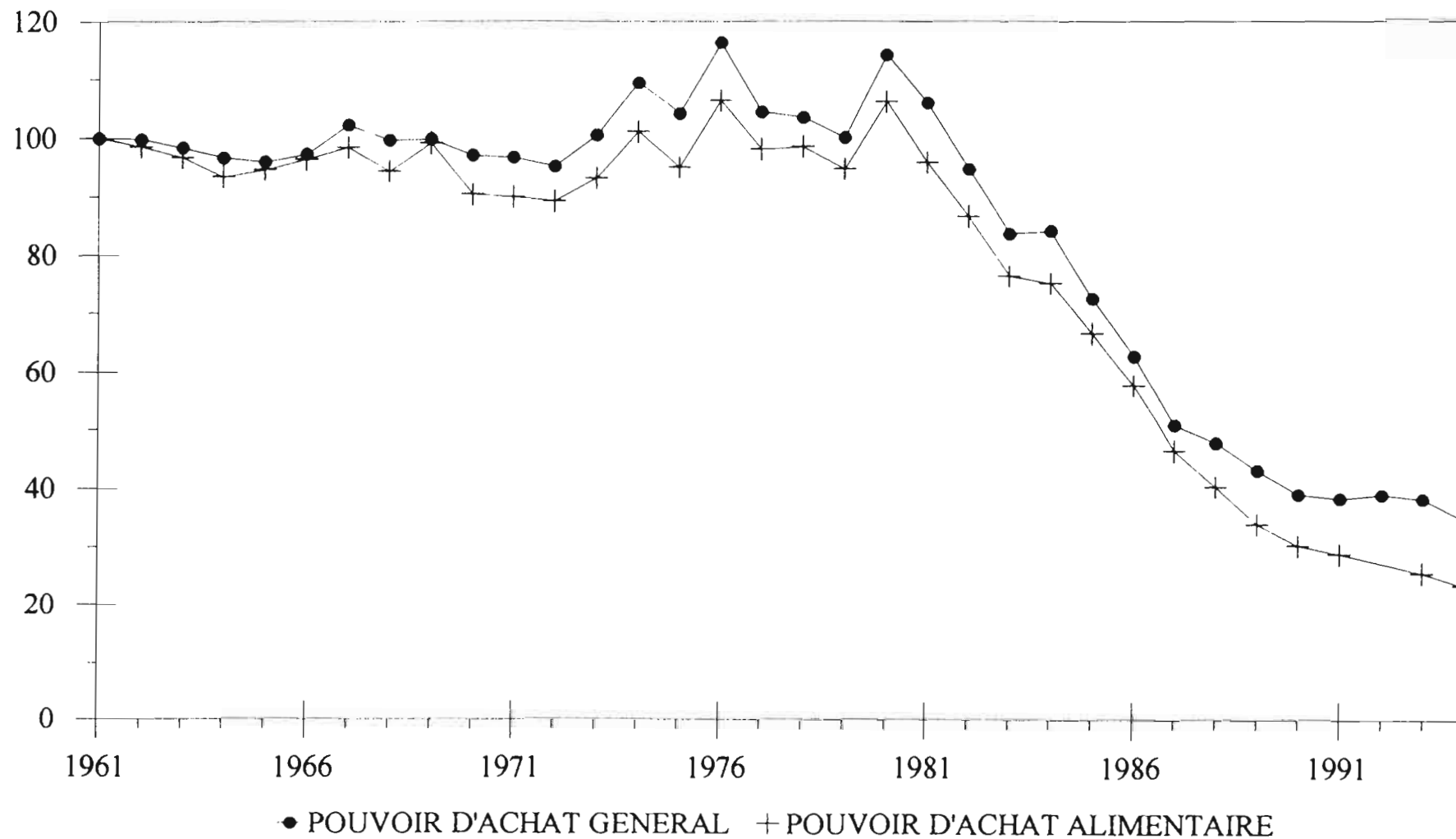
EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT DU SALAIRE MINIMUM URBAIN GUATEMALA - GUATEMALA



Indices 100 en 1965

Figure 31

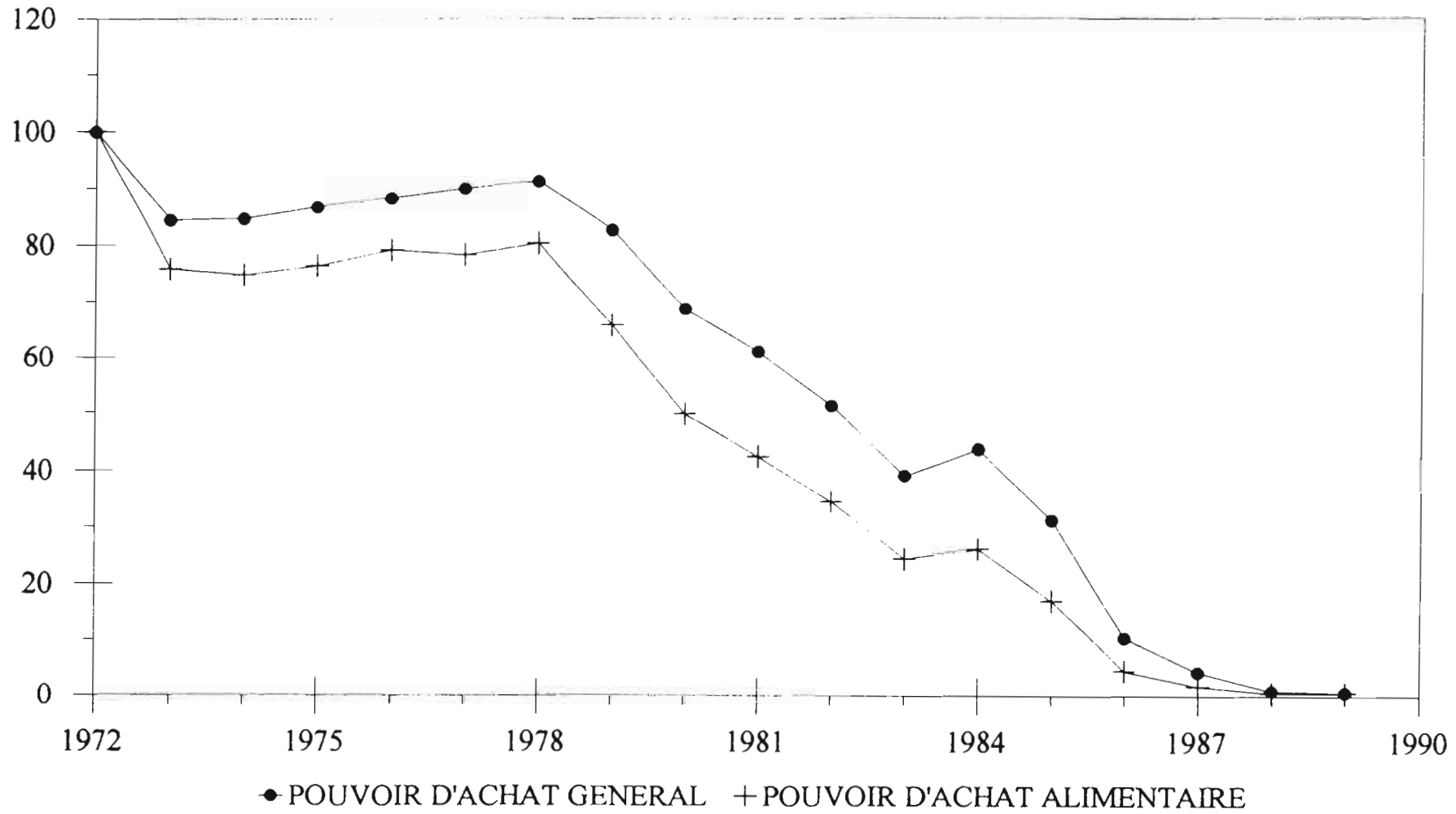
EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT DU SALAIRE MINIMUM INDUSTRIEL SAN SALVADOR - EL SALVADOR



Indices 100 en 1961

Figure 32

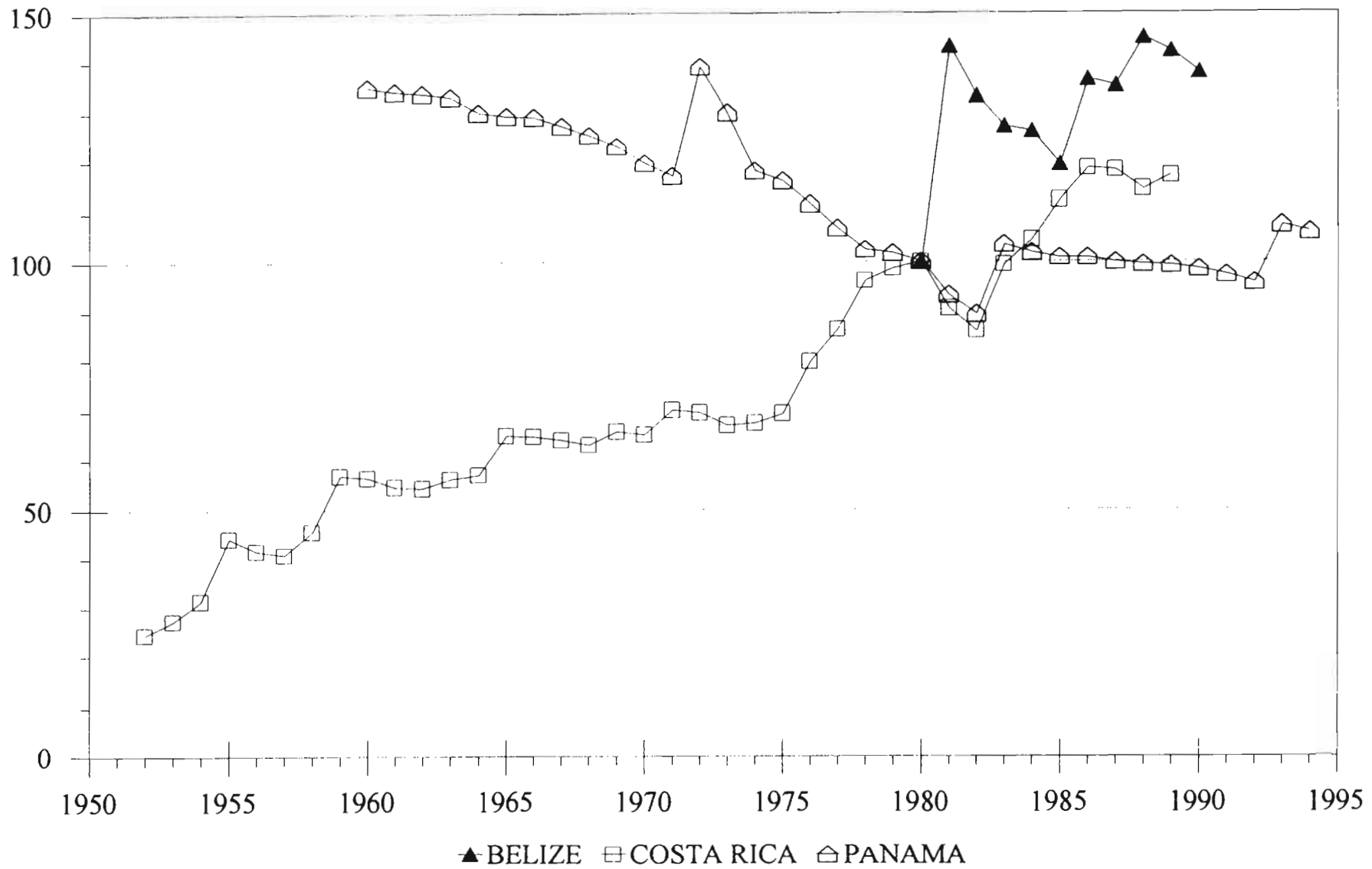
EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT DU SALAIRE MINIMUM INDUSTRIEL MANAGUA - NICARAGUA



Indices 100 en 1972

Figure 33

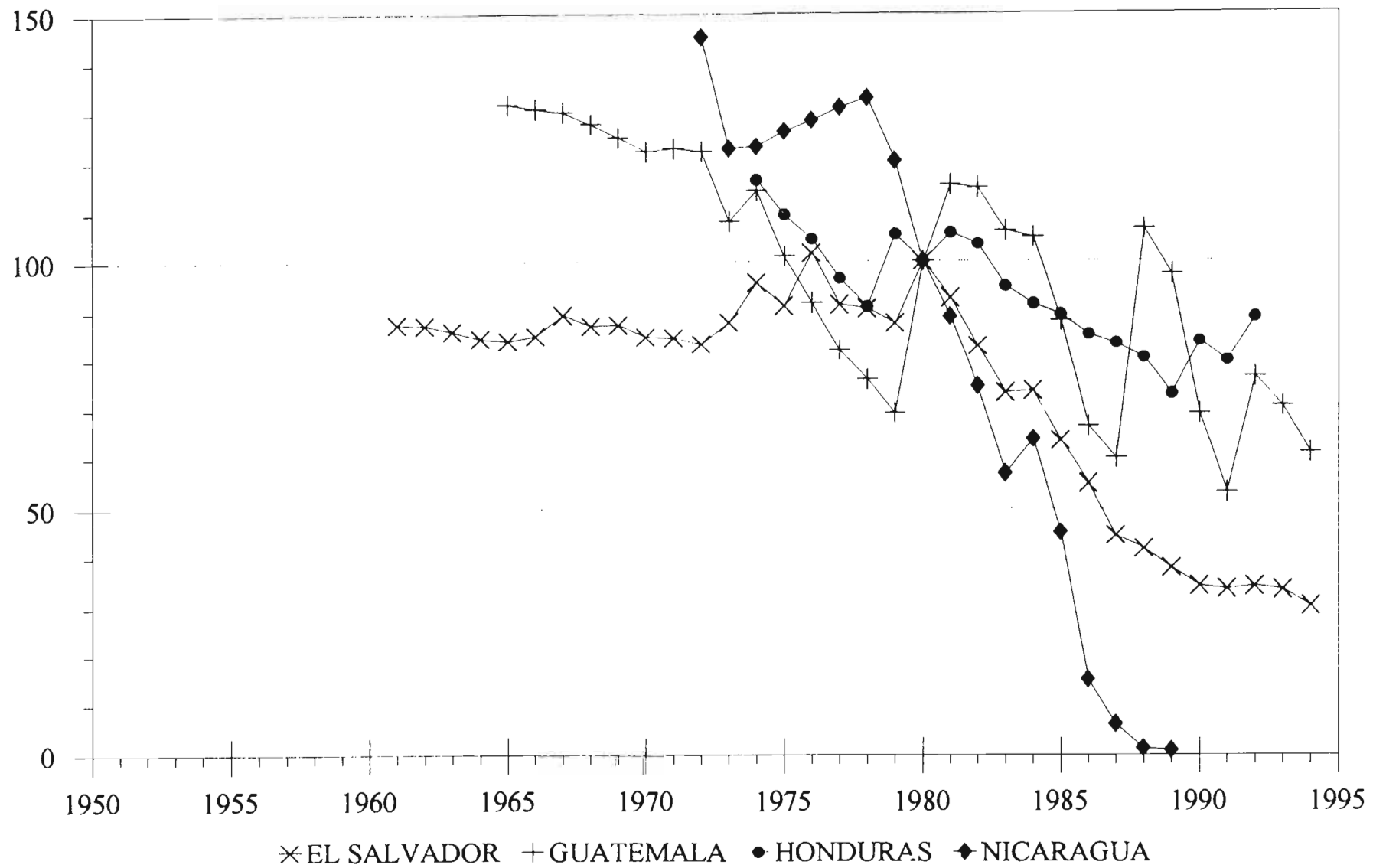
EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT GENERAL DU SALAIRE MINIMUM (1)



Indices 100 en 1980

Figure 34

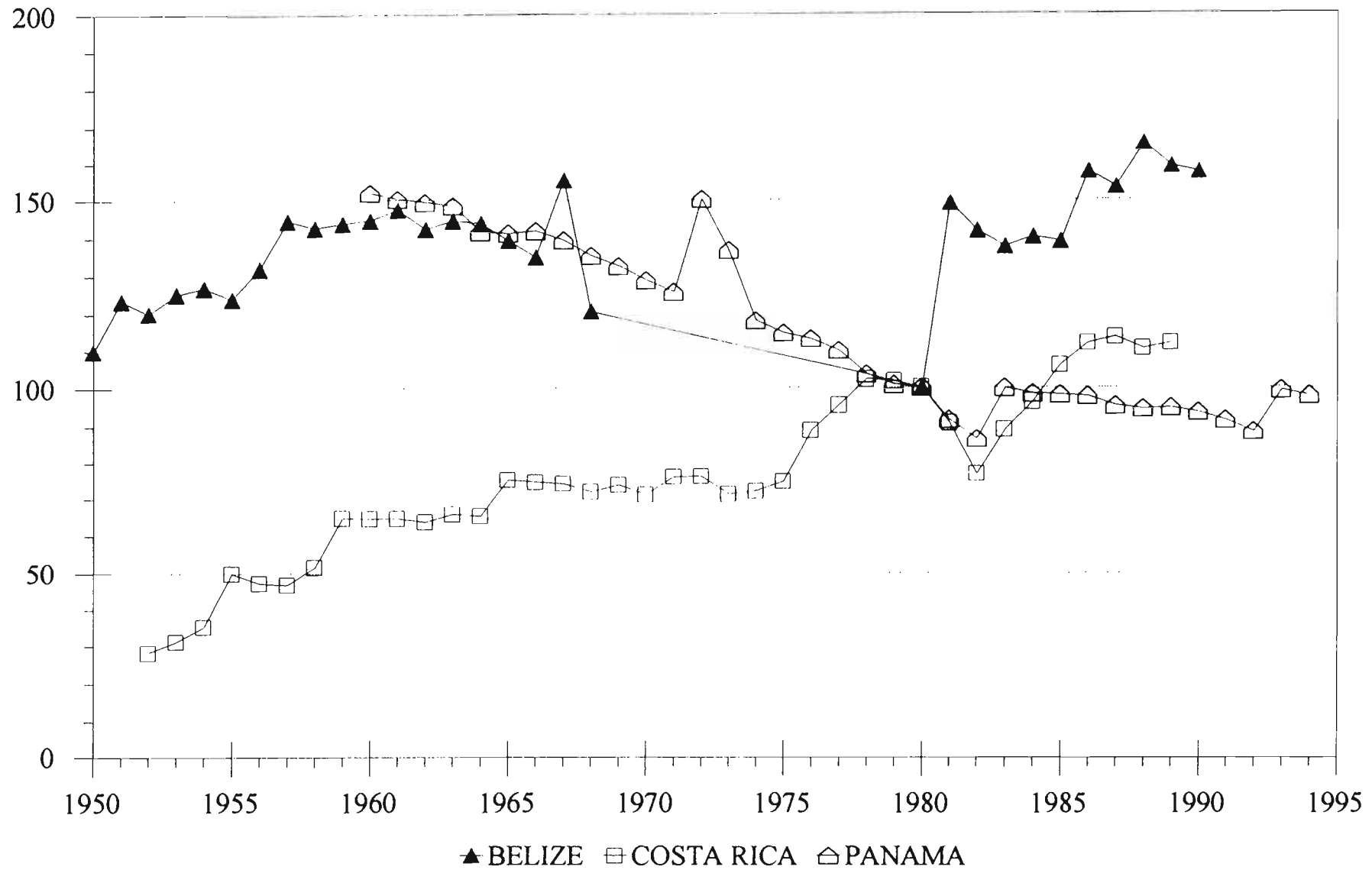
EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT GENERAL DU SALAIRE MINIMUM (2)



Indices 100 en 1980

Figure 35

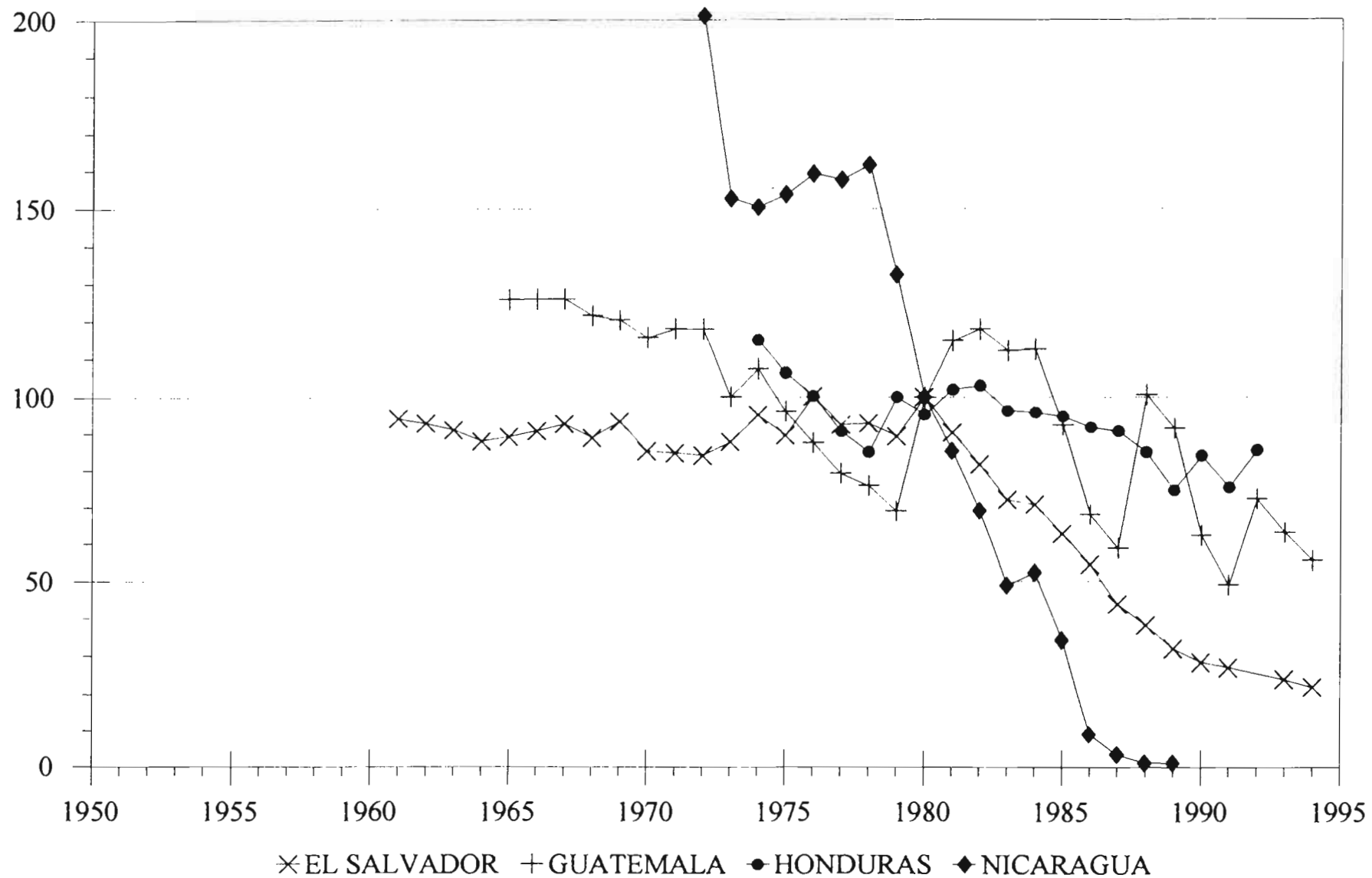
EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT ALIMENTAIRE DU SALAIRE MINIMUM (1)



Indices 100 en 1980

Figure 36

EVOLUTION DU POUVOIR D'ACHAT ALIMENTAIRE DU SALAIRE MINIMUM (2)



Indices 100 en 1980

5.6. Pouvoir d'achat des salaires minimums urbains vis-à-vis d'un panier alimentaire minimum

L'INCAP (MENCHÚ *et al.*, avril 1992 ; MENCHÚ et LAURE, septembre 1992; LAURE *et al.*, juillet 1994) a beaucoup travaillé pour que dans chaque pays de l'isthme centraméricain soit défini un panier alimentaire minimum (PAM), suffisant en énergie pour un individu moyen de la population et composé d'aliments les plus consommés de la diète nationale (entre 25 et 50 produits). La structure de ce panier alimentaire par groupe d'aliments est la même que celle de la consommation moyenne réelle connue par enquête.

Un tel panier alimentaire minimum existe actuellement ou est en cours d'élaboration dans tous les pays de l'isthme. Sa première utilisation étant la comparaison de son coût avec les montants des salaires minimums -qui en Amérique centrale doivent selon la loi permettre de subvenir aux besoins minimums, alimentaires et non alimentaires, du travailleur et de sa famille- il est défini pour une famille de référence, composée d'un nombre de membres égal à la moyenne nationale ou régionale, parfois arrondi à l'unité.

Les résultats de cette comparaison sont les suivants (figure 37).

Au Belize, les taux des nouveaux salaires minimums (pour l'agriculture et l'industrie) créés en mars 1992⁶⁹ après la présentation des recherches de l'INCAP-ORSTOM, sont 4 à 5 fois plus élevés qu'au Guatemala et qu'au Honduras voisins; ils représentent environ deux fois le coût d'un panier alimentaire minimum pour une famille moyenne du pays⁷⁰. En 1995, un panier alimentaire minimum familial (PAMF), élaboré à l'initiative de l'INCAP, était en cours de révision avec les services intéressés du Belize.

Au Costa Rica le salaire minimum permet d'acquérir un peu plus d'un panier alimentaire minimum familial (famille moyenne de 4,28 personnes). En 1994, il permet l'achat de 1,19 PAMF en janvier, juste après l'augmentation annuelle des salaires minimums, et de 1,07 PAMF en décembre soit juste avant la nouvelle augmentation des salaires minimums⁷¹ (Ministerio de Salud, 1994, 1995).

À Panama, en 1994 le salaire minimum industriel permet en moyenne l'achat d'un panier alimentaire minimum familial, exactement 1,027 PAMF⁷² pour une famille de 4,82 personnes (MIPPE, 1995).

À San Salvador le salaire minimum industriel permet en 1994 (mars) l'achat d'un peu plus de la moitié (0,568) d'un panier alimentaire minimum pour une famille moyenne de 4,46 personnes (DGEC, 1994).

⁶⁹Un relèvement important des salaires minimums qui existaient déjà (commerce, service domestique) a également eu lieu en février 1993.

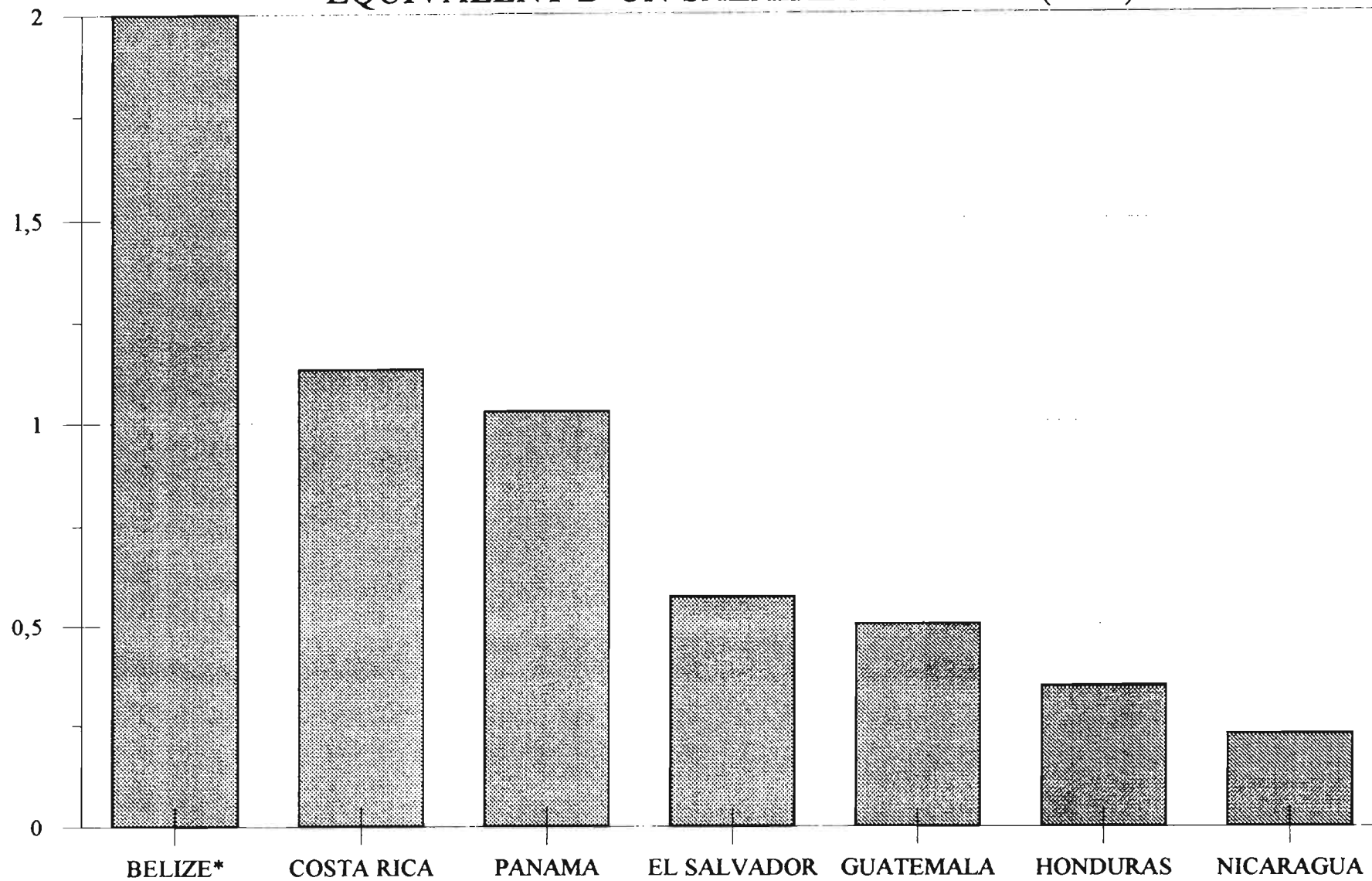
⁷⁰Résultats préliminaires (1995) des études faites par l'INCAP.

⁷¹Un réajustement salarial a également eu lieu à compter du 1er juillet 1994. En effet, il est prévu une révision obligatoire systématique des salaires minimums chaque année et chaque fois que l'inflation dépasse 7 %. Ces dispositions légales sont scrupuleusement respectées au Costa Rica.

⁷²Sans le combustible pour cuisiner qui dans ce pays est inclus dans le coût du panier alimentaire.

Figure 37

NOMBRE DE PANIERS ALIMENTAIRES MINIMUMS FAMILIAUX EQUIVALENT D'UN SALAIRE MINIMUM (1994)



*Estimation

À Guatémala (LAURE *et al.*, *o.c.*, juillet 1994), un panier alimentaire minimum a été élaboré à la demande du Gouvernement et révisé avec les utilisateurs (ministères, universités, instituts de recherche, fondations et autres). Depuis cette date l'institut chargé de la statistique (Instituto Nacional de Estadística) calcule mensuellement le coût de ce panier qui sera publié régulièrement avec les autres indicateurs de prix dès que l'autorisation officielle aura été accordée. Après la réévaluation des salaires minimums, à partir du 20 octobre 1994, le nouveau salaire minimum urbain permet l'achat d'un demi-panier alimentaire (0,5003) minimum pour une famille moyenne de 5,38 personnes. L'antérieur salaire minimum urbain permettait l'achat d'un tiers (0,363) d'un PAMF.

Au Honduras (LAURE, 13 décembre 1994) le salaire minimum urbain permet en 1994 (novembre) l'achat d'un tiers (0,347) d'un panier alimentaire minimum pour une famille de référence de 5 personnes.

Enfin au Nicaragua le nouveau salaire minimum urbain (industrie, commerce)⁷³ permet en 1994 (septembre) l'acquisition de moins d'un quart (0,228) d'un panier alimentaire pour une famille de référence de 6 personnes et couvrant 100 % des besoins caloriques⁷⁴.

Certes, il y a des différences quant au nombre de membres de la famille de référence (de 4,28 à 6 personnes), mais le pouvoir d'achat du salaire minimum vis-à-vis d'un panier alimentaire minimum familial varie selon les pays dans le même ordre que le pouvoir d'achat vis-à-vis des aliments de base. La situation est la plus difficile au Nicaragua, puis au Honduras, au Guatémala et au Salvador. Ailleurs, le salaire minimum équivaut au moins à un panier alimentaire minimum familial. C'est le cas au Panama, au Costa Rica et au Bélize. Dans ce dernier pays, il permet même l'achat d'environ deux paniers.

À l'occasion d'un séminaire organisé par le BIT et le PNUD sur *Les dimensions sociales de l'ajustement structurel en Amérique centrale*, PREALC⁷⁵ a présenté un document récapitulatif sur la pauvreté dans la région (PREALC, 1991). Cet essai d'harmonisation des résultats des différentes enquêtes sur les budgets familiaux utilise la méthode dite de la ligne de pauvreté : estimation du coût d'un panier alimentaire minimum suffisant en calories qui définit la ligne d'extrême pauvreté (indigence) et estimation du coût d'un panier minimum de biens et services définissant la ligne de pauvreté simple. Bien que les enquêtes ne soient pas menées de la même façon dans chaque pays, les résultats permettent cependant des comparaisons sur l'ampleur du phénomène dans la région. Il n'y avait pas encore de données publiées pour Bélize ni pour le

⁷³Pratiquement supprimés, les salaires minimums ont été rétablis en 1991. La loi précise qu'ils doivent être révisés au moins tous les six mois (article 4 de la loi 129 *Ley de Salario Mínimo* publiée au journal officiel *La Gaceta* le 21 juin 1991). Mais cette disposition légale n'est pas respectée. C'est ainsi qu'en septembre 1994, le salaire minimum urbain en vigueur était celui qui avait été approuvé le 29 août 1991.

⁷⁴Malgré l'élaboration d'un panier alimentaire minimum couvrant 100 % des besoins énergétiques (MAG-PAN, 1992) le Ministère du Travail continue d'utiliser le panier alimentaire familial de l'INEC (Instituto Nacional de Estadística y Censos) qui "couvre" seulement 60 % des besoins caloriques.

⁷⁵Programa Regional del Empleo para América Latina y el Caribe.

Nicaragua⁷⁶, et des chiffres pour le secteur urbain uniquement au Salvador.

Il est remarquable d'observer que pour les pays pour lesquels existent des données, le **pourcentage de familles non pauvres en milieu urbain⁷⁷ varie dans le même sens que le nombre de paniers alimentaires familiaux que permet d'acquérir le salaire minimum urbain⁷⁸** (figure 38).

⁷⁶L'enquête de 1990 sur les budgets des ménages du Belize (Belize, 1993) permettra de combler cette lacune. Dans ce pays, entre 1980 et 1990, la proportion des dépenses des ménages destinées à l'alimentation a baissé de 51,5 % à 34,7 %, en moyenne nationale, conséquence d'une amélioration certaine des conditions socio-économiques de la population au cours des années ayant suivi l'indépendance de 1981. L'estimation de la pauvreté faite en 1993 au Nicaragua par la Banque Mondiale (Banque Mondiale, 1er juin 1995) utilise une méthodologie intéressante mais différente.

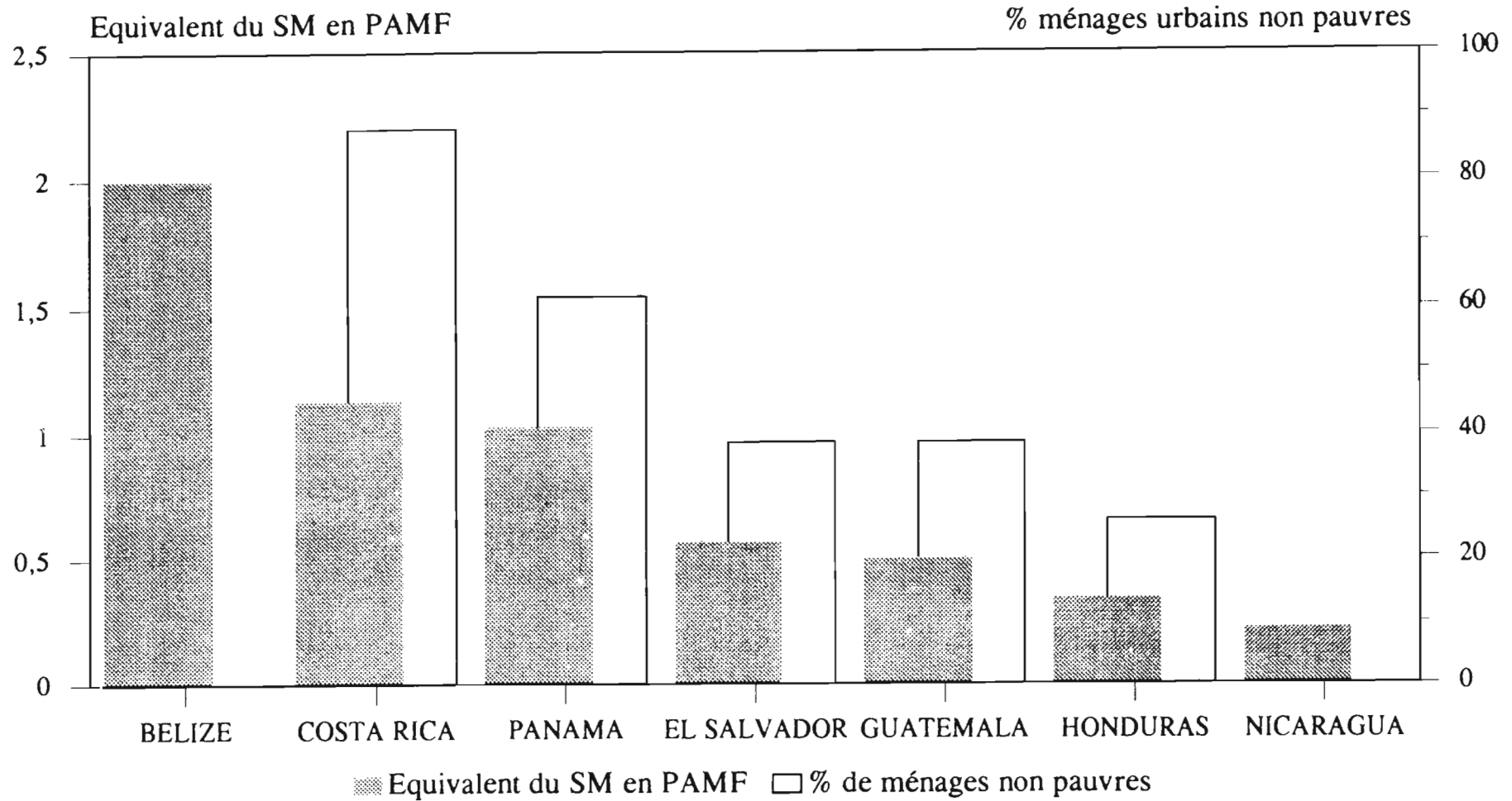
⁷⁷Chiffres de 1989 ou 1990.

⁷⁸Chiffres de 1992.

Figure 38

PAUVRETE ET POUVOIR D'ACHAT ALIMENTAIRE DU SALAIRE MINIMUM

Equivalent du salaire minimum en paniers alimentaires minimums familiaux - Pourcentage de ménages urbains non pauvres



6. PAUVRETÉ, INDIGENCE ET SALAIRE MINIMUM

6.1. Définitions de la pauvreté et de l'indigence

Les notions de pauvreté, extrême pauvreté (indigence), appauvrissement, exclusion, nécessités ou besoins de base, salaire minimum, ressources minimums, sont très anciennes mais souvent définies de façon très variée. De même, le décompte à des fins diverses des "pauvres" n'est également pas nouveau. Vauban, avec des préoccupations fiscales, estimait en 1707 que les pauvres représentaient 40 % de la population du Royaume de France (GEREMEK, 1987; LAUTIER et SALAMA in *Revue Tiers-Monde*, 1995). G. KING (1696) compte pour l'Angleterre de 1688 (5,5 millions d'habitants) 47 % de pauvres (LASLETT, 1969; LAUTIER et SALAMA in *Revue Tiers-Monde*, 1995). À Londres, Charles BOOTH (enquête de 17 tomes, 1902-1903; cité par LAUTIER et SALAMA in *Revue Tiers-Monde*, 1995) classe la population de East End en 8 catégories, définit pour la première fois une "ligne de pauvreté" et y trouve 35 % de pauvres. Dans ces trois cas, avec la terminologie actuelle nous dirions plutôt indigents ou en extrême pauvreté que pauvres.

Au cours des dernières décennies, les définitions se sont multipliées, mais elles se sont également précisées. Il y a trois sortes de définitions de la pauvreté et de l'extrême pauvreté (indigence) qui peuvent se classer en "subjectives", "relatives" et "objectives".

6.1.1. Définitions "subjectives" de la pauvreté

La pauvreté est définie à partir de besoins essentiels non satisfaits (ou nécessités de base insatisfaites, NBI). Les NBI varient selon les auteurs et les institutions. Elles comprennent en général la disposition d'eau, un système d'égout ou d'évacuation, l'électricité, la scolarisation des enfants d'âge scolaire, parfois est également pris en compte un mobilier minimum ou d'autres besoins estimés comme essentiels. Si l'une des nécessités de base est insatisfaite la personne ou la famille est considérée comme pauvre. Paradoxalement, le besoin alimentaire ne fait pas partie des nécessités de base permettant de classer les individus et les ménages en pauvres ou non pauvres. Ce qui conduit à des résultats pour le moins discutables.

6.1.2. Définitions de la pauvreté "relative"

Cette méthode fixe des seuils de pauvreté et d'extrême pauvreté selon les revenus de la personne ou du ménage en référence à un revenu moyen de la société ou du pays étudiés. C'est le système utilisé aux États-Unis pour définir les pauvres qui auront droit aux services sociaux fédéraux. C'est également la méthode de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE, 1995) qui définit par pays un seuil de pauvreté égal à la moitié du revenu moyen par habitant. Dans les vingt-quatre pays industrialisés membres⁷⁹, actuellement et "de façon générale, les inégalités de revenus sont plus fortes qu'elles n'étaient au cours des années 60 ou 70" soulignent les auteurs de ce rapport. À la fin des années 80, la proportion d'habitants situés en dessous du seuil de pauvreté ainsi défini (ressources inférieures à la moitié du revenu moyen) est la suivante : 18 % aux États-Unis, environ 12 % en Australie et au Canada, 7,5 % en France, 6,5 % en Allemagne et 4,7 % en Belgique. Une telle définition permet des comparaisons entre pays ayant un développement économique équivalent, mais reste très relative. Par exemple, dans un pays donné, un individu ou un ménage dont les

⁷⁹Auxquels se sont joints le Mexique en 1994, la République Tchèque en 1995 et la République de Corée en 1996.

ressources proches de la ligne de pauvreté ne varieraient pas, passerait de pauvre à non pauvre ou l'inverse pour peu que le revenu moyen au niveau national varie légèrement dans un sens ou dans un autre. C'est un peu le cas de la Grande Bretagne où une forte proportion de la population a des revenus "modestes", c'est-à-dire situés juste au dessus du seuil de pauvreté. De plus au sein même de l'OCDE, avec cette définition du seuil de pauvreté, beaucoup de non pauvres de Grèce ou de Turquie, avec les mêmes ressources à parité de pouvoir d'achat, seraient considérés comme pauvres au Luxembourg, aux États-Unis ou en Suisse. Qu'en serait-il si la comparaison s'étendait à des pays non membres comme le Honduras ou le Nicaragua? Ce qui n'ôte pas son intérêt à cette méthode pour suivre à l'intérieur d'un pays l'évolution de la répartition des revenus au cours du temps et la diminution ou l'aggravation de l'inégalité dans la répartition.

Dans certains cas, la Banque Mondiale préconise des définitions relatives des seuils de pauvreté et d'extrême pauvreté qui varient suivant les pays. C'est ainsi que le Service de statistique du Ghana avec l'appui de la Banque Mondiale (Banque Mondiale, 1992, p. 1) analyse les mesures de la pauvreté à partir de l'évaluation monétaire du niveau de vie. *"L'analyse est menée à l'aide de deux seuils de pauvreté. Le premier est fixé aux deux-tiers de la dépense annuelle moyenne des ménages par personne et le second le seuil de 'pauvreté extrême' est fixé au tiers de la dépense annuelle moyenne des ménages par personne"*.

En Guinée-Bissau (Banque Mondiale, 3 juin 1994, p. 6), les définitions sont similaires : *"Deux lignes (de pauvreté) sont établies en fonction du niveau de vie en Guinée-Bissau : une ligne de pauvreté modérée (simple) établie aux 2/3 de la dépense moyenne par habitant et une ligne d'extrême pauvreté (indigence) fixée au 1/3 de la dépense moyenne par habitant. Les ménages sont classés dans l'un des trois groupes, s'excluant mutuellement et séparés par les lignes de pauvreté qui viennent d'être définies : ou en extrême pauvreté, ou simplement pauvres, ou non pauvres."*⁸⁰ TdA.

Aux Seychelles (Banque Mondiale, 24 juin 1994, p. 3) les définitions sont différentes : *"La ligne de pauvreté (simple) a été fixée à 900 roupies par ménage et par mois aux prix de 1992, bien que le salaire minimum soit de 1600 roupies"*⁸¹. *Cette ligne a été déterminée à partir du coût d'un panier minimum de biens et services comprenant l'alimentation, le vêtement et le logement, en utilisant les données de l'enquête de 1984. Une ligne de pauvreté absolue a été fixée à 500 Roupies par ménage et par mois aux prix de 1992 (c'est l'équivalent uniquement du coût des aliments amylicés de base et du logement). Ces deux lignes de pauvreté ont été établies à partir des résultats de l'enquête de 1984."*⁸² TdA.

Enfin, dans l'étude sur les Comores intitulée *"Pauvreté et croissance dans une société*

⁸⁰ *"...two lines are set relative to the standard of living in Guinea-Bissau: (i) a moderate poverty line equivalent to 2/3 of the mean per capita expenditure; and (ii) a core poverty line, equivalent to 1/3 of the mean per capita expenditure. Households are classified into one of three mutually exclusive groups separated by these poverty lines, either as (i) core poor; (ii) moderately poor; or (iii) non-poor."*

⁸¹ 1 roupie seychelloise = 1,07 FRF au 30-04-1995.

⁸² *"The poverty line has been set at R.900 per household per month in 1992 prices even though the minimum wage is R.1600. The line has been determined as the cost of a basic market basket of food, clothing and shelter, using data from 1984 survey. An absolute poverty line has been set at R.500 per household per month in 1992 prices (equivalent to the cost of buying starchy staples and housing only). Both lines are constructed from 1984 survey results."*

*traditionnelle insulaire*⁸³ TdA (Banque Mondiale, 29 septembre 1994, p. 3) il n'y a aucune définition de la pauvreté : "Avec les données disponibles, il n'est pas possible en fin de compte d'établir une ligne de pauvreté."⁸⁴ TdA.

À côté de définitions théoriques exposées par Jean-Luc DUBOIS, l'équipe d'OCISCA⁸⁵ du Cameroun utilise également dans la pratique des seuils "relatifs" de pauvreté, tout en reconnaissant que ce n'est pas "l'idéal". C'est, par exemple, ce que fait Claude KOUEKAM (OCISCA, 1995, *Travaux*, N° 1, p. 39) utilise pour la "Mesure de la pauvreté à Yaoundé...L'analyse de la pauvreté nécessite la fixation d'un seuil de pauvreté. L'idéal serait de définir le panier de biens et services qu'un individu doit se procurer pour être considéré comme non-pauvre...Pour des raisons opérationnelles, nous définirons le seuil de pauvreté suivant le niveau de dépenses de consommation réelle par tête. À cet effet, nous utiliserons une fraction donnée de la dépense moyenne par tête pour constituer le seuil de pauvreté. Nous en retiendrons deux : l'un à la moitié (1/2) et l'autre au tiers (1/3) de la dépense moyenne. Le premier définira les pauvres, et le second les extrêmement pauvres."

6.1.3. Définitions "objectives" de la pauvreté

Devant de telles variations, d'autres définitions ont été proposées. Elles varient selon les buts de l'utilisateur. Par exemple, pour définir des critères "objectifs" pour l'attribution des prêts et pour fixer les conditions de ces derniers, le Groupe de la Banque Mondiale a classé les pays selon leur Produit intérieur brut (PIB) par habitant converti en dollars étasuniens (USD) selon les taux de change. Par la suite, un seuil de pauvreté a été défini arbitrairement à 1 USD par jour⁸⁶, arrondi à 370 USD par an (de 365 ou 366 jours) et un seuil d'extrême pauvreté (indigence) à 0,75 USD par jour, arrondi à 275 USD par an (Banque Mondiale, avril 1992)⁸⁷. Mais, si avec un dollar par jour une personne est pauvre et même probablement indigente aux États-Unis, est-ce exactement la même chose dans tous les pays d'Amérique centrale? Cette méthode de calcul (PIB, seuils de pauvreté) dite de la Banque Mondiale continue à être utilisée par cette dernière pour les critères d'attribution des différentes modalités des prêts. Après plusieurs décennies de fortes critiques à ce critère qui n'a d'objectif que le nom, d'autres organisations des Nations Unies et d'ailleurs, auxquelles s'est jointe récemment la Banque Mondiale, ont substitué aux PIB calculés selon les taux de change des PIB ajustés selon la ppa (à parité de pouvoir d'achat). Un dollar "ajusté" (ou dollar international) dans un pays donné est, en monnaie locale, l'équivalent ayant le même pouvoir d'achat dans ce pays qu'un dollar aux États-Unis.

Calculés selon la parité des pouvoirs d'achat, les PIB ajustés par habitant (1994) des pays

⁸³ "Poverty and growth in a traditional small island society".

⁸⁴ "With the data available, it was not possible to conclusively draw a poverty line."

⁸⁵ Observatoire du Changement et de l'Innovation Sociale au Cameroun / Observatory of Change and Innovation in the Societies of Cameroon, créé à l'initiative de Georges COURADE.

⁸⁶ Dollar de 1985.

⁸⁷ Le seuil d'extrême pauvreté est parfois fixé à 1 USD par jour et le seuil de pauvreté simple à 2 USD. Ce sont ces définitions qui sont utilisées dans une étude sur la pauvreté et la distribution des revenus en Amérique latine de la Banque Mondiale (Banque Mondiale, 1992).

d'Amérique centrale (tableau 3) sont de 1,2 (Bélize) à 5,6 (Nicaragua) fois plus élevés que les PIB calculés traditionnellement en fonction des taux de change courants selon la méthode de l'Atlas de la Banque Mondiale (Banque Mondiale, 1995; État du Monde, 1995).

Des définitions fondées sur des critères mesurables plus scientifiques sont de plus en plus utilisées par des organisations des Nations Unies comme le PNUD (Programme des Nations Unies pour le développement) ou la CEPAL (Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes).

6.1.4. Définition objective de l'extrême pauvreté (indigence)

Il existe un consensus pour reconnaître que le premier besoin matériel de l'homme est de manger. Or parmi les besoins alimentaires, le premier à satisfaire⁸⁸ est le besoin calorique. Si ce dernier n'est pas satisfait, des nutriments "nobles" comme les protéines -qui servent entre autres à la construction et au renouvellement du corps- sont utilisés comme un simple combustible au même titre que les glucides (carbohydrates), les lipides (graisses et huiles) ou l'alcool.

Par ailleurs, le besoin énergétique représente un **optimum**, c'est-à-dire qu'il faut manger selon ses besoins, ni plus ni moins. Cette notion d'optimum est très importante, car la carence ou l'excès de nourriture est nocif. De plus, toutes conditions étant égales par ailleurs, les besoins énergétiques d'un riche, d'un pauvre ou d'un indigent -quels que soient son origine et son pays- sont strictement identiques et calculables.

D'où les travaux pour définir ce besoin énergétique. Pour une population donnée, il est possible de calculer avec précision son besoin calorique (FAO-OMS-UNU, 1986; LAURE, *o.c.*, 1983; LAURE *et al.*, *o.c.*, 1994). C'est d'ailleurs le seul besoin nutritionnel qui soit connu avec précision. Pour les nutriments (protéines, vitamines, sels minéraux, oligo-éléments) les marges des besoins sont très larges et/ou floues. C'est la raison pour laquelle on préfère parler d'allocations recommandées plutôt que de besoins pour les nutriments.

Certains seuils de pauvreté définis en relation avec les besoins caloriques le sont cependant de façon arbitraire. Par exemple en Tunisie, avec raison Jacques CHARMES (BIT, 1988) montre comment la méthode dite de la Banque Mondiale utilise de fait comme seuil de pauvreté (absolue) une ration moyenne de 1868 kilocalories par personne et par jour (p. 11), soit 85 % seulement des besoins réels calculés scientifiquement (p. 13; RADWAN *et al.*, 1987).

Au Nicaragua, le panier alimentaire minimum (*canasta básica de alimentos*) utilisé comme référence par le Ministère du travail n'apporte que 60 % des calories nécessaires. Mais ces définitions pour le moins ambiguës tendent à être remplacées par d'autres plus rigoureuses du point de vue nutritionnel.

Grâce au travail de l'OAA/FAO, de la CEPAL, de l'INCAP et d'autres, un panier alimentaire minimum (PAM) apportant 100 % des besoins caloriques de l'individu moyen (ou du ménage moyen) est de plus en plus utilisé en Amérique centrale pour la définition du seuil de l'indigence (extrême pauvreté) et de là du seuil de pauvreté.

Sont considérés comme indigents (en extrême pauvreté) ceux qui n'ont pas accès à une alimentation leur procurant le minimum calorique dont ils ont besoin.

⁸⁸Après le besoin en eau.

Tableau 3. PRODUIT INTERIEUR BRUT (PIB) PAR HABITANT (1994)

	BÉLIZE	COSTA RICA	EL SALVADOR	GUATÉ- MALA	HON- DURAS	NICA- RAGUA	PANAMA
1. Dollars US *	2550	2380	1480	1190	580	330	2670
2. Dollars internationaux **	e 3000	5760	2510	3490	1900	1850	6080
Différence 2/1	1,2	2,4	1,7	2,9	3,3	5,6	2,3
Taux de croissance annuelle (1985-1993) %	8,4	5,4	3,0	3,7	3,0	- 3,8	1,3

* = aux taux de change courants (méthode de l'Atlas de la Banque Mondiale)

** = à parité de pouvoir d'achat

e = estimation

Sources : Banque Mondiale, 1995; État du monde, 1995.

Le besoin calorique étant scientifiquement calculé, viennent sa traduction en aliments, puis le calcul de son coût. Là aussi il y a plusieurs écoles. Il y a ceux qui ne veulent faire entrer dans le panier alimentaire minimum que les aliments consommés par les pauvres indigents (sous-entendu car ces denrées sont en principe les moins chères). Mais cette méthode contient une contradiction, à savoir que l'on prend comme référence l'alimentation de ceux qui, par définition, n'ont pas leurs besoins essentiels satisfaits. D'autres auteurs ou institutions prennent comme référence (ALTIMIR, 1979; Banque Mondiale au Honduras, 17 novembre 1994), quand elle est connue, l'alimentation de la tranche de la population (classée suivant les revenus ou les dépenses), dont les ressources sont justes suffisantes pour pouvoir acquérir une quantité d'aliments satisfaisant le besoin calorique.

D'autres, dont nous-mêmes (LAURE *et al.*, *o.c.*, juillet 1994) utilisent l'alimentation moyenne de la population, connue par enquête. Soit celle du pays s'il est petit ou assez homogène, soit celle de chaque grande région écologique. De la liste des aliments recensés par enquête, ne sont retenus que les plus consommés et/ou apportant le plus d'énergie à la ration globale, soit en pratique 25 à 50 denrées.

Pour le Guatemala par exemple, les critères définis pour retenir un aliment furent une consommation par au moins 30 % des ménages enquêtés ou un apport d'au moins 0,5 % des calories totales de la ration.

En respectant la proportion des apports énergétiques (et les consommations réelles pour les produits n'apportant aucune calorie comme le sel ou le café), la quantité de chaque aliment est ajustée pour que le total constitue une ration alimentaire apportant 100 % des besoins caloriques. Grâce aux coutumes alimentaires d'Amérique centrale, quand le besoin calorique est satisfait pour la population dans son ensemble, les autres besoins nutritionnels sont en général couverts, à l'exception parfois de la vitamine A, du fer ou des protéines pour certains groupes de la population.

Ensuite, le coût du panier alimentaire minimum est calculé en utilisant les prix de détail publiés par l'organisme chargé de la statistique dans chaque pays. Le coût des aliments autoconsommés est calculé au prix d'achat sur le marché le plus proche⁸⁹.

Le coût de la ration alimentaire suffisante en calories définit la ligne d'indigence (ou extrême pauvreté).

En général, les calculs du coût de la ration alimentaire suffisante en calories et la comparaison avec les revenus se font au niveau du ménage.

Par définition, le ménage⁹⁰ est considérée comme indigent (en extrême pauvreté) si ses ressources sont inférieures au coût du panier alimentaire minimum du ménage.

Pour une population, on peut calculer le nombre de personnes indigentes (en extrême pauvreté) en multipliant le nombre de ménages indigents par le nombre moyen de membres les constituant.

Cette définition de l'indigence paraît mieux à même de chiffrer le phénomène de l'extrême pauvreté sur des bases scientifiques et de permettre des comparaisons au cours du temps ou entre pays.

La nouvelle méthodologie utilisée récemment au Nicaragua (Banque Mondiale, *o.c.*, 1er juin 1995) est intéressante. Les auteurs de cette étude basée sur une enquête sur les budgets

⁸⁹D'autres l'estiment au prix de vente par le paysan.

⁹⁰Ou la famille. Ces deux notions coïncident en général en Amérique centrale.

familiaux fixent la ligne de pauvreté simple au niveau de dépenses où l'on constate que l'alimentation apporte effectivement la quantité de calories correspondant aux besoins. À ce niveau de dépenses (utilisées à la place des revenus) le coût de cette ration alimentaire apportant suffisamment d'énergie définit la ligne d'extrême pauvreté⁹¹. Il est intéressant de constater que le niveau de dépenses totales pour lequel on constate que le ménage a une alimentation suffisante en calories, correspond à une affectation de 47,24 % de ces dépenses à l'alimentation. Par ailleurs, l'enquête montre qu'en 1993, selon les catégories définies précédemment, le chômage qui est de 13,4 % pour l'ensemble de la population, est "seulement" de 11,9 % pour les très pauvres (en extrême pauvreté), de 13,3 % pour les pauvres (pauvreté simple), et de 13,8 % pour les non pauvres (*ibid.*, vol. II, p. 55). Ce qui laisse penser que si le problème de l'emploi est primordial dans le phénomène de la pauvreté, le niveau des rémunérations l'est au moins tout autant.

6.1.5. Essais de définition objective de la pauvreté (simple)

S'il existe un consensus pour affirmer que manger est le premier besoin matériel de l'homme, il en existe un autre, du moins en théorie, pour admettre que l'homme a aussi d'autres besoins (nécessités) essentiels (vitaux). Par exemple le droit à un toit est en principe reconnu par tous, mais pour l'application de ce droit les divergences apparaissent.

Par ailleurs, si pour le besoin calorique existe un optimum (consommer ses besoins énergétiques, sans excès ni déficit), il n'en est pas de même pour les autres besoins essentiels : santé, éducation, logement, vêtement, repos, loisir, etc...

L'estimation des besoins non alimentaires et de leur coût, qui ajouté au coût de la nourriture définit le seuil de pauvreté (simple), est des plus variées.

Certains organismes estiment de fait qu'un tiers ou un quart de plus que le coût des besoins alimentaires est suffisant. Ce qui voudrait dire que, dans ces cas, les dépenses d'alimentation représenteraient 75 ou 80 % des dépenses totales des ménages (s'il n'y a aucune épargne, positive ou négative). Une telle situation ne se rencontre dans **aucun** pays, si démuné soit-il. À des fins de comparaison entre pays, la CEPAL propose d'utiliser comme estimation du coût des besoins non alimentaires la même valeur que le coût des besoins alimentaires (panier alimentaire minimum). Dit autrement, les dépenses alimentaires représenteraient 50 % des dépenses totales des ménages. Cette valeur est du même ordre de grandeur que les pourcentages constatés par enquête dans les pays les plus pauvres d'Amérique centrale : Guatemala 54,8 %, Nicaragua 51,1 %, Honduras 41,2 %.

Cette méthode de calcul du seuil de pauvreté utilisant un coefficient "statique", c'est-à-dire fixe, soit le double du seuil d'indigence (pauvreté extrême) est utilisée pour les comparaisons entre pays.

Pour l'estimation de l'ensemble des besoins essentiels, alimentaires et non alimentaires, existe une méthode "dynamique" qui prend en compte la situation économique du pays au moment du calcul. C'est la méthode proposée pour la fixation du salaire minimum (LAURE *et al.*, *o.c.*, 1994). Elle consiste à utiliser la proportion réelle moyenne (connue par les enquêtes sur les budgets des ménages) des dépenses totales du ménage destinée à l'alimentation. La loi

⁹¹ "The **poverty** line is defined as the level of total per capita monthly expenditures at which an individual obtains the minimum caloric requirement (2,226 cal. per adult). The **extreme poverty** line is defined as the level of per capita monthly food expenditures required to obtain the daily minimum caloric requirement." (*o.c.*, vol. I, p. i).

d'Engel⁹² dit qu'en moyenne la proportion du budget du ménage allouée à la nourriture diminue⁹³ avec l'accroissement des revenus. Dit plus trivialement : pour leur alimentation les riches dépensent plus que les pauvres, mais la proportion de leurs dépenses destinées à la nourriture est moindre.

L'estimation du coût des besoins essentiels (alimentaires et non alimentaires) est égal au coût des besoins alimentaires (du panier alimentaire minimum) divisé par la proportion (entre 0 et 1) des dépenses totales destinée à la nourriture. Ce coût des besoins essentiels (panier minimum de biens et services) définit la ligne de pauvreté simple.

Le coût calculé scientifiquement des besoins alimentaires (besoins énergétiques) reste le même quelle que soit la situation économique du pays, tout restant égal par ailleurs. Mais, si la situation économique change, l'estimation chiffrée des besoins essentiels non alimentaires varie. Elle augmente si la situation s'améliore et diminue dans le cas contraire. Par exemple, la ligne de pauvreté (simple) sera estimée au double de la ligne d'indigence (extrême pauvreté) dans un pays où en moyenne 50 % des dépenses des ménages sont destinées à la nourriture; elle sera fixée au quadruple de la ligne d'indigence dans un pays où en moyenne 25 % seulement des dépenses sont destinées à l'alimentation.

Cette méthode dynamique de calcul de la ligne de pauvreté est surtout opérationnelle pour la fixation du salaire minimum. Les partenaires sociaux et le bon sens admettent très bien que le salaire minimum soit plus élevé dans un pays "riche" que dans un pays "pauvre", étant entendu qu'il "couvrira" dans les deux cas l'intégralité des besoins alimentaires qui sont identiques et permettra la satisfaction des autres besoins essentiels selon une estimation qui sera plus élevée dans le pays riche que dans le pays pauvre.

6.2. Salaire minimum et lignes de pauvreté

C'est la définition dynamique de la ligne de pauvreté que nous avons proposé d'utiliser pour la fixation du salaire minimum dans les pays d'Amérique centrale (LAURE, janvier-juin 1995). Car elle prend en compte les besoins alimentaires (énergétiques) de la population -d'où découle la définition de la ligne de pauvreté absolue ou indigence- et une estimation des autres besoins non alimentaires en intégrant la situation socio-économique moyenne du pays, par la proportion moyenne des dépenses des ménages destinées à l'alimentation. Cette méthodologie scientifique de calcul du salaire minimum est pratique, simple à appliquer et surtout elle n'est pas sujette à des critères subjectifs. De plus, elle permet d'appliquer concrètement la loi qui, en Amérique centrale, stipule que le salaire minimum doit permettre de satisfaire les besoins essentiels, alimentaires et autres, du travailleur et de sa famille.

Par exemple au Guatemala, à la demande du Gouvernement un groupe de neuf experts (LAURE *et al.*, *o.c.*, juillet 1994) a mis au point cette méthodologie. Tout d'abord, a été établi au niveau national un panier alimentaire minimum. Il est composé de 26 aliments, chacun étant consommé par au moins 30 % des ménages ou apportant 0,5 % ou plus des calories de la diète⁹⁴. Le poids respectif de chaque aliment retenu a été ajusté pour que le

⁹²Une des rares "lois" de l'économie politique qui se vérifie parfaitement dans l'économie réelle.

⁹³Mais pas les dépenses absolues pour l'alimentation qui augmentent.

⁹⁴Les critères retenus pour établir la liste peuvent varier suivant les pays.

pourcentage des calories apportées par chaque groupe d'aliments auquel il appartient soit identique à celui observé par l'enquête de consommation et pour que le total de l'énergie apportée par le panier alimentaire minimum soit égal aux besoins énergétiques calculés pour un Guatémaltèque moyen. Ces besoins sont calculés en tenant compte de la composition par sexe et par âge de la population du pays, du poids corporel des adolescents et des adultes, ainsi que de l'état physiologique (grossesse, allaitement) des femmes.

Le coût journalier d'un panier alimentaire ainsi défini est calculé à partir des prix au détail publiés par l'institut de statistique⁹⁵.

Le coût d'un panier alimentaire minimum familial (PAMF) est calculé en utilisant la taille moyenne du ménage guatémaltèque qui est de 5,38 membres. C'est le seuil d'indigence (pauvreté absolue).

Ensuite, est calculé le coût d'un panier familial minimum de biens et services (ou besoins essentiels familiaux, BEF) en tenant compte du fait qu'en moyenne 54,8 % des dépenses totales des ménages sont consacrées à l'alimentation. C'est le seuil de pauvreté simple.

Ainsi le calcul du coût des aliments est basé sur les besoins caloriques calculés scientifiquement et sur un panier alimentaire minimum dont la composition est semblable à ce qui est observé par enquête. Le coût des autres besoins essentiels (non alimentaires) est estimé en utilisant la proportion moyenne des dépenses totales des ménages destinée à la satisfaction de ces besoins. Nous avons préconisé que le salaire minimum soit au moins égal au coût des besoins essentiels familiaux, incluant les besoins essentiels alimentaires et les autres.

Au Guatemala, le besoin énergétique moyen calculé est de 2 210 kilocalories (9 247 kilojoules). Cette énergie est apportée par un panier alimentaire de 26 produits.

Pour une famille moyenne (5,38 membres) le coût du panier alimentaire minimum familial était en novembre 1994 (LAURE, *o.c.*, novembre 1994) de 31,98 Quetzals (Q).

Le coût des besoins essentiels familiaux s'obtient en divisant par 0,548 qui est la proportion des dépenses totales destinée en moyenne à l'alimentation au niveau national. En novembre 1994, ce dernier coût était de 58,36 Q.

À la même époque les salaires minimums journaliers étaient les suivants :

 salaire minimum agricole : 14,50 Q,
 salaire minimum urbain : 16,00 Q.

Le salaire minimum urbain permettait l'acquisition de la moitié seulement du panier alimentaire minimum familial et du quart des besoins essentiels familiaux. Quant au salaire minimum agricole, il avait un pouvoir d'achat encore plus faible.

Pour permettre la satisfaction des besoins essentiels, alimentaires et autres, du travailleur et de sa famille, le salaire minimum journalier aurait dû être d'au moins 58,36 Q.

Au Belize, les salaires minimums permettent de satisfaire à peu près les besoins essentiels familiaux; au Costa Rica, ils représentent environ les deux tiers de ces besoins. Au Panama ils permettent tout juste d'acquérir un panier alimentaire familial; dans les autres pays de l'isthme, ils ne sont même pas suffisants pour acheter la nourriture de la famille.

⁹⁵Instituto Nacional de Estadística (INE).

7. PAUVRETÉ, SALAIRES ET RÉPARTITION DE LA RICHESSE

7.1. Répartition du PIB entre salaires et excédent d'exploitation (figures 39 et 40)

Au cours des dernières années, le produit intérieur brut (PIB) -qui mesure la création de richesses dans un pays- a augmenté (en monnaie constante) dans tous les pays d'Amérique centrale, à l'exception du Nicaragua (tableau 3). Dans quelques cas, les statistiques (CEPAL, 1992; Banco de Guatemala, 1990) indiquent la répartition du PIB entre les salaires (tous salaires confondus), l'excédent d'exploitation (rémunération du capital), les impôts indirects moins les subventions et la consommation de capital fixe (amortissement).

Au Costa Rica, la part qui revient aux salaires dépasse la moitié du PIB et a augmenté entre 1970 et 1990 (de 46,9 % à 50,6 %). En revanche, l'excédent d'exploitation est resté proche du tiers du PIB, avec une légère tendance à la baisse (35,7 % en 1970 et 34,4 % en 1990). Comme indiqué précédemment, dans ce pays le pouvoir d'achat du salaire minimum a fortement progressé.

Dans les pays où le pouvoir d'achat des salaires minimums a baissé, l'on observe (chiffres pour le Guatemala) que le poids de l'ensemble des salaires a diminué et ne représente plus qu'environ le quart du PIB (passant de 29,5 % en 1970 à 27,6 % en 1988) alors que l'excédent d'exploitation a augmenté pour atteindre près des deux tiers du PIB (passant de 57,6 % en 1970 à 63,1 % en 1991). Sur les graphiques figurent également les données du Pérou où la pauvreté a fortement augmenté et la baisse du pouvoir d'achat des salaires minimums a été très importante. Dans cette nation, la part du PIB destinée aux salaires a chuté de 35,8 % en 1970 à 15,7 % en 1991, quand celle correspondant à l'excédent d'exploitation grimpait de 50,2 % en 1970 à 71,4 % en 1991.

7.2. Salaires, bénéfices, coûts de production

Quel est la part des salaires dans les coûts de production? Il n'existe pas sur le sujet d'étude pour l'ensemble de l'Amérique centrale. La seule disponible, celle concernant le Honduras est d'autant plus intéressante (DEL CID, 1990). L'ensemble des salaires⁹⁶ représentait en moyenne seulement 13,0 % en 1985 et 9,9 % en 1988 de la valeur brute de la production dans l'industrie manufacturière. En 1988, ce pourcentage était respectivement de 9,2 % dans les grandes entreprises et de 17,9 % dans les PME (petites et moyennes entreprises). En 1985 et 1988 dans l'industrie manufacturière, les salaires représentaient respectivement 41,1 % et 39,5 % de la valeur ajoutée, soit en diminution, et l'excédent d'exploitation (bénéfices) correspondait à respectivement 30,6 % et 35,8 % de la valeur ajoutée, soit en augmentation⁹⁷. L'auteur souligne le faible poids des salaires dans la valeur brute de la production et la tendance à la diminution. En contrepartie, il constate le poids grandissant des consommations intermédiaires (matières premières et intrants) qui représentaient près des trois quarts de la valeur brute de la production en 1988⁹⁸.

⁹⁶Chiffres d'enquêtes du Ministère de l'Économie.

⁹⁷Chiffres de la Banque Centrale du Honduras.

⁹⁸En moyenne 74,8 % : 75,1 % pour les grandes entreprises et 72,4 % pour les PME.

Figure 39

REPARTITION DU PIB
SALAIRES EN % DU PIB

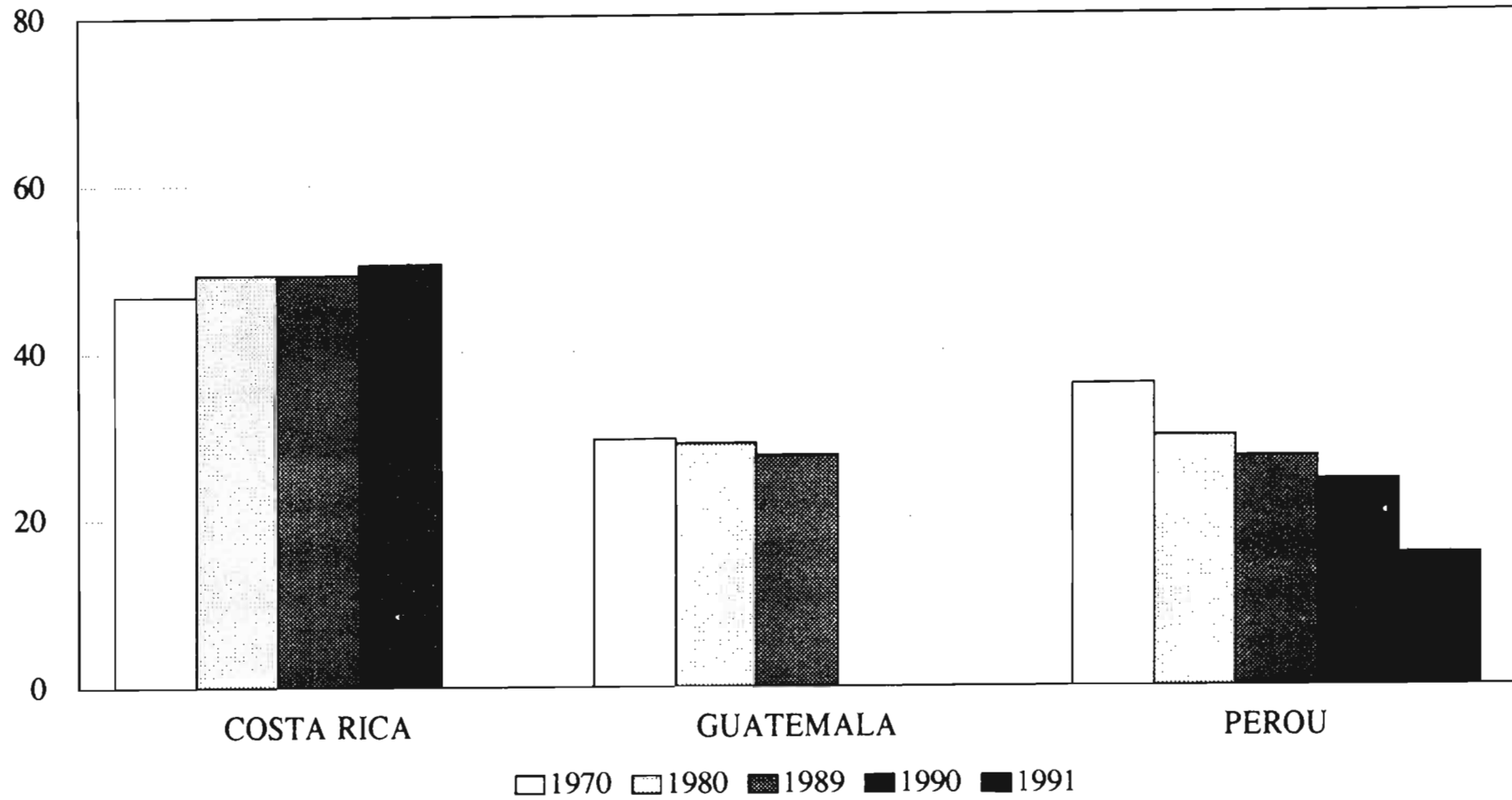
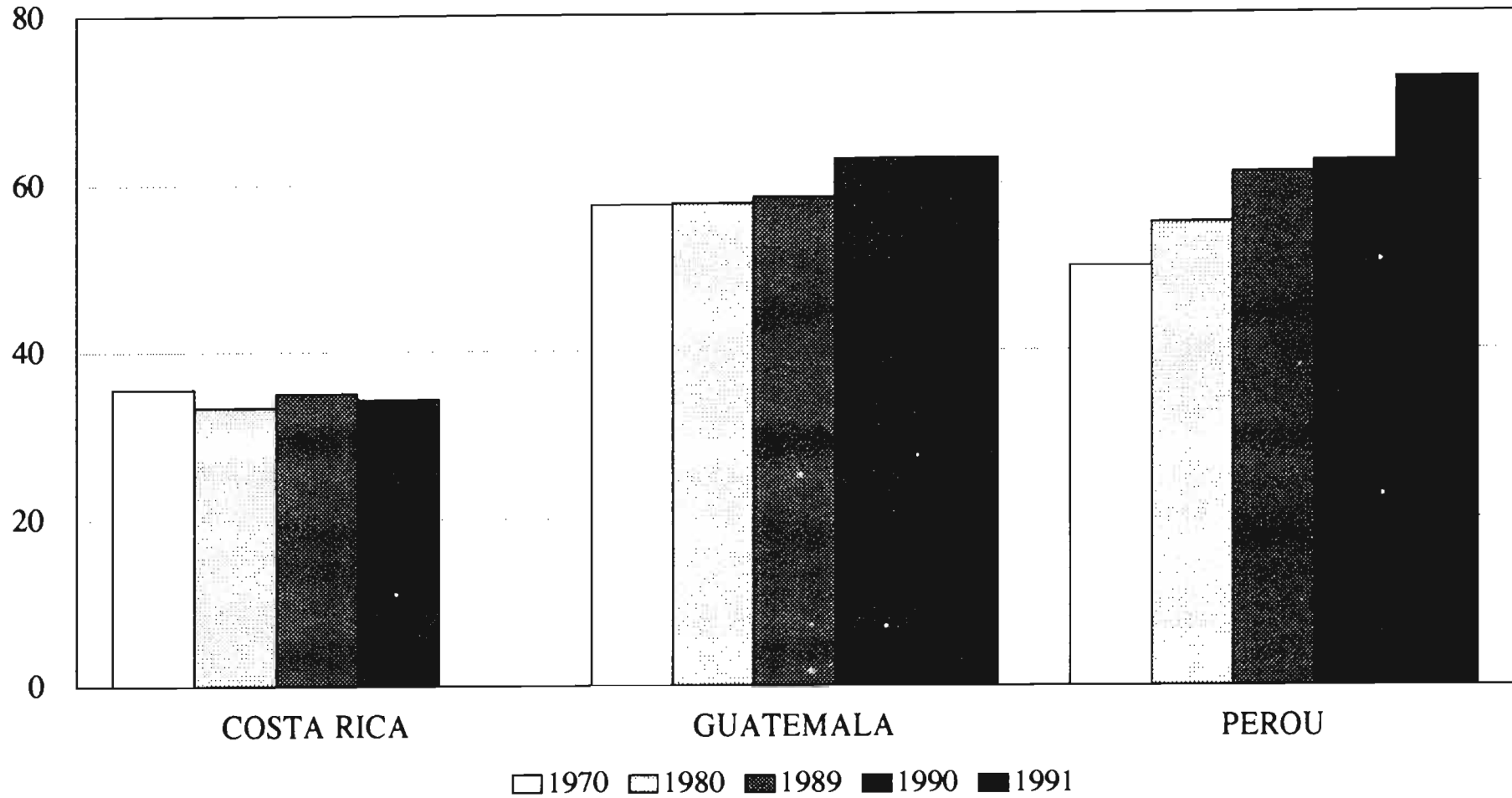


Figure 40

REPARTITION DU PIB
EXCEDENT D'EXPLOITATION EN % DU PIB



Enfin, il observe la tendance décroissante des salaires par rapport à la valeur ajoutée, ce qui implique qu'une proportion croissante des gains dues à une meilleure productivité va "grossir"⁹⁹ les profits (bénéfices).

Dans le contexte d'ultralibéralisme économique régnant dans presque toute l'Amérique latine, la faveur dont jouit le capital dans la répartition de la richesse est illustrée par les chiffres suivants de l'ONUDI (Organisation des Nations Unies pour le Développement Industriel) et de la Société Financière Internationale, (cités dans le Rapport sur le développement dans le monde 1995, Banque Mondiale, 1995, p. 73). *"Les salaires ont chuté depuis la crise d'endettement dans les grands pays débiteurs d'Amérique latine, mais les bourses des valeurs ont progressé"*. Par exemple, entre 1982 et 1991, les salaires réels des industries manufacturières ont été multipliés par 1,02 en Argentine et par 0,78 au Mexique, en revanche les indices des bourses des valeurs ont été multipliés par 25 en Argentine et par 47 au Mexique. La grave crise financière récente de ce dernier pays illustre bien la tendance vers un capitalisme sans risque pour les spéculateurs, le plan de "sauvetage" étant supporté principalement par les travailleurs. Ce n'est pas autre chose que dit la Banque Mondiale pour l'Amérique latine en général (o.c., pp. 72-73) : *"Comment les flux de capitaux peuvent-ils profiter au monde du travail? Si le monde du travail peut profiter des capitaux entrés dans le pays, il est presque toujours le plus durement touché par leur fuite. Pendant la crise d'endettement des années 80, les ajustements nécessaires ont fait payer un lourd tribut aux travailleurs. En Amérique latine, les salaires ont baissé de 25 % en moyenne pendant cette période, alors même que les indices boursiers de la région montaient en flèche. Les travailleurs subissent le contrecoup des crises financières pour plusieurs raisons : les capitaux étant plus mobiles que la main-d'oeuvre, ils sont plus difficiles à imposer, et les travailleurs finissent généralement par payer la note. Ces derniers supportent une grande partie de la charge du service de dettes publiques élevées, d'une diminution des investissements publics et d'un relèvement des impôts. Le mouvement nécessaire des travailleurs vers les secteurs des biens échangeables implique des coûts réels - en chômage temporaire et en perte de capital humain - qui peuvent seulement être partiellement compensés par des transferts financés à partir d'impôts sur le capital. Parfois ce sont des fonds publics qui finissent par renflouer des entreprises surendettées. Ces sauvetages financiers se sont produits presque partout en Amérique latine au début des années 80 et expliquent en partie la crise d'endettement. Au Chili, par exemple, la plus grosse partie de la dette publique a été initialement contractée par le secteur privé, et plus particulièrement par les banques. Mais ce sont les travailleurs qui, à travers les impôts, ont réglé la facture lorsque les débiteurs privés ont fait faillite."* Le constat est implacable et le conseil vient quelques lignes plus loin : *"Pour le monde du travail, la dette extérieure publique est la pire forme de financement"*¹⁰⁰.

7.3. Pauvreté en milieu rural

Au niveau du diagnostic, il y a un consensus pour constater que l'extrême inégalité dans la répartition de la terre est la première cause de l'extrême pauvreté (indigence) en milieu rural d'Amérique centrale. Pour le Honduras et le Guatemala où ce grave problème est le plus

⁹⁹Engrosar.

¹⁰⁰Puisse ce constat et ce conseil être pris en compte par les institutions de Bretton Woods!

aiguë, la Banque Mondiale joint sa voix à ce cri d'alarme. Au Honduras (Banque Mondiale, o.c., 17 novembre 1994) *"L'inégalité dans la propriété de la terre est une des causes principales de la pauvreté en milieu rural"*¹⁰¹, TdA. *"L'inégalité dans la distribution de la terre est un des principaux facteurs qui contribuent à la pauvreté en milieu rural. La distribution de la terre agricole est très concentrée. 17 % des propriétés (les plus grandes) est constitué de 75 % de la terre et 55 % des propriétés (les plus petites) représente seulement 8 % de la terre"*¹⁰² TdA. Au niveau des propositions concrètes pour que cette situation change l'unanimité disparaît. Parfois s'expriment des souhaits ou des regrets comme ceux de la Banque Mondiale : *"Bien qu'au cours des dernières années de la décennie 1980 et des premières de la décennie 1990, il y eut un début de stratégie explicite de réduction de la pauvreté et quelques résultats, il reste cependant beaucoup à faire. Le Guatemala est le seul pays d'Amérique centrale qui n'a pas mis en place au moins une réforme symbolique de son système de tenure de la terre"*¹⁰³. *Bien que les petites exploitations soient très probablement plus efficaces et emploient plus de main d'oeuvre, les grands propriétaires semblent ne pas vouloir se défaire ne serait-ce que d'une partie de leurs biens, en partie par crainte que ceci augmente la demande pour une redistribution de la terre ou déclenche un mouvement d'occupation de terres. En même temps, si le prix du marché de la terre dépasse la faible valeur actuelle des bénéfices agricoles, les pauvres sans accès à des aides et à l'égalité des chances resteront dans l'impossibilité d'acheter de la terre. Dans de telles conditions, il reste difficile de redistribuer la terre de façon plus équitable et plus rentable."*¹⁰⁴ TdA.

7.4. Développement, pauvreté et répartition de la richesse

Dans le contexte actuel d'ultralibéralisme¹⁰⁵ économique, il est important de rappeler quelques faits. Les Nations Unies utilise un Indice de développement humain (IDH) pour comparer les pays ou des régions. C'est un indice composite qui prend en compte le Produit national brut (PNB) par habitant calculé selon la méthode des parités de pouvoir d'achat, l'espérance de vie

¹⁰¹ *"Inequality of land tenure is a major determinant of rural poverty"* (p. xii).

¹⁰² *"Inequality in land distribution is one of the principal contributing factors to rural poverty. The distribution of agricultural land in Honduras is highly concentrated. Among the landed, the largest 17 percent of the farms hold 75 percent of the land, the smallest 55 percent hold only 8 percent of the land"* (p. 68).

¹⁰³ Les auteurs de ce rapport semblent ignorer la réforme agraire des années 1950 mise en place par le gouvernement élu démocratiquement qui fut renversé en 1954 par un coup d'état militaire, financé en grande partie par l'United Fruit Company et dirigé par la CIA. Comme nous l'avons déjà mentionné, le nouveau gouvernement de facto annula la réforme agraire et rendit les terres aux grands propriétaires.

¹⁰⁴ *"Although the late 1980s and early 1990s have seen the beginnings of an explicit poverty reduction strategy and some advances, much remains to be done. Guatemala is the only country in Central America that has not implemented at least a nominal reform of its land tenure system. Although small farms are most probably more efficient and use more labor, large landowners seem unwilling to sell off parts of their holdings, in part because they fear this would increase the demand for land distribution or launch a move toward land invasion. At the same time, if the market price of land exceeds the present discounted value of agricultural profits, poor people without access to grants or equity will still be unable to buy land. Under these conditions, it continues to be difficult to distribute land more equitably and efficiently."* (o.c., p. vi).

¹⁰⁵ Ou néolibéralisme. Le terme de paléolibéralisme serait plus approprié.

à la naissance ainsi que la scolarisation des enfants et l'alphabétisme des adultes (PNUD, 1994). Il est remarquable d'observer (tableau 4) que les six nations les plus "développées" selon cet indice de développement humain font partie de celles où la répartition des revenus est la moins inéquitable (Banque Mondiale, 1995). Dans ces six pays, les 20 % les plus pauvres reçoivent de 4,2 % (Suisse) à 8,7 % (Japon) des revenus, quand les 10 % les plus riches en perçoivent de 20,8 % (Suède) à 29,8 % (Suisse). Dans le pays d'Amérique centrale où les conditions de vie sont les meilleures, le Costa Rica, les 20 % les plus pauvres ont 4 % des revenus et les 10 % les plus riches 34,1 %. L'inégalité est beaucoup plus grande dans les nations centraméricaines où les conditions de vie sont les moins bonnes¹⁰⁶. Les 20 % les plus pauvres n'ont plus que 2,1 % des revenus au Guatemala et 2,7 % au Honduras, quand les 10 % les plus riches en perçoivent 46,6 % au Guatemala et 47,9 % au Honduras. Au Panama, les 20 % les plus pauvres reçoivent 2 % seulement des revenus et les 10 % les plus riches 42,1 %. Dans les autres nations la situation est intermédiaire. C'est ainsi qu'au Nicaragua (chiffres de 1993) les 20 % les plus pauvres ont 4,2 % des revenus (grâce en particulier à la réforme agraire du gouvernement sandiniste et aux distributions de terres de l'actuel gouvernement aux militaires et aux combattants de la Résistance Nationale -"contra"-démobilisés), les 10 % les plus riches en ayant 39,8 %.

¹⁰⁶Les données pour le Belize et le Salvador ne sont pas disponibles.

Tableau 4. DISTRIBUTION DU REVENU ET INDICE DE DÉVELOPPEMENT HUMAIN

CLASSIFICATION SELON L'IDH 1994	Année	POURCENTAGE	DU REVENU
		20 % les plus pauvres	10 % les plus riches
		<i>Entre 9 et 5 %</i>	<i>Entre 20 et 30 %</i>
1 CANADA	1987	5,7	24,1
2 SUISSE	1982	5,2	29,8
3 JAPON	1979	8,7	22,4
4 SUÈDE	1981	8,0	20,8
5 NORVÈGE	1979	6,2	21,2
6 FRANCE	1989	5,6	26,1
		<i>4 %</i>	<i>34 %</i>
39 COSTA RICA	1989	4,0	34,1
		<i>Entre 4 et 2 %</i>	<i>Entre 40 et 48 %</i>
68 PANAMA	1989	2,0	42,1
106 NICARAGUA	1993	4,2	39,8
108 GUATÉMALA	1989	2,1	46,6
115 HONDURAS	1989	2,7	47,9

Sources : PNUD, 1994; Banque Mondiale, 1995.

8. CONCLUSION

Les recherches menées en Amérique centrale ont permis d'affiner la méthodologie de mesure des prix en éliminant la monnaie, instable, et en lui préférant l'équivalent en heures de travail payées au salaire minimum. Ce qui rend possible et relativement facile des comparaisons au cours du temps et entre des lieux très différents.

En Amérique centrale la pauvreté et l'extrême pauvreté affectent très différemment les pays, les urbains et les ruraux, les Amérindiens et les autres groupes de population. Les plus touchés sont d'abord les autochtones (PSACHAROPOULOS *et al.*, 1994), en particulier dans les nations où ils sont majoritaires (Guatémala) ou numériquement très importants (Honduras). Dans les deux cas, ils sont essentiellement ruraux. Les ruraux en général sont également les plus touchés par l'extrême pauvreté. La situation est moins critique dans les pays où il y a une politique d'accès à la terre. C'est le cas du Belize où l'accès à la terre est très large, ce qui a également eu pour conséquence d'inverser la tendance à l'urbanisation, générale partout ailleurs. Dans ce petit pays, la majorité de la population est actuellement rurale, quand elle était urbaine avant l'indépendance (1981). Au Costa Rica, une politique favorisant l'accès à la terre, souple et lente mais appliquée depuis près de cinquante ans, a permis une répartition moins inégalitaire de la terre agricole. Par ailleurs, une politique de services essentiels (santé, école, protection sociale, voies de communication) -financée en partie par la réduction des dépenses non productives (suppression de l'armée en 1948)- et de salaires minimums agricoles longtemps plus élevés que ceux de la ville¹⁰⁷ et de prix garantis au producteur (récemment supprimés), a permis un développement socio-économique de la campagne.

Au Nicaragua, la réforme agraire, consécutive au renversement de la dictature en 1979, et les attributions de terres aux anciens belligérants démobilisés après les accords de paix de 1989, ont permis de limiter l'extrême pauvreté. Les réformes agraires limitées, au Honduras (récemment remise en cause), au Panama et au Salvador (où les distributions de terres prévues par les accords de paix de 1992 ont pris du retard) n'ont guère permis de réduire l'extrême pauvreté rurale.

Au Guatémala, la très grande concentration de la terre, une des principales raisons de la guerre civile qui dure depuis 1960, la violence sous toutes ses formes, l'absence de politique en faveur des petites exploitations, plus efficaces et employant plus de main-d'œuvre comme le soulignent à juste titre les institutions financières internationales, des salaires minimums agricoles très bas et le plus souvent non respectés, expliquent grandement l'extrême pauvreté de la grande majorité de la population rurale et son aggravation au cours du temps.

Dans une région où le chômage n'est pas exagérément élevé -le sous-emploi restant cependant

¹⁰⁷Actuellement, au Costa Rica et au Belize les salaires minimums agricoles et urbains sont pratiquement identiques. Dans tous les autres pays de l'isthme, les salaires agricoles sont nettement inférieurs aux salaires urbains.

un problème sérieux- et où le secteur dit informel existe¹⁰⁸ mais n'est pas majoritaire¹⁰⁹, les taux de pauvreté et d'extrême pauvreté sont les plus faibles dans les pays où le pouvoir d'achat réel des salaires minimums permet au moins d'acquérir la ration alimentaire minimum du travailleur et de sa famille (Belize, Costa Rica, Panama). Partout ailleurs ces salaires ne permettent même pas l'achat du minimum alimentaire.

En milieu urbain où la "déréglementation" du marché du travail et des lois sociales est la plus forte -de fait au Guatemala, au Honduras et au Salvador, et/ou de droit au Salvador et au Nicaragua où les salaires minimums avaient même été pratiquement supprimés de 1984 à 1991- l'augmentation de la population en extrême pauvreté est générale. Les conséquences de la "déréglementation" récente du Code du travail au Panama¹¹⁰ ne peuvent pas encore être évaluées.

Un salaire minimum permettant la satisfaction des besoins essentiels du travailleur et de sa famille -comme le prévoit la législation des nations centraméricaines- reste un moyen privilégié de lutte contre la pauvreté et l'indigence en milieu urbain, mais également en zone rurale surtout là où l'activité salariée dans les grandes exploitations est la principale source d'emploi du secteur de l'économie monétaire.

La conclusion du document sur la pauvreté en Amérique centrale présenté à Panama au séminaire sur les dimensions sociales de l'ajustement structurel (PREALC, o.c., 1991, p. 30) paraît très pertinente. *"Si l'on prend en compte qu'en se référant aux catégories d'emploi, les travailleurs les plus affectés par la pauvreté sont les salariés (urbains et ruraux) du secteur privé et les travailleurs établis à leur compte du milieu urbain et du secteur agricole, on peut conclure que la pauvreté pourrait être réduite de manière significative en Amérique centrale, s'il existait une politique de salaires minimums en relation avec le coût réel de la reproduction de la force de travail. Ceci, en plus de bénéficier à la grande masse des salariés qui vivent dans des conditions d'indigence (extrême pauvreté), apporterait en même temps une augmentation de la demande interne qui, sans aucun doute, aurait un effet positif sur l'augmentation des ventes (et des revenus) des travailleurs établis à leur compte, qu'ils soient*

¹⁰⁸Les affirmations de Hernando DE SOTO (1986) au Pérou ne s'appliquent pas vraiment à l'Amérique centrale. Voir également la pertinente critique qu'a faite de cet ouvrage Bruno LAUTIER dans la *Revue Tiers-Monde* (avril-juin 1995, 452-461).

¹⁰⁹Sauf si l'on compte dans le secteur informel "les employés des entreprises de moins de 5 travailleurs + les travailleurs à leur compte + les employés de maison" TdA ("employees in firms with less than 5 workers + self-employed workers + domestic workers") comme le fait la Banque Mondiale au Nicaragua (o.c., 1er juin 1995, vol. I, p. 20) pour montrer les effets des politiques d'ajustement structurel. À Managua, selon cette définition du secteur informel (avec des salaires minimums légaux pour les employés des entreprises et du service domestique) le pourcentage serait passé de 43,6 % en 1970, à 47,6 % en 1989 et à 70 % en 1993. Mais avec une telle définition du secteur informel, quels seraient les pourcentages pour les pays de l'OCDE?

¹¹⁰Loi numéro 44 du 12 août 1995 "par laquelle s'établissent des normes pour régler et moderniser les relations de travail" TdA ("Por la cual se dictan normas para regularizar y modernizar las relaciones laborales").

urbains ou ruraux”¹¹¹ TdA.

Nos propositions méthodologiques pour définir les seuils de pauvreté sont basées sur des critères scientifiques (besoins caloriques) pour le seuil d'indigence (extrême pauvreté) et sur l'état socio-économique général du pays pour le calcul du seuil de pauvreté (simple). Ce dernier est estimé de manière dynamique car il est tenu compte des conditions moyennes de bien-être de la population qui évoluent. Nos propositions débouchent concrètement sur une méthodologie scientifique, non subjective, pratique et simple de calcul du salaire minimum, en utilisant le seuil de pauvreté absolue (indigence) pour définir le seuil de pauvreté simple et en concluant que le montant du salaire minimum doit être égal ou supérieur à ce seuil de pauvreté (simple).

Le rôle dévolu au salaire minimum dans la lutte contre la pauvreté est plus que jamais d'actualité dans le monde. C'est ainsi que dans un contexte bien différent de celui de l'Amérique centrale, le secrétaire d'État au travail de la première puissance économique du monde a rappelé, à l'occasion de la réunion du G7 Emploi à Lille (France) en avril 1996, la préoccupation du gouvernement de son pays quant au rôle que peut jouer le salaire minimum : *“...les emplois doivent être suffisamment bien payés pour que les salariés soient effectivement convaincus que l'emploi est préférable à l'aide sociale. C'est pour cette raison qu'aux États-Unis l'administration plaide en faveur d'un relèvement du salaire minimum”* (Le Monde daté 7-8 avril 1996). Robert Reich précise *“Le salaire minimum est actuellement de 4,25 dollars de l'heure (25 francs environ), inchangé depuis 1989, ce qui le situe à son plus bas niveau depuis quarante ans si l'on prend en compte l'inflation. Le président Clinton souhaite qu'il soit relevé de 45 cents à deux reprises pour le porter à 5,15 dollars de l'heure”*¹¹². *La combinaison d'un salaire minimum majoré relevé et du complément salarial fiscal, déjà évoqué (dans l'entrevue) et destiné aux salariés les moins bien payés, devrait permettre à chacun de ne pas tomber dans la pauvreté”* (ibid.).

Il faut remarquer que même dans les pays où les taux légaux des salaires minimums ne sont pas respectés, ces salaires restent cependant des références pour les rémunérations réelles du secteur formel et du secteur informel, des salariés comme des travailleurs établis à leur compte. En effet, quand les salaires minimums légaux augmentent, les rémunérations réellement perçues augmentent dans les mêmes proportions. Ce phénomène important demanderait à être étudié plus à fond, ce qui permettrait de préciser encore mieux le caractère d'indicateur socio-économique et d'outil pour le développement du salaire minimum.

¹¹¹ *“Si se toma en consideración que, en lo que a las categorías ocupacionales se refiere, los trabajadores más afectados por la pobreza son los asalariados privados (urbanos y rurales) y los trabajadores por cuenta propia del ámbito urbano y del sector agropecuario, es posible concluir que la pobreza podría ser sensiblemente reducida en Centroamérica si existiese una política de salarios mínimos acorde al verdadero costo de reproducción de la fuerza de trabajo. Ello, a la vez que beneficiaría a la gran masa de asalariados que viven en condiciones de indigencia, conllevaría un aumento de la demanda interna que, sin duda, tendría un efecto beneficioso sobre las ventas (y los ingresos) de los trabajadores por cuenta propia tanto urbanos como rurales”.*

¹¹² Il y eut effectivement une augmentation du salaire minimum dans les mois qui ont suivi. Il faut remarquer que cette augmentation du salaire minimum fut suivie d'une baisse du chômage, contrairement à ce qu'avaient annoncé des économistes néolibéraux!

En Amérique centrale comme ailleurs, une croissance sans répartition plus équitable des fruits de cette dernière ne fait qu'aggraver la fracture sociale et les conséquences de celle-ci : misère, insécurité, violence¹¹³. Cependant, dans ce domaine il n'y a pas de fatalité. Beaucoup dépend d'une volonté politique pour répartir de façon plus juste la richesse créée. L'exemple récent du Chili est éloquent. Après le retour à la démocratie, une politique explicite de lutte contre l'extrême pauvreté a permis d'inverser la tendance et de réduire en quelques années le pourcentage et le nombre d'indigents¹¹⁴. Le contexte économique est resté le même, mais il y a un consensus et une volonté politique pour au moins donner un visage plus humain au schéma économique libéral largement ouvert sur le monde.

Bondy, 10 décembre 1996¹¹⁵

¹¹³Cette préoccupation commence même à percer dans le gotha de l'hyperlibéralisme économique. Par exemple, au dernier Forum économique de Davos (Suisse), le patron d'Asea Brown Boveri (ABB), une des principales compagnies énergétiques, Percy Barnevik, a lancé ce cri d'alerte : *"Si les entreprises ne relèvent pas les défis de la pauvreté et du chômage, les tensions vont s'accroître entre les possédants et les démunis, et il y aura une augmentation considérable du terrorisme et de la violence"* (cité par *Le Monde Diplomatique*, mars 1996).

¹¹⁴Entre 1987 et 1994, le pourcentage de pauvres a diminué de 45 % à 29 % et celui d'indigents de 17 % à 8 % (Chili, 1996).

¹¹⁵Je remercie André Franqueville et Bernard Castelli qui ont lu et amélioré le manuscrit de ce document, ainsi que Catherine Valton et Michel Danard pour la carte de situation de l'Amérique centrale, sans oublier Nora Lucía Vásquez Pérez, Marit Lecolle, Jeanne et Abdul Haji.

9. BIBLIOGRAPHIE

ALARCÓN (J.), 1990.- Producción agropecuaria y seguridad alimentaria: Análisis para el caso de Guatemala. *Economía*, Guatemala, Año XXVIII (103): 99-128, enero-marzo.

ALARCÓN (J.), RIVERA (J.), IMMINK (M.), ARNAULD (J.), février 1989.- Efectos alimentarios y nutricionales generados por cambios económicos en un período de crisis. Estudio de caso en la Colonia El Milagro, Guatemala. Estudio sobre situación alimentaria de población de escasos recursos en la Ciudad de México. Guatemala, *Documentos Técnicos del INCAP*, N° 14, Reproducciones, 16 p.

ALTIMIR (O.), 1979.- La dimensión de la pobreza en América Latina. Santiago de Chile, CEPAL.

BANCO DE GUATEMALA, 1990.- Guatemala - Cuentas nacionales - Estadísticas globales y sectoriales - Años: 1970-1989. 210 p.

BANQUE MONDIALE, Washington D.C. :

1990.- The poor during adjustment: A case study of Peru. Paul Glewwe and Dennis de Tray. *World Bank LSMS Working Paper* 56.

1992.- Poverty and income distribution in Latin America: The story of the 1980s. George Psacharopoulos *et al.*

1992.- Un profil de pauvreté au Ghana, 1987-88. Les dimensions sociales de l'ajustement en Afrique subsaharienne. *Document de travail* N° 5. Analyse socio-économique. 39 p.

Avril 1992.- Poverty reduction handbook. 317 p.

1993.- A World Bank comparative study. The political economy of poverty, equity and growth. Costa Rica and Uruguay. Simon Rottenberg, Oxford University Press, 424 p.

1994.- Indicators for monitoring poverty reduction. Soniya Carvalho and Howard White. *World Bank Discussion Papers*, N° 254, 54 p.

1994.- Indigenous people and poverty in Latin America. An empirical analysis. George Psacharopoulos and Harry Antony Patrinos, *Regional and sectorial studies*, 232 p.

1994.- Poverty in Colombia. A World Bank country study. 307 p.

3 juin 1994.- Republic of Guinea-Bissau. Poverty assessment and social sectors strategy review. Report N° 13155-GUB, 3 volumes. Volume I: Poverty assessment. 50 p., carte.

24 juin 1994.- Republic of the Seychelles. Poverty in paradise. Report N° I2423-SEY, 20 p.

29 septembre 1994.- Federal Islamic Republic of the Comoros. Poverty and growth in a traditional small island society. Report N° 13401-COM, 33 p.

17 novembre 1994.- Honduras: Country economic memorandum/Poverty assessment. 96 p., biblio., ann.

1995. World tables 1994.

1995.- Rapport sur le développement dans le monde 1995. Le monde du travail dans une économie sans frontières. 275 p.

1995.- The World Bank Atlas 1996. 36 p.

1995.- Social indicators of development. The Johns Hopkins University Press. 412 p.

17 avril 1995.- Guatemala: An assessment of poverty. 52 p., ann.

1er juin 1995.- Republic of Nicaragua: Poverty assessment. Vol. I: Main report. 68 p., ref. Vol. II: Annexes. 84 p.

BELIZE, annuel depuis 1882.- *British Honduras blue book* puis *Annual report of the Labour Department*.

BELIZE.- 1991 Population Census. Belmopan.

BELIZE, Central Statistical Office, janvier 1993.- The 1990 household expenditure survey - Preliminary results. Belmopan.

BENHAYOUN (G.) sous la direction de, 1995.- Salaire minimum et bas salaires. Paris, L'Harmattan.

BIT, Bureau International du Travail, 1988.- Seuils et profils de la pauvreté en Tunisie. Projet BIT/PNUD Lutte contre la pauvreté. Rapport rédigé par Jacques Charmes, 95 p.

BIT-OIT, 1995.- L'emploi dans le monde 1995. Genève, 223 p.

BOOTH (Ch.), 1902-1903.- Life and labour of the people of London. London, 17 vol.

BRAUN (J. von), octobre 1984. Markt- versus Subsistenzproduktion. *Agrarwirtschaft (Zeitschrift)*.

CABANES (R.), COPANS (J.), SELIM (M.) *et al.*, 1995.- Salariés et entreprises dans les pays du Sud. Contribution à une anthropologie politique. Paris, Karthala - ORSTOM, 458 p.

CADESCA, Comité de Acción de Apoyo al Desarrollo Económico y Social de Centro América, 1993.- Democracia sin pobreza. Alternativa de desarrollo para el Istmo Centroamericano. Panamá, coordinadores: Eduardo Stein y Salvador Arias Peñate, 581 p.

CEG, Conferencia Episcopal de Guatemala, 1988.- El clamor por la tierra. Guatemala.

CELADE, Centro Latinoamericano de Demografía, années 1980.- Estimaciones y proyecciones de población 1950-2025: Costa Rica, El Salvador, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panamá. San José, Costa Rica.

CEPAL, Comisión Económica para América Latina y el Caribe, 1992. Anuario estadístico de América Latina y el Caribe. Edición 1992.

CHARMES (J.), septembre 1987.- Commentaire de l'article de Mohammed Sharif. In *Bulletin bibliographique, INSEE, Service Coopération*, N° 14 : 23-28.

CHARMES (J.), 1990.- Mesurer la pauvreté, identifier les groupes vulnérables. Enquêtes et méthodes utilisées en Tunisie. Paris, STATECO, n° 63 : 57-83.

CHILI, 1996.- La pobreza en Chile: Un desafío a la equidad e integración social. Informe del Consejo nacional para el dominio de la pobreza. 29 de agosto de 1996.

COSTA RICA, Dirección General de Desarrollo Social y Asignaciones Familiares, 1984. - Diez años de aciertos sociales - Asignaciones familiares (1974-1984). San José, 45 p.

COSTA RICA, Ministerio de Salud, rapport semestriel. Costo de la canasta básica alimentaria. Departamento de nutrición y atención integral, Sección vigilancia nutricional, San José.

COUSSEMENT (I.), LEMAIRE (B.) et LAURE (J.), 1980.- Évolution des prix de détail des principaux aliments à Rabat-Salé (Maroc) entre 1972 et 1976. Paris, *Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum.*, vol. X, N°1-2 : 67-83.

DEHOLLAIN L. (P.), 1994.- Factores que condicionan la seguridad alimentaria en los hogares. X Congreso Latinoamericano de Nutrición "Dr. José María Bengoa". Conferencias: Resúmenes, pp. 19-20. Caracas, 13 al 18 de noviembre de 1994.

DEL CID (M.), 1990.- Salarios, ingresos y costo del factor trabajo en la economía hondureña. Documento de trabajo, SECPLAN-OIT/PREALC-PNUD-FNUAP, Tegucigalpa, 133 p., anexos.

DE SOTO (H.), 1986.- El otro sendero: La revolución informal. Lima, Pérou, Publicación del Instituto Libertad y Democracia. Ediciones El Barranco.

DIEESE, Departamento Intersindical de Estadística e Estudos Sócio-Econômicos. Mensuel.- *Boletim DIEESE*. São Paulo, SP, Brésil.

EL SALVADOR, DGEC, Dirección General de Estadística y Censos, bimensuel.- Índice de precios al consumidor. Sección 351, Precios. San Salvador, Ministerio de Economía.

EL SALVADOR, Ministerio de Salud Pública y Asistencia Social - INCAP, mars 1991.- Actualización de la canasta básica de alimentos de El Salvador - 1991. San Salvador, Departamento de nutrición y alimentación, 15 p., bibl., anexos.

ESPINOSA (F.) et VALIENTE (G.), 1993.- A chilean food surveillance system based in food indicators. Article 7, 1992, *in* Food and nutrition policies and programs in Chile. A successful experience. Selected papers. Santiago, Universidad de Chile - Technical Cooperation among Developing Countries, TCDC/UNDP, 75-84.

État du monde (L'), 1995.- Édition 1996. Annuaire économique et géopolitique mondial. Paris, Éditions La Découverte, 707 p.

FAO/OMS, 1992.- Rapport final de la conférence. Conférence internationale sur la nutrition, Rome, décembre 1992, 63 p. + 7 p.

FAO/OMS/UNU, 1986.- Besoins énergétiques et besoins en protéines. Genève, OMS, *Série de Rapports techniques*, N° 724, 226 p.

FINANCES ET DÉVELOPPEMENT, septembre 1990. Comment rendre les pauvres productifs. Revue trimestrielle du Fonds Monétaire International et de la Banque Mondiale.

FOURASTIÉ (J.) et BAZIL (B.), 1984.- Pourquoi les prix baissent ? Paris, Hachette, *Collection Pluriel*, 320 p.

FUNKHOUSER (E.), mai 1994.- The urban informal sector in Central America: Household survey evidence. Santa Barbara, Working paper *Economics 23-94*, Department of Economics, University of California.

GEREMEK (B.), 1987.- La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Âge à nos jours. Paris, Gallimard.

GINDLING (T.H.), 1991.- An investigation into labor market segmentation: The case of Costa Rica. *Economic Development and Cultural Change*, 39 (3) : 585-605.

GINDLING (T.H.) et BERRY (A.), 1992.- The performance of the labor market during recession and adjustment in Costa Rica. *World Development*, 20 (11) : 1599-1616.

GINDLING (T.H.) et TERRELL (K.), 1995.- The nature of minimum wages and their effectiveness as a wage floor in Costa Rica, 1976-91. *World Development*, 23 (8) : 1439-1458.

GÓMEZ (F.), RAMOS GALVÁN (R.), FRENK (S.), CRAVIOTO (J.), CHÁVEZ, VÁSQUEZ, 1956. - Mortality in second and third degree malnutrition. *J. Trop. Pediat.* 2 (77).

GUATEMALA, 29 avril 1971.- Código de Trabajo. Decreto Legislativo 1441.

HECKMAN (J.) et HOLTZ (J.), 1986.- An investigation of the labor market earnings of Panamanian males: Evaluating sources of inequality. *The Journal of Human Resources*, 21 (4) : 509-542.

HONDURAS, 1982.- Constitución de la República de Honduras.

IFPRI, International Food Policy Research Institute, 1991.- Commercialisation of agriculture under population pressure: Effects on production, consumption, and nutrition in Rwanda. Washington D.C., *Research Report 85*, 123 p.

IMMINK (M.D.C.), PAYONGAYONG (E.), KENNEDY (E.), SIBRIÁN (R.), 1995.- Export vegetable crops and poverty alleviation for smallholder farm households. A case study from Guatemala. Paper prepared for the workshop on Poverty alleviation through international trade, UNCTAD, Santiago de Chile, 10-13/I/1995.

INCAP, Instituto de Nutrición de Centro América y Panamá, 1971.- Valor nutritivo de los alimentos para Centro América y Panamá. Guatemala, E-530, P-1928, 18 p.

INCAP, 1994.- Revisión de la base de datos sobre composición de alimentos del INCAP. Nota técnica de Cecilia de Ventura y Tabla de composición de alimentos, Versión 19/10/93. Guatemala.

INCAP-ICNND, 1961.- Tabla de composición de alimentos para uso en América Latina. Instituto de Nutrición de Centro América y Panamá, Guatemala, C.A. - Interdepartmental Committee on Nutrition for National Defense, Bethesda, Maryland, USA, 132 p.

INE - FNUAP, Instituto Nacional de Estadística - Fondo de Población de las Naciones Unidas, juin 1991.- Perfil de la pobreza en Guatemala. Volumen V. Guatemala, 81 p.

KATZ (E.), 1994.- The impact of non-traditional export agriculture on income and food availability in Guatemala: An intra-household perspective. *Food and Nutrition Bulletin*, 15 (4) : 295-302.

KING (G.), 1696.- Natural and political observations. London.

LASLETT (P.), 1969.- Un monde que nous avons perdu. Paris, Gallimard.

LAURE (J.) :

1980.- Évolution des prix de détail des principaux aliments à Kigali (Rwanda) entre 1964 et 1978. Paris, *Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum.*, vol. X, N° 1-2 : 85-115.

1983.- Nutrition et population en vue de la planification alimentaire. Paris, *ORSTOM, Initiations - Documentations techniques*, N° 58, 64 p.

1986.- Des vivres ou du thé ? L'alimentation et les conditions de vie de familles rwandaises. Paris, *ORSTOM, Collection Travaux et Documents*, N° 198, 339 p.

juin-décembre 1993.- El poder de compra del salario mínimo: Una herramienta para la planificación alimentaria. Ejemplos de varios países y sugerencia para Cuba. La Habana, *Revista Cubana de Alimentación y Nutrición*, 7 (2), julio-diciembre 1993, 113-123.

novembre 1994.- Condiciones imprescindibles para la seguridad alimentaria a nivel familiar. X Congreso Latinoamericano de Nutrición "Dr. José María Bengoa". Conferencias: Resúmenes, p. 11. Caracas, 13 al 18 de noviembre de 1994.

13 décembre 1994.- Salario mínimo en Centroamérica. Conférence donnée à l'invitation de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Cortés et de la Fondation Friedrich Ebert, San Pedro Sula, Honduras.

janvier-juin 1995.- Evolución histórica de los salarios mínimos y su poder de compra en Centroamérica. Guatemala, Boletín semestral de la Escuela de nutrición, Facultad de ciencias químicas y farmacia, Universidad de San Carlos de Guatemala, *Nutrición al día*, 9 (1) : 3-24.

LAURE *et al.*, juillet 1994.- Elementos para le cálculo de los salarios mínimos en Guatemala. INCAP/ORSTOM - SEGEPLAN - MTPS, Guatemala, 70 p.

LAURE (J.) *et col.* :

1990.- Guatémala : les salaires rattraperont-ils les prix ? Analyse de l'évolution comparative des salaires minimums et des prix des principaux aliments et combustibles domestiques au cours des dernières décennies. Paris, *ORSTOM, Collection TDM 68*, 62 p.

1990.- Guatemala : ¿Alcanzarán los salarios a los precios? Análisis comparativo sobre la evolución de los salarios mínimos y los precios de los principales alimentos y combustibles domésticos (1955-1989). Guatemala, *Colección Documentos Técnicos del INCAP*, N°18, 26 p.

1990.- Un demi-siècle de politiques en faveur des bas salaires au Costa Rica : conséquences sur le pouvoir d'achat général et alimentaire. Paris, *ORSTOM, Collection TDM 67*, 73 p.

1990. Costa Rica: Medio siglo de políticas a favor del incremento de salarios mínimos más bajos. Consecuencias sobre el poder de compra general y del alimentario. Guatemala, *Colección Documentos Técnicos del INCAP*, N°19, 32 p.

1991.- Nicaragua : salaires minimums réduits à la portion congrue. Relation de la quasi-disparition des salaires minimums et de la fonte de leur pouvoir d'achat général et alimentaire. INCAP-ORSTOM, Guatémala, 65 p.

1991.- Nicaragua: El colapso de los salarios mínimos. Un caso de hundimiento extremo de los salarios mínimos y de su poder de compra, tanto general como alimentario. Guatemala, *Colección Documentos Técnicos del INCAP*, N° 22, 28 p.

1991.- Bélize : un siècle de lente évolution du pouvoir d'achat des bas salaires (1889-1990). INCAP-ORSTOM, Guatémala, 88 p.

1992.- Belize, 1889-1990: A century of slow change in the purchasing power of low wages. Un siglo de lenta evolución del poder adquisitivo de los salarios bajos. Guatemala, *Colección Documentos Técnicos del INCAP*, N° 23, 40 p.

1993.- Salvador (1954-1991) : pouvoir d'achat des salaires minimums avant et pendant la guerre civile. Guatémala, INCAP-ORSTOM, 68 p.

1993.- El Salvador (1954-1991): Poder de compra de los salarios mínimos antes y durante la guerra civil. Guatemala, *Colección Documentos Técnicos del INCAP*, N° 24, 30 p.

1994.- Honduras : lente dégradation du pouvoir d'achat des salaires minimums. Etude comparative des salaires minimums, des prix des aliments et des indices de prix (1925-1992). Guatémala, INCAP-ORSTOM, 47 p.

1994.- Honduras: Lento deterioro del poder de compra de los salarios mínimos. Estudio comparativo de los salarios mínimos, los precios de los alimentos y los índices de precios al consumidor (1925-1992). Guatemala, *Colección Documentos Técnicos del INCAP*, N° 25, 35 p.

1995.- Panama : baisse progressive du pouvoir d'achat des salaires minimums. Analyse comparative des salaires minimums, des prix des aliments et des indices de prix (1939-1994). Guatémala, INCAP-ORSTOM, 58 p.

1995.- Panamá: Pérdida progresiva del poder de compra de los salarios mínimos, los precios de los alimentos, y los índices de precios al consumidor (1939-1994). Guatemala, *Colección Documentos Técnicos del INCAP*, N° 26, 49 p.

LAUTIER (B.), 1994.- L'économie informelle dans le tiers monde. Paris, Éditions La Découverte.

LEMAIRE (B.), 1980.- Évolution des prix de détail des principaux aliments à Bujumbura (Burundi) entre 1969 et 1979. Bujumbura, Ministère de la Santé Publique, ronéo., 45 p.

LE MONDE, 7-8 avril 1996.- Propos recueillis par Serge Marti. Paris, N° 15924, p. 4.

LE MONDE DIPLOMATIQUE, mars 1996.- Davos par Ignacio Ramonet. Paris, N° 504, p. 1.

MARCOUILLER (D.), RUIZ (V.) et WOODRUFF (Ch.), mars 1995.- Formal measures of the informal sector wage gap in Mexico, El Salvador and Peru. Working paper, serveur électronique de l'Université de Boston.

MENCHÚ (M. T.) et LAURE (J.), septembre 1992.- Indicadores del acceso de alimentos en la vigilancia alimentaria y nutricional. Memorias del seminario-taller subregional: Análisis y uso de la información alimentario-nutricional que se genera en los países del Istmo Centroamericano - Elaboración de una estrategia subregional para la acción. Guatemala, *Publicación INCAP CE/022*, 18-32.

MENCHÚ (M. T.), OSEGUEDA (O. T.), ZÚNIGA (M.), avril 1992.- Definición de la canasta básica de alimentos en el área centroamericana. Guatemala, OPS-INCAP, *Publicación INCAP ME/008*, 43 p.

MINUGUA, Misión de las Naciones Unidas en Guatemala, 1995.- La problemática de la tierra en Guatemala. Unidad de Análisis y Documentación. 28-04-95, 23 p., 4 anexos, bibliogr.

MOLLAT (M.), 1978.- Les pauvres au moyen âge. Paris, Hachette, Édition Complexe.

MOREAU-CHRISTOPHE (L.M.), 1851.- Du problème de la misère et de sa solution chez les peuples anciens et modernes. Paris, Guillaumin.

NICARAGUA, 1991.- Ley del Salario Mínimo. Ley 129 publicada en *La Gaceta* el 21 de junio de 1991.

NICARAGUA, MAG-PAN, Ministerio de Agricultura y Ganadería - Programa Alimentario Nicaragüense, août 1992.- Propuesta Canasta Alimentaria (documento preliminar). Managua, 48 p.

OCDE, Organisation de coopération et de développement économiques, 1995.- Distribution des revenus dans les pays de l'OCDE. Sous la direction d'Antony Atkinson. Paris.

ONU, Organisation des Nations Unies, 1948.- Déclaration universelle des droits de l'homme. Adoptée le 10 décembre 1948 à Paris.

OCISCA, Observatoire du Changement et de l'Innovation Sociale au Cameroun / Observatory of Change and Innovation in the Societies of Cameroon, Yaoundé :

Les Cahiers d'OCISCA. En particulier N° 5, avril 1994, Jean-Luc Dubois, Mesurer la pauvreté. Systèmes d'information et cadre d'analyse. 33 p.

OCISCA. Les Travaux en cours / Works in Progress. En particulier *Travaux N° 1*, 1995. Pauvreté et politique sociale / Poverty and social policy. 102 p. Et *Travaux N° 3*, 1995. Intégrer le social et l'économique : recherches méthodologiques. Jean-Luc Dubois, 90 p.

OIT - PNUD, 1988.- Ingresos y salarios en San Salvador. San Salvador, El Salvador, 82 p.

ORELLANA G. (R. A.) et CASTRO P. (M. A.), août 1983.- Algunos rasgos de la realidad agraria en Guatemala. Ciudad de Guatemala, IIES, Universidad de San Carlos de Guatemala, 55 p.

ORSTOM, janvier 1995.- Pauvreté, chômage et exclusion dans les pays du Sud. Réflexions du séminaire de Royaumont en vue de contribuer aux travaux du Sommet mondial sur le développement social (Copenhague, 6 au 12 mars 1995).

PANAMA, 1995.- Ley N° 44 "Por lo cual se dictan normas para regularizar y modernizar las relaciones laborales", 12 de agosto de 1995. Panamá, *Gaceta Oficial*, N° 22,847, 14 de agosto de 1995.

PANAMA, MIPPE, Ministerio de Planificación y Política Económica, 1995.- Costo diario y mensual de la canasta básica familiar de alimentos para la Ciudad de Panamá: Año 1994. Dirección de planificación económica y social, Sección de análisis social.

PAZ BETANCOURT (B.), J. DEGAND et É. LE BOULANGÉ, julio de 1993.- Quelle classification pour les pays en voie de développement ? Université catholique de Louvain, Belgique, Faculté des sciences agronomiques, 57 p.

PNUD, Programme des Nations Unies pour le Développement :

1994.- Rapport mondial sur le développement humain 1994. Paris, Economica, 239 p.

1996.- Rapport mondial sur le développement humain 1996. Paris, Economica, 252 p.

POLLACK (M.) et UTHOFF (A.), 1985.- Inflación, salario mínimo y salarios nominales 1976-1983. *Revista de Ciencias Económicas*, Universidad de Costa Rica, 6 (2) : 57-78.

PREALC, Programa Regional del Empleo para América Latina y el Caribe, 1991. - La pobreza en Centroamérica y Panamá. Resumen estadístico. Seminario OIT-PNUD: Las dimensiones sociales del ajuste en Centroamérica. Ciudad de Panamá, 28, 29 y 30 de octubre de 1991, 30 p.

PSACHAROPOULOS (G.) et PATRINOS (H.A.), 1994.- Indigenous people and poverty in Latin America. An empirical analysis. World Bank, Regional and Sectorial Studies. Washington D.C., 232 p.

RADWAN (S.), JAMAL (V.) et GHOSE (A.), 1987.- Rural labour and structural transformation in Tunisia. ILO - League of Arab States, 143 p.

RAVALLION (M.) et HUPPI (M.), 1991.- Measuring changes in poverty: A methodological case study of Indonesia during an adjustment period. Washington D.C., *World Bank Economic Review*, 5 (1) : 57-82.

REVUE TIERS-MONDE, avril-juin 1995.- Pauvretés. Paris, IEDES, Tome XXXVI, N° 142, 479 p.

ROUBAUD (F.), 1994.- L'économie informelle au Mexique. Paris, Coédition Karthala - ORSTOM, 456 p.

SALAMA (P.) et VALIER (J.), 1994.- Pauvretés et inégalités dans le Tiers Monde. Paris, Éditions La Découverte, *Textes à l'appui, série économie*, 223 p.

SCHOLLIERS (P.) et ZAMAGIN (V.), éditeurs, 1995.- Labour's reward. Real wages and economic change in 19th-20th century Europe. Edard Elgar Publications.

SCRIMSHAW (N. S.) et WALLERSTEIN (M. B.), 1982.- Nutrition policy implementation: Issues and experience. New York, Plenum Press.

SEN (A.) :

mars 1976.- Poverty: An ordinal approach to measurement. *Econometrica*, 44 : 219-231.

1979.- Issues in the measurement of poverty. *Scandinavian Journal of Economics*, 81 : 285-307.

1981.- Poverty and famines: An essay on entitlement and deprivation. Oxford, Clarendon Press.

1993.- Éthique et économie et autres essais. Paris, P.U.F.

SHARIF (M.), 1986.- The concept and measurement of subsistence: A survey in the literature. In *Word Development*, 14 (5) : 555-577.

STARR (G.), 1981.- La fijación de los salarios mínimos. Genève, BIT-OIT, 227 p.

TARTANAC (F.), janvier 1996.- L'agro-industrie rurale en Amérique latine, dynamique de changement et développement local. Université de Paris X-Nanterre, thèse de doctorat en géographie, 2 tomes, 561 p.

TERRELL (K.), avril 1989.- Analysis of the wage structure in Guatemala City. *Journal of Developing Areas*, vol. 23 : 405-424.

TURNER (M.), éditeur, 1986.- Malthus and his time. London, Mac Millan.

TUNISIE, Institut National de la Statistique, juin 1993.- Enquête nationale sur le budget et la consommation des ménages - 1990. Volume A : Résultats de l'enquête budgétaire, 226 p. Volume B : Résultats de l'enquête alimentaire et nutritionnelle, 194 p.

UNICEF - FISE, Fonds International de Secours à l'Enfance, 1987.- L'ajustement à visage humain. Andrea Cornia, Frances Stewart et Richard Jolly. Paris, Economica.

USAC-DIGI-PRUNIAN, Universidad de San Carlos de Guatemala - Dirección General de Investigación - Programa Universitario de Investigación Alimentaria y Nutrición Humana, 1993.- Estudio de la situación nutricional y previsión alimentaria en Guatemala. Guatemala, 81 p.

USAID, Agency for International Development of the United States of America, 1982.- Land and labor in Guatemala.

VALIENTE (S.), ÁVILA (B.), VALIENTE (G.), VALENZUELA (S.) et ROBLEDO (A.), septembre 1993.- Food and nutrition policies and programs in Chile. A successful experience. Selected papers. Santiago, Universidad de Chile - Technical Cooperation among Developing Countries, TCDC/UNDP, 514 p.

VALVERDE (V.), DELGADO (H.), FLORES (R.), SIBRIÁN (R.), juin 1985. - Minimum wage law and nutritional status in Guatemala. Final report. Guatemala, INCAP, 37 p., ref., 37 tables.

VALVERDE (V.), MARTORELL (R.), MEJÍA-PIVARAL (V.), DELGADO (H.), LECHTIG (A.), TELLER (Ch.), KLEIN (R. E.), 1977.- Relationship between family land availability and nutritional status. *Ecology of Food and Nutrition*, Vol. 6 : 1-7.

VALVERDE (V.), MEJÍA-PIVARAL (V.), DELGADO (H.), BELIZÁN (J.), KLEIN (R. E.), MARTORELL (R.), 1981.- Income and growth retardation in poor families with similar living conditions in rural Guatemala. *Ecology of Food and Nutrition*, Vol. 10 : 241-248.

VÁSQUEZ PÉREZ (N. L.), octobre 1995.-Diagnóstico nutricional de los deportistas antioqueños que participarán en los XV Juegos Deportivos Nacionales de Colombia 1996. Guatemala, INCAP/OPS-USAC. Informe del Trabajo requisito de grado para optar al título de magister en alimentación y nutrición con énfasis en educación, 85 p., anexos.

YAMADA (G.), janvier 1996.- Urban informal employment and self-employment in developing countries: theory and evidence. *Economic Development and Cultural Change*, 44 (2).

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ - MOTS-CLÉS

RESUMEN - PALABRAS CLAVES

SUMMARY - KEY WORDS

1. HISTORIQUE ET FINALITÉ DU PROJET DE RECHERCHE

2. BRÈVE PRÉSENTATION DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

3. SÉCURITÉ ALIMENTAIRE EN AMÉRIQUE CENTRALE

4. MÉTHODOLOGIE

4.1. Calcul du prix réel

4.2. Méthode de calcul du prix réel de 1000 kilocalories et de 100 grammes de protéines d'un aliment

4.2.1. Prix des calories

4.2.2. Prix des protéines

4.2.3. Exemple pour les haricots en grains

5. PRINCIPAUX RÉSULTATS DES RECHERCHES

5.1. Généralités

5.2. Prix en salaires horaires des aliments

5.3. Prix en salaires horaires des calories des aliments énergétiques les moins chers

5.4. Prix en salaires horaires des protéines des aliments protéiques les moins chers

5.5. Pouvoir d'achat des salaires minimums au cours du temps

5.6. Pouvoir d'achat des salaires minimums urbains vis-à-vis d'un panier alimentaire minimum

6. PAUVRETÉ, INDIGENCE ET SALAIRE MINIMUM

6.1. Définitions de la pauvreté et de l'indigence

6.1.1. Définitions "subjectives" de la pauvreté

6.1.2. Définitions de la pauvreté "relative"

6.1.3. Définitions "objectives" de la pauvreté

6.1.4. Définition objective de l'extrême pauvreté (indigence)

6.1.5. Essais de définition objective de la pauvreté (simple)

6.2. Salaire minimum et lignes de pauvreté

7. PAUVRETÉ, SALAIRES ET RÉPARTITION DE LA RICHESSE

7.1. Répartition du PIB entre salaires et excédent d'exploitation

7.2. Salaires, bénéfices, coûts de production

7.3. Pauvreté en milieu rural

7.4. Développement, pauvreté et répartition de la richesse

8. CONCLUSION

9. BIBLIOGRAPHIE

LISTE DES TABLEAUX ET CARTE

Carte de situation de l'Amérique centrale

Tableau 1. Superficie et population des pays d'Amérique centrale

Tableau 2. Quelques indicateurs vitaux et sociaux

Tableau 3. Produit intérieur brut (PIB) par habitant (1994)

Tableau 4. Distribution du revenu et indice de développement humain

LISTE DES FIGURES

- Figure 1. Répartition de la terre au Guatemala
- Figure 2. Prix en salaires horaires d'un kilogramme de riz (1)
- Figure 3. Prix en salaires horaires d'un kilogramme de riz (2)
- Figure 4. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de maïs en grains (1)
- Figure 5. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de maïs en grains (2)
- Figure 6. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de sucre (1)
- Figure 7. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de sucre (2)
- Figure 8. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories d'huile végétale (1)
- Figure 9. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories d'huile végétale (2)
- Figure 10. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de riz (1)
- Figure 11. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de riz (2)
- Figure 12. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de pain (1)
- Figure 13. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de pain (2)
- Figure 14. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de banane plantain (1)
- Figure 15. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de banane plantain (2)
- Figure 16. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de haricots en grains (1)
- Figure 17. Prix en salaires horaires de 1000 kilocalories de haricots en grains (2)
- Figure 18. Prix en salaires horaires de 100 grammes de protéines de haricots en grains (1)
- Figure 19. Prix en salaires horaires de 100 grammes de protéines de haricots en grains (2)
- Figure 20. Prix en salaires horaires de 100 grammes de protéines de riz (1)
- Figure 21. Prix en salaires horaires de 100 grammes de protéines de riz (2)
- Figure 22. Prix en salaires horaires de 100 grammes de protéines d'oeuf de poule (1)
- Figure 23. Prix en salaires horaires de 100 grammes de protéines d'oeuf de poule (2)
- Figure 24. Prix en salaires horaires de 100 grammes de protéines de boeuf (1)
- Figure 25. Prix en salaires horaires de 100 grammes de protéines de boeuf (2)
- Figure 26. Évolution du pouvoir d'achat du salaire minimum de protection : San José - Costa Rica
- Figure 27. Évolution du pouvoir d'achat du salaire du manoeuvre urbain : Bélize - Bélize
- Figure 28. Évolution du pouvoir d'achat du salaire minimum industriel : Tégucigalpa - Honduras
- Figure 29. Évolution du pouvoir d'achat du salaire minimum industriel : Panama - Panama
- Figure 30. Évolution du pouvoir d'achat du salaire minimum urbain : Guatemala - Guatemala
- Figure 31. Évolution du pouvoir d'achat du salaire minimum industriel : San Salvador - El Salvador
- Figure 32. Évolution du pouvoir d'achat du salaire minimum industriel : Managua - Nicaragua
- Figure 33. Évolution du pouvoir d'achat général du salaire minimum (1)
- Figure 34. Évolution du pouvoir d'achat général du salaire minimum (2)
- Figure 35. Évolution du pouvoir d'achat alimentaire du salaire minimum (1)
- Figure 36. Évolution du pouvoir d'achat alimentaire du salaire minimum (2)
- Figure 37. Nombre de paniers alimentaires minimums familiaux équivalent d'un salaire minimum (1994)
- Figure 38. Pauvreté et pouvoir d'achat alimentaire du salaire minimum
- Figure 39. Répartition du PIB : salaires en % du PIB
- Figure 40. Répartition du PIB : excédent d'exploitation en % du PIB